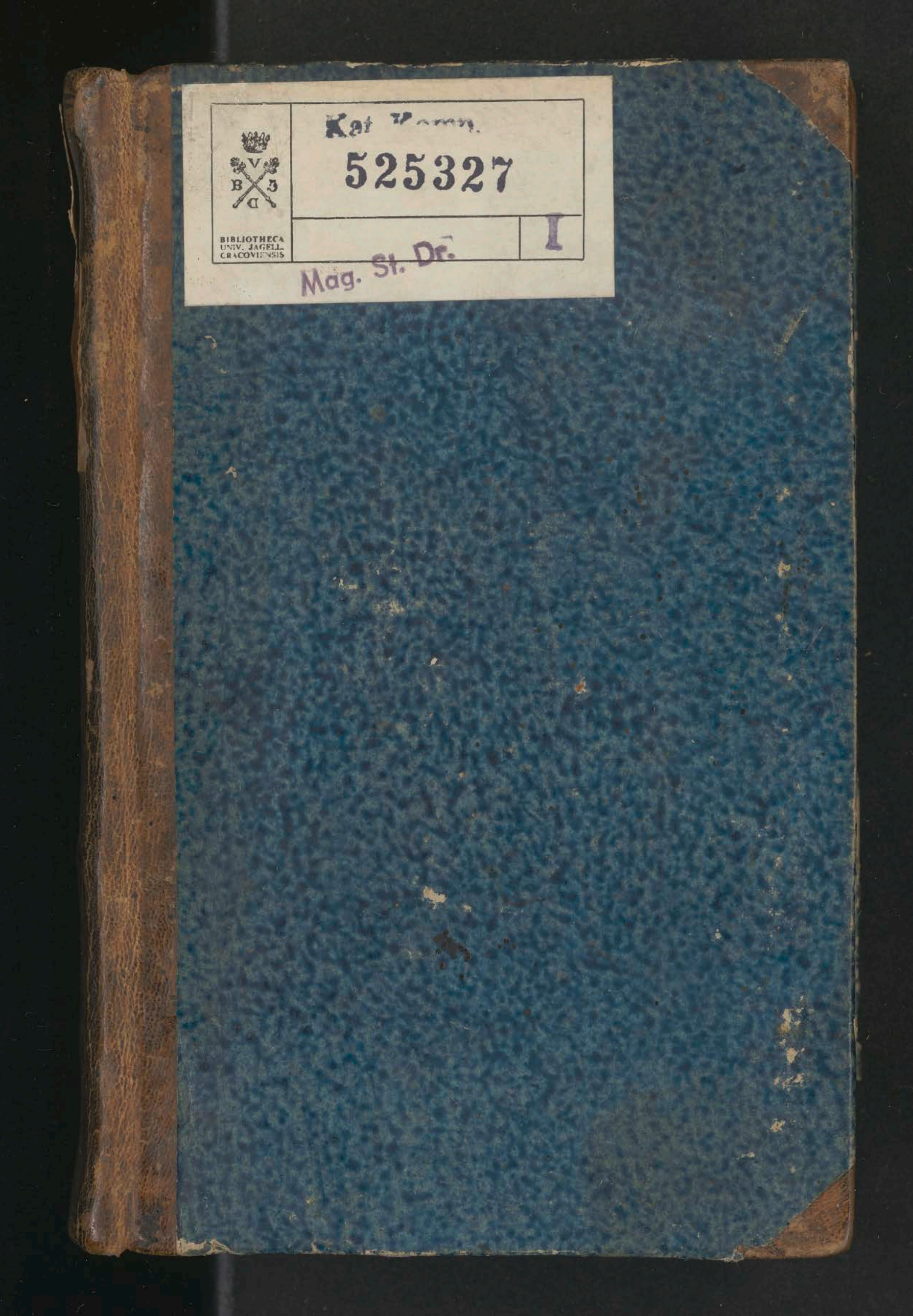
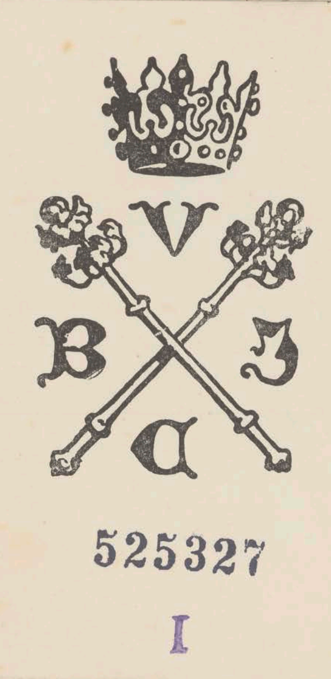
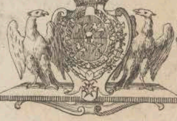


Kat Komp.
525327
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
I
Mag. St. Dr.


V
B
J
C

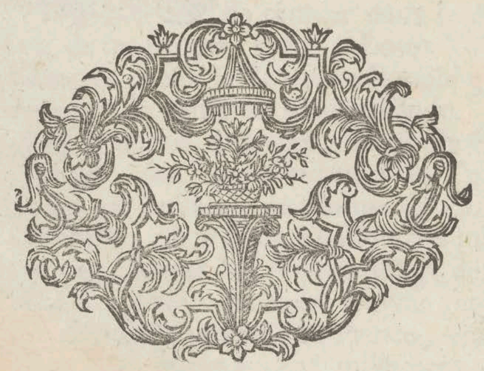
Stanislas I.er  Roy de Pologne
Grand Duc de Lithuanie

Venloo pinxit — Andreas Reinhardt Filius sculpsit.

HISTOIRE
DE
STANISLAS I.
ROI DE POLOGNE
GRAND DUC DE LITHUANIE,
DUC
DE LORRAINE
ET DE BAR,
&c. &c. &c.

PAR MONSIEUR D. C***.

TOME II.



A FRANCFORT,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M D CC XXXX.

HISTOIRE
DE
STANISLAS I.
Roi de Pologne,
&c. &c. &c.

STANISLAS, maître du cœur & des revenus du Roi ſon Gendre, joüit à Chambor de tous les agrémens de la vie. Peut-être n'eut-il autre choſe à deſirer que de rentrer dans la poſſeſſion de ſes propres biens. Louïs XV. s'en mêla, & preſſa le Roi & la République de Pologne de conſentir à ſa demande. Il fit plus, il donna ordre au Comte de Ceres-Brancas, ſon Ambaſſadeur à la Cour de Suéde, de préſenter au Comte de Horn un mémoire, où il étoit queſtion des ſubſides que feu Charles XII. s'étoit obligé de fournir à ſon Allié. Stanislas n'avoit rien touché depuis la mort de ce Prince, les arrérages montoient à cent mille écus; mais comme la France ſe trouvoit elle-même redevable envers la Suéde par un pareil Trai-

té, on déclara qu'on étoit prêt de régler ces prétentions, & qu'on vouloit bien avant tout finir de compte avec le Roi Stanislas. On n'en fit rien, Charles XII. n'étoit plus de ce monde, son Roïaume se ressentoit encore du fâcheux état où il l'avoit laissé, & on s'imagina sans doute que le Roi Stanislas pouvoit bien se passer des secours de la Suéde, eu égard à ceux qu'il tiroit de la France.

En Pologne, on ne fut ni résolu de dissimuler, ni tenté de promettre. Le Comte de Horn en particulier trouva mauvais que la Cour de France lui proposat de négocier avec le Comte Tarlo, ennemi juré du Roi son Maître. On n'étoit pas content d'avoir confisqué les biens de Stanislas, on auroit voulu qu'on eût cessé de qualifier ce Prince de Majesté. Le Ministre Polonois ne se fit pas même une affaire d'insinuer à la Cour qu'il étoit à propos de l'engager à écrire à Auguste une Lettre de félicitation, pareille à celle qu'il en avoit reçue du vivant de Charles XII. On écouta le Ministre avec l'indifférence que méritoient ses raisons : tout ce qu'on put faire pour son service, fut de prendre le parti de n'en plus parler ; de sorte que les choses resterent dans le premier état.

Le

Le 14. d'Août de l'année 1727. la Reine accoucha de deux Princeſſes. Cette marque de fécondité réjoüit la France, par l'eſpoir que la Couronne ne manqueroit point de ſucceſſeurs. On ne fut pas longtems dans l'impatience, en 1729. & en 1730. la Maiſon Roïale augmenta de deux Princes. L'amour & l'amitié redoublerent dans le cœur du Roi, il ne regarda plus la Reine que comme un préſent que le Ciel lui avoit deſtiné. La qualité d'Aïeul qu'elle donna à Stanislas, rendit beaucoup plus ſenſible au Monarque celle de Gendre qu'il s'étoit donnée lui-même. Il hauſſa conſidérablement la penſion de dix mille livres qu'on lui païoit par mois, changea ſa Garde en un Régiment de Cavalerie d'élite, & donna à ſa Cour une face nouvelle & beaucoup plus éclatante. Telle étoit ſa proſpérité, lorſque le cours en fut interrompu par la mort du Roi Auguſte, arrivée le 1. de Février 1733.

A peine ce Prince eut-il rendu les derniers ſoupirs (*a*), qu'on vit les Grands du

(*a*) Entre autres circonſtances remarquables, qu'on raconte de la mort de ce grand Prince, on prétend qu'un moment avant ſon agonie, il porta les mains aux paupières, & ſe ferma lui-même les yeux.

Roïaume ſe deſunir par la jalouſie. Les dignités de Grand-Maréchal & de Chancelier de la Couronne étoient vacantes, chacun en vouloit ſa part, on ne trouvoit perſonne qui ſe crût incapable de remplir ces poſtes, les plus importans du Roïaume. Il s'étoit agi pluſieurs fois d'en diſpoſer; mais il y avoit trop de gens intéreſſés à la cauſe, pour que la promotion ſe fît à point nommé. Le feu Roi avoit ſenti mieux que perſonne la conſéquence de ce délai. „ Meſ-
„ ſieurs, avoit-il dit en plein Sénat, je ne
„ ſai à quoi vous penſez de ne point re-
„ pondre aux ſoins que je donne pour nom-
„ mer à ces charges des ſujets qui les mé-
„ ritent. Conſidérez, je vous prie, com-
„ bien vous ſeriez à plaindre, ſi dans ces
„ momens la Providence me rappelloit de
„ ce monde. Faites attention à la manière
„ dont l'Etat ſeroit gouverné, & voiez ſi
„ dans ces embarras il y auroit lieu d'eſpe-
„ rer de la tranquillité pour la République.
Cette inquiétude ne fut pas la ſeule dont ce Prince ſe vit agité ſur la fin de ſes jours. Les Puiſſances voiſines demandoient à corps & à cri le païement de ce qui leur étoit dû depuis ſi long-tems. La Ruſſie ſur-tout ne lui donnoit point le tems de reſpirer, & déja ſes Ambaſſadeurs, ennuiés du

du peu de ſuccès des Diétes, commençoient à prendre le jargon de créancier impitoiable. Auguſte, intimidé par leurs menaces, avoit convoqué une Diéte extraordinaire, où il s'étoit propoſé de mettre ordre aux affaires les plus preſſantes; mais la mort anticipa ſon deſſein, & rouvrit le théatre de la guerre.

Les Etats étoient aſſemblés. La conjonĉture parut d'autant moins affligeante à la Nation, qu'ils étoient à portée de prendre des meſures pour lui procurer un interregne ſûr & paiſible. Ce bonheur dependoit moins de leurs délibérations, que du génie de celui à qui il appartenoit de prendre le timon des affaires. C'étoit l'illuſtre Théodore Potocki, Archevêque de Gneſne, que le feu Roi avoit comblé de ſes faveurs pour ſon rare mérite, & que ce Prince, par un diſcernement judicieux, avoit revêtu de la charge de Primat du Roïaume. Le premier ſoin du Prélat fut de haranguer les Etats ſur la perte qu'ils venoient de faire, & de les exhorter à travailler avec lui aux moïens de la réparer, ſans expoſer la République à de nouveaux troubles. Il y en avoit déjà de réels. Le Comte Poniatowski, Palatin de Mazovie, & Joſeph Potocki, Vaivode de Kiow, frere du Primat, ſe diſ-

 putoient

putoient vivement l'emploi de Grand-Maréchal; ce qui forma entre eux une inimitié, qui se communiqua à la Maison de Czartorinski, alliée au Palatin de Mazovie. Cet accident étoit un grand obstacle aux vûes du Primat, il prit à tache de le vaincre, & réussit de telle sorte, qu'il coupa racine aux Conféderations que les deux Partis s'étoient faites, rétablit la paix dans les familles, la sûreté dans l'Etat, & applanit au Roi Stanislas le chemin pour remonter sur le Trône.

Le 11. de Février 1733. on publia l'interregne en la forme usitée, & on nomma des Députés pour notifier la mort du Roi aux Cours étrangères. Stanislas en reçut la nouvelle le même jour par un Exprès que lui envoia le Marquis de Monti, Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne, avec un précis des intentions des Cours de Vienne & de Russie. La Lettre du Ministre toucha le cœur du Roi, il soupira, il répandit des larmes, soit qu'il fût affligé de la perte d'un si digne Prince, soit qu'il pressentît les malheurs qui devoient la suivre. Quoi qu'il en soit, Louïs XV. & la Reine son Epouse le féliciterent de l'occasion, & lui offrirent tout ce qu'il jugeroit nécessaire pour en profiter. Jamais Stanislas ne fut

fut plus inquiet, plus embarraſſé qu'alors. Gloire & repos, crainte & eſperance furent les premiers combats qu'il eut à ſoutenir. Il eſt vrai que ſon âge demandoit de la tranquillité ; mais l'honneur de la France vouloit qu'il ſongeât à ſa réputation, qu'il récuperât ſa Couronne, & qu'il affrontât tous les dangers, ſi la rébellion de ſes ſujets & la jalouſie de ſes voiſins l'obligeoient à endoſſer le harnois.

On avoit beſoin d'amis, on envoia à Varſovie au Marquis de Monti de quoi en faire. Tous les autres Miniſtres en général eurent ordre de tenir la main à l'Election du Roi Stanislas ; & pendant que la France prenoit des arrangemens au-dehors, elle travailloit au-dedans pour aſſûrer le ſuccès de l'entrepriſe. La Cour de Suéde, voiant renaître le tems où ſon Roi avoit été le premier mobile de cette grande affaire, conſulta plus ſon repos que les raiſons de Sa Majeſté Polonoiſe ; elle réſolut de demeurer les bras croiſés, ou du moins de ſe conduire de manière qu'elle n'offensât ni Stanislas, ni la France, ni la République de Pologne, ni les Puiſſances voiſines qui paroiſſoient vouloir l'appuier.

Le Primat donnoit la torture à ſon eſprit pour trouver un moïen d'obliger la France

& d'avantager Stanislas ſans coup ferir. Il crut avoir imaginé deux expédiens infaillibles; mais qui par leurs effets contraires firent beaucoup de tort à la cauſe qu'il favoriſoit. Peu de tems après avoir publié des Univerſaux, par leſquels les Etats étoient priés de ſe trouver à la Diéte de convocation, fixée au 21. d'Avril, il s'aviſa de communiquer à tous les Palatinats & Diſtricts du Roïaume quelques points qui méritoient d'être mûrement examinés; entre autres, que comme pendant l'interregne précédent il avoit étoit arrêté d'une voix unanime d'exclure tous les Piaſtes de la Couronne, il importoit fort de donner auſſi l'excluſion aux étrangers, ſur-tout à ceux, qui, ne poſſedant aucunes terres dans le Roïaume, avoient moins à cœur le bien de l'Etat que la proſpérité de leurs païs. La propoſition donna à penſer aux Ambaſſadeurs des Puiſſances mal-intentionnées pour le Prince dont il s'agiſſoit. Le Comte de Löwenwolde déclara au nom de l'Impératrice de Ruſſie qu'elle ne permettroit jamais que Stanislas regnât ſur la Pologne. Le Comte de Welczek en donna avis à la Cour de Vienne; ce qui occaſionna une Lettre en date du 14. du mois, & qui fut rendue au Primat avant l'ouverture de la

Diéte. On lui apprenoit le zèle extrême qu'on avoit de maintenir la Liberté de la Nation, on consentoit qu'elle élût un Prince agréable aux Puissances voisines, & on ne laissoit point à deviner ce qu'il y auroit à attendre d'un choix, auquel elles trouveroient à redire.

Le Sénat & le Primat furent extrêmement surpris à la vûe de cette Lettre, dont les termes approchoient fort d'une déclaration de guerre. Ils repondirent aux Ambassadeurs, que la République de Pologne dépendoit d'elle-même, & qu'il n'appartenoit à personne sur la terre de lui donner des ordres sur ce qu'elle avoit à faire, ou à laisser dans l'Election de ses Rois, que l'essentiel de sa Liberté étoit d'agir dans ces occasions selon ses volontés, & non suivant la fantaisie des Puissances étrangères. L'Ambassadeur de Russie allegua l'acte de garentie, passé par le feu Czar, & approuvé par toute la République au Traité de Varsovie du 1. Février 1717. Il ajouta que l'Impératrice non seulement avoit droit de le maintenir, mais encore qu'elle étoit obligée de le suivre en tous ses points, principalement en ce qui regardoit le neuviéme article; qu'au reste la Nation pouvoit être persuadée que Sa Majesté Czarienne n'avoit aucune intention de

de toucher à ſa Liberté & à ſes privilèges. L'Ambaſſadeur d'Allemagne parla enſuite, & dit que le ſentiment de l'Empereur n'étoit point de déterminer les ſuffrages & de troubler l'Election, qu'au contraire il ſe feroit un devoir de s'oppoſer à la contrainte; qu'il ſouhaitoit fort que la Nobleſſe ſe ſatisfît, & qu'il étoit indifférent à qui elle accordât la Roïauté, pourvû que ce ne fût point à Stanislas Leſczynski, qui en étoit formellement exclu par les Loix & les Conſtitutions du Roïaume, que Sa Majeſté Impériale s'étoit chargée de défendre. „ C'éſt-„ à-dire, Meſieurs, repliqua le Primat, que „ les Puiſſances auxquelles vous apparte-„ nez, nous donnent d'une main ce qu'elles „ nous reprennent de l'autre. Elles nous „ laiſſent toute la liberté que nous avons „ naturellement d'élire un Roi, & cepen-„ dant elles veulent que nous renoncions à „ celui qu'elles trouvent bon d'excepter. „ Quiconque ſe croit en droit d'impoſer „ des conditions à un Etat, n'eſt pas éloi-„ gné de s'arroger celui d'en diſpoſer ſou-„ verainement. Où ſera alors la Liberté, „ où ſeront les prérogatives dont on nous „ aſſûre la défenſe & la conſervation? Exa-„ minez, Meſſieurs, je vous prie, quel ſe-„ roit notre préjudice ſi nous entrions dans

„ vos

„dans vos vûes. Ne seroit-ce pas donner „occasion au premier venu de nous faire la „loi? Le Turc, le Tartare se croiroit-il „moins autorisé qu'un autre de nous dire „avec hardiesse: *Je ne souffrirai plus que vous vous „donniez des Rois à votre gré, vous n'aurez de or- „mais d'autres Chefs que ceux qui ne pourront „nuire à mes Etats*? La Nation Polonoise s'est- „elle jamais mêlée des affaires d'au- „trui; l'a-t-on vû participer à l'Election „d'un Roi des Romains & à la succession „de la Couronne de Russie? Pourquoi ne „suit-on pas son exemple, d'où vient ne „laisse-t-on pas en repos une République „qui ne fait aucun procès à ses voisins? „Nous regardons comme sacrée l'Alliance „qui unit Leurs Majestés Impériales, nous „acceptons leurs soins, médiation, leur ga- „rentie avec toute la reconnoissance dont „nous sommes capables; mais aussi nous „ne leur saurons aucun gré d'emploier la „violence contre une République libre & „indépendante. Elle a l'autorité d'abro- „ger ses Loix, elle a le pouvoir d'en créer de „nouvelles. L'acte de garentie du Czar „Pierre I. de très glorieuse Mémoire, est res- „serré dans ses bornes, c'est-à-dire qu'il n'a „lieu qu'autant que l'une des Parties contra- „ctantes aura sujet de se plaindre de l'infra-

„ction

„ ction du Traité. Maintenant que la République y prend seule part, il lui est libre „ de se départir d'une loi arbitraire, moïennant l'approbation des Etats „.

Cette reponse, aussi sensée qu'équitable, n'eut ni replique ni succès. D'un côté l'Empereur fit dire aux troupes, cantonnées dans la Silésie, de se rapprocher de plus en plus des frontières de Pologne; de l'autre, la Czarine envoia ordre à trente mille hommes de marcher vers la Lithuanie. Ces deux Puissances donnerent le mot à leurs Ministres, qui de moment à autre sommerent le Primat de songer au bien de la République, & le menacerent des plus grands malheurs s'il s'opiniâtroit à faire élire le Roi Stanislas. Le Prélat essuioit ces coups de foudre sans s'émouvoir. Il ne pouvoir se figurer qu'un pareil sujet fût capable d'exciter une guerre, il croioit plûtôt que ces mouvemens étoient faits exprès pour allarmer & déterminer la Pologne à changer d'inclination. Le Marquis de Monti, à qui on faisoit plus d'accueil qu'à aucun autre Ministre étranger, confirma le Prélat dans ce sentiment; il l'assûra qu'il pouvoit se reposer sur l'appui de la France. Potocki leva le masque. Dans une conférence qu'il eut avec le Comte de Welczek, il dit qu'il n'étoit

toit point homme à faire myſtere de rien, qu'il étoit bien aiſe d'apprendre à Meſſieurs les Ambaſſadeurs qu'il feroit tout ſon poſſible pour rendre la Couronne à Stanislas, non de force, mais avec le conſentement du Sénat & de la Nobleſſe. L'Ambaſſadeur répondit, que pour uſer de la même ſincérité, & pour ne rien cacher des réſolutions de ſa Cour, il proteſtoit qu'hormis la violence, elle mettroit tout en œuvre contre ce Prince, & qu'il ne tiendroit pas à elle qu'il ne fût exclu d'une voix unanime.

Juſqu'alors la France n'avoit fait qu'enviſager le différend ſans mot dire. Dès qu'elle fut inſtruite que les troupes de Siléſie, à qui on donnoit le nom d'armée d'obſervation, s'approchoient des frontières de Pologne, & que les Ruſſiens étoient en marche pour la Lithuanie, on déclara à Verſailles aux Ambaſſadeurs des deux Puiſſances qu'on n'ignoroit ni leur deſſein, ni le motif de leurs mouvemens; que ce qui ſe paſſoit à Varſovie faiſoit aſſez connoître qu'elles méditoient de reſtreindre la Liberté Polonoiſe dans la prochaine Election; que Sa Majeſté Très-Chrétienne ne pouvoit diſſimuler plus long-tems le mécontentement qu'elle avoit de ce procedé, & que ſi on ne ceſſoit d'inſulter aux privilèges d'une République à qui

qui elle étoit alliée par l'amitié & par le ſang, elle emploieroit toute ſon autorité pour les maintenir.

La déclaration fut portée par des Exprès à toutes les Cours de l'Europe ; on la reçut différemment. L'Eſpagne & la Savoie y trouvèrent matière à ſe venger ſur la Maiſon d'Autriche des mauvais traitemens qu'elles prétendoient en avoir reçus. L'Angleterre & la Hollande, qui font leur capital du Commerce, ne trouvant rien à profiter dans la querelle, refuſerent de s'y engager. La Suéde n'avoit pas tout-à-fait la même répugnance, les ſubſides que la France lui avoit païés pendant un certain tems, & l'étroite Alliance du feu Roi avec Stanislas n'étoient point encore mis au rang de l'oubli; mais ſon état préſent, la paix de Neuſtadt & la force des Puiſſances voiſines lui firent prendre le parti de la neutralité. La Porte Ottomanne, importunée par la France de faire une diverſion en Pologne (*a*) fut fâchée

(*a*) Pendant l'interregne, l'Ambaſſadeur de la Porte à la Cour de Suéde, aiant été rappellé à Conſtantinople, paſſa par la Pologne pour s'y rendre. Il reçut par-tout de grands honneurs en conſidération des ordres du Primat; ce qui donna lieu de croire que celui-ci n'agiſſoit point ſans vûe. Bien des gens s'imaginerent qu'il avoit prié l'Aga

chée de ne pouvoir lui rendre ce ſervice. Elle avoit à faire à une forte Partie, à peine ſuffiſoit-elle aux mauvais ſuccès de ſes armes contre la Perſe.

Cependant le Primat avoit tout réglé à Varſovie pour faire réuſſir la Diéte de Convocation, qui devoit être tenue le 26. d'Avril. Maſſalski, Staroſte de Grodno, étoit fait Maréchal des Nonces ; on eſperoit que cette élection contribueroit beaucoup à l'avancement de la Conféderation générale, projettée en faveur du Roi Stanislas. Maſſalski ne démentit point l'idée qu'on avoit de ſa perſonne & de ſes talens ; favori du Primat, il fit tout pour lui. Il s'arma de patience, & entraina ſi loin les Diſſidens, qu'après avoir accepté les points de la Conféderation, ils prêterent ſerment à l'exemple du Primat. La minute pour le réſultat de la Conféderation contenoit trois principaux articles. I. Qu'à la

l'Aga de demander du ſecours au Grand Seigneur de la part de la République. Leur ſoupçon étoit confirmé par une Lettre que devoit lui avoir écrite le Grand Viſir ; mais chez les plus ſenſés la preuve ne fut enviſagée que comme une pure ſuppoſition. Ce qu'il y eut de vrai, c'eſt que le Marquis de Monti chargea l'Aga de quelques Lettres pour l'Ambaſſadeur de France à Conſtantinople, & qu'il s'empreſſa fort d'engager la Porte à rompre avec la Ruſſie.

la future Election on ne parleroit absolument que d'un Polonois, né de pere & de mere Catholiques, & qui n'eût ni terres, ni Etats, ni troupes hors du Roïaume. 2. Qu'à cette Election, personne, hormis le Primat, n'ôseroit proclamer de Roi, à peine d'être censé ennemi de la Patrie. 3. Que l'Election se feroit par *Pospolite Ruszenie*, c'est-à-dire que chaque Gentilhomme seroit obligé d'y assister. Le formulaire du serment étoit conçu en ces termes : *Moi N. N. je jure au nom de Dieu tout-puissant qu'à la prochaine Election d'un Roi je n'en nommerai, ni reconnoîtrai d'autre qu'un Polonois, selon ce qui a été résolu & signé dans la présente Conféderation. Je jure de plus, que je ne formerai ni intrigue, ni cabale en faveur d'aucun Etranger & au préjudice de la Liberté Polonoise ; qu'au contraire je les tiens tous pour exclus, & que je regarderai comme ennemi de la Patrie quiconque entreprendra de rompre cette sainte Alliance, que je promets de défendre de toutes mes forces. Ainsi m'aide le bon Dieu & la Passion innocente de son Fils.*

Telle fut l'invention du Primat, au moïen de laquelle il se flattoit de tenir la parole qu'il avoit donnée aux Ambassadeurs d'Allemagne & de Russie ; malheureusement elle n'aboutit qu'à lui faire perdre crédit & confiance. Tous ses Compatriotes, jusqu'à ses propres Favoris, murmurerent de ce qu'en

tyrannisant les consciences, il avoit extorqué le serment de plusieurs Grands du Roïaume. Ils convenoient tous que ce pouvoir despotique étoit indigne de son caractère, contraire aux Loix, & d'autant plus injurieux à la Nation, que ses droits étoient foulés, aux pieds par celui-là même qu'elle regardoit comme son premier défenseur. Ils ne doutoient point que ces artifices n'abímassent la Confèderation, qui peut-être seroit parvenue à son but, si on avoit laissé à chacun le tems de refléchir & la liberté de se résoudre. En effet, bien des gens avoient repris leur ancien zèle pour le Roi Stanislas, & l'argent que le Marquis de Monti répandoit à toutes mains, étoit un puissant appas pour lui attirer de nouveaux partisans. Non seulement la conduite du Primat fut blâmée des Polonois, elle passa chez les étrangers pour une mauvaise politique, en ce que dépouillant le Prince Roïal du droit de patronage que lui donnoit la prééminence sur la Noblesse & les Candidats, il rendoit le Roïaume responsable de l'injustice qu'il faisoit à sa Maison & à ses Alliés.

Les Ministres de la Cour de Saxe, qui étoient arrivés à Varsovie lors de l'ouverture de la Diéte de Convocation, penserent déjà le punir de sa partialité; ils hésiterent s'ils lui remettroient la précieuse croix de l'Ordre de

l'Aigle-Blanc, que lui envoioit l'Electeur, en exécution des promesses du feu Roi son pere. Potocki la reçut avec beaucoup de satisfaction, & donna à entendre aux Ministres de Saxe que les choses n'étoient pas telles qu'elles paroissoient. La fin de la Diéte fut le dénoüement de la piéce. On avoit usé de contrainte dans la prestation du serment, on emploia la force à la signature des Actes de la Conféderation, jusque-là que du nombre des Opposans, les uns furent privés de leurs voix, les autres obligés de signer, sous peine d'être jettés par les fenêtres. Ainsi finit la Diéte le 24. de Mai, à huit heures du matin. S'il y eut quelque gloire d'avoir entamé & consommé cet ouvrage, on la devoit originairement au Primat; c'étoit le fruit de ses sueurs & de ses veilles. Peut-être eût-il langui plus longtems, peut-être même n'eût-il rien effectué, si quelques Grands du Roïaume ne s'étoient flattés de trouver dans cette Conféderation quelque route oblique pour monter sur le Trône.

A peine eut-on achevé la dernière Session, qu'on vit paroître successivement deux Ecrits, dont l'énergie faillit à renverser tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors. Le premier, intitulé *Lettre d'un certain Nonce à un sien Ami*, contenoit plusieurs réflexions desavanta-

geuses

geuſes à l'honneur du Primat, au ſujet de ce qui s'étoit paſſé dans la Diéte de Convocation. Après d'exactes recherches pour en découvrir l'Auteur, on ſut que le Comte de Wackerbarth-Salmour avoit ſuborné un Eccléſiaſtique pour en répandre les exemplaires. Toute la ville en étoit pourvûe, il n'y avoit point de Nonce qui n'en eût à revendre. Szamoki, Porte-Epée du lieu, profita d'une Séance qui ſe tint, pour demander que la piéce fût brulée par la main du bourreau. Le Primat repondit, que ſon caractère l'empêchoit de prononcer, que d'ailleurs il ne pouvoit être Juge dans un cas où il étoit pris à Partie, & renvoia l'affaire à la Juſtice criminelle. Celle-ci eut l'imprudence de citer perſonnellement devant elle le Comte de Wackerbarth, & de condamner au feu l'Ecrit en queſtion; ce qui fut exécuté le 12. Juillet au ſon de trompette, & en préſence d'une foule incroiable de peuple.

La procédure fit crier tous les Miniſtres étrangers, ſans excepter le Marquis de Monti. Trois jours après, ils ſe rendirent avec le Nonce du Pape chez le Primat, pour ſe plaindre du Droit des gens & du caractère public, violé en cette occaſion. Il fit ſon poſſible pour ſe diſculper; il deſavoüa la procédure, & en accuſa le reſſentiment de la Nobleſſe.

blesse. Les Ministres ne furent pas contens de ses excuses, ils voulurent réparation d'honneur. Le Primat les renvoia à un Ecrit qu'il leur avoit fait lire la veille, & qui prouvoit combien il étoit fondé lui-même d'en prétendre pour celui qui blessoit vivement le Droit qu'ils réclamoient. On lui repliqua, qu'il s'en étoit déjà vengé d'une manière indûe, & qu'on faisoit abstraction du Libelle, pour demander satisfaction de l'offense faite au caractère de Ministre publique. Le Prélat dit que l'action, dont on se plaignoit, n'étoit pas sans exemple; il ajouta qu'il avoit lieu d'être surpris que Messieurs les Ministres, sans un aveu exprès de leurs Cours, fissent cause commune dans une affaire qui ne les regardoit en rien. Le Comte de Welzeck répondit que ces sortes de manœuvres attaquoient les Puissances en général, & les peuples en particulier; qu'un acte illegitime toleré, ou excusé, passoit ordinairement en habitude, & qu'il étoit à craindre que ce qu'on avoit fait à l'un, on ne le pratiquât envers l'autre. Potocki, à qui la grandeur de l'offense paroissoit surpasser celle du châtiment, se fâcha de la mercuriale, & envoia par un Exprès à Dresde copie du procès & de la sentence, suppliant très humblement Son Altesse Electorale de faire rendre justice à la Républi-

que,

que, & de vouloir bien la débarrasser de Mi-nistres qui ne songeoient qu'à troubler sa tranquillité. La réponse ne fut pas du goût du Primat, il mit du monde aux trousses de l'Ecclésiastique, & le condamna à une prison pour avoir causé tout le desordre.

Il négocioit encore pour la satisfaction, ou pour le pardon, lorsque dans une Assemblée qui se tint à Varsovie le 27. Novembre, le Maréchal de la Conféderation représenta que le *Juge des Captures* avoit excédé son pouvoir; qu'aiant enveloppé dans la procédure les Mi-nistres de Saxe, il y avoit impliqué tous les autres, que ce n'étoit pas une faute legère d'avoir heurté de front le Droit des gens; qu'il falloit, pour la réparer, rayer la senten-ce des Actes, & lui faire subir le même juge-ment qu'on avoit exécuté contre l'Ecrit. Le 28. du même mois on prit des conclusions conformes aux remontrances: elles furent publiées le 1. de Décembre, & la réparation se fit sur la grande place aux yeux de quicon-que voulut en être spectateur.

Le second Ecrit ne fit pas à beaucoup près tant d'éclat; mais il augmenta, ou entretint la chaleur des esprits. Il avoit pour titre, *Ex-position solide des justes motifs, qui ont engagé Leurs Majestés Impériale, Czarienne & Prussienne à main-tenir la Liberté de la Nation Polonoise.* Ce n'é-toit

toit proprement qu'une repetition plus ample de ce qui avoit été dit en premier lieu ; c'est-à-dire qu'on y faisoit un détail circonstancié des abus qui s'étoient commis dans la Diéte de Convocation. Ce second Imprimé courut les rues, & acheva de mettre le parti du Roi Stanislas en mauvaise odeur. Le Primat fit ce qu'il put pour le supprimer, il étoit trop en vogue pour en venir si tôt à bout. Du reste, il envoia des Lettres circulaires aux Diétes de Rélation, par lesquelles il assûroit que tous ses soins & toutes ses entreprises visoient à établir le repos de la Patrie, & qu'il ne prétendoit d'autre Roi, que celui que Dieu inspireroit aux Etats d'élire d'un commun accord.

Tandis qu'on passoit ainsi le tems à se chamailler, les Impériaux & les Russiens marchoient à grandes journées vers la Pologne. Le Sénat, qui ne craignoit rièn tant que leur présence, résolut d'écrire à toutes les Cours de l'Europe, pour leur recommander les intérêts de la République. L'Empereur repondit en ennemi, la Czarine en style de Souveraine, la France au contraire s'énonça avec autant de politesse que de cordialité. Sa reponse fut adressée au Primat, qui, charmé du contenu, ne tarda pas à la rendre publique. La voici.

Mon Cousin,

„ Nous voions avec plaiſir par votre Let-
„ tre, datée du 10. de Juin, que l'Illuſtre
„ République de Pologne attend de Nous
„ les mêmes témoignages d'amitié que lui
„ ont donnés de tout tems les Rois nos Pré-
„ déceſſeurs. Nous loüons votre amour
„ pour la Liberté, c'eſt vraiment un droit
„ naturel, c'eſt le fondement du bien de
„ votre Patrie. Vous ne deſirez, vous ne
„ demandez rien de plus, ſinon qu'on la
„ laiſſe joüir en paix de ce droit inconteſta-
„ ble ; votre demande eſt juſte, elle eſt
„ même glorieuſe pour vous & pour la Ré-
„ publique, en ce que vous faites connoî-
„ tre à toute l'Europe que quel que ſoit le
„ Chef ſuprême qu'elle voudra bien ſe choi-
„ ſir, elle gardera toujours inviolablement
„ les Traités conclus avec ſes Voiſins. Quel
„ appui, quelle protection n'a point à eſpe-
„ rer un Etat, qui eſt guidé par des inten-
„ tions auſſi pures, & dont on peut d'au-
„ tant moins ſe défier, qu'elles Nous ſont
„ atteſtées par un Prélat, inſtruit des Droits
„ de ſa Nation! Pour Nous, Nous recevons
„ ces aſſûrances avec un vrai contentement,
„ & Nous ſommes prêts à ſoutenir en tou-

„ te occaſion les Privilèges de la Couronne
„ de Pologne & les points fondamentaux
„ de la Paix du Nord. Nous acceptons vo-
„ lontiers la qualité & les obligations de
„ principal Protecteur ; Nous chargeons
„ le Marquis de Monti d'en perſuader l'Il-
„ luſtre République. Plût à Dieu, qu'après
„ les graces ſingulières que ce Roïaume a
„ reçues de ſa bonté, il en obtienne encore
„ l'eſprit d'union, afin que tous les ſuffra-
„ ges venant à ſe réunir en faveur de celui
„ dont la République connoît les ſentimens,
„ elle puiſſe être ſûre qu'il n'aura rien de
„ plus cher que le bien de ſa Patrie, la gloire
„ & la propagation de la Foi ! Au reſte,
„ Mon Couſin, Nous prions Dieu qu'il
„ vous ait en ſa ſainte garde. Donné à
„ Compiegne ce 6. Juillet 1733.

LOUIS.

Sur le champ on équipa des flotes, on fit défiler des troupes du côté de l'Allemagne & de l'Italie, on négocia une Neutralité avec l'Angleterre, la Hollande, le Dannemarc & la Suéde, on contracta une Alliance avec l'Eſpagne & la Sardaigne, qu'on différa de ſigner juſqu'au jour de l'Election d'un Roi de Pologne. L'Empereur ne s'en remua

pas

pas davantage, il vit ces préparatifs & ces négociations avec une si grande tranquillité d'esprit, qu'on eût dit que ce n'étoit qu'un jeu. Les Polonois eux-mêmes le crurent, & se persuaderent que leur fermeté termineroit la comédie. Le préjugé étoit faux: les Cours de Vienne & de Russie couvoient une grande guerre, & les préparatifs de la France n'étoient rien moins destinés qu'à combattre des fantômes. L'Electeur de Saxe devoit disputer le terrein au Roi Stanislas, on vouloit à tout prix le mettre en état de faire nargue à ce Prince. Pour cet effet, on renforça de quelques Régimens Saxons les troupes Impériales, campées aux environs d'Oppelen, & au mois d'Août Lascy, Général Russien, s'avança jusque dans le Duché de Lithuanie avec une armée partagée en trois colonnes. Il y avoit-là de quoi effaroucher les peuples, on crut devoir les rassûrer, en les leurrant par un beau Manifeste. On y disoit que quelques bons & fidèles Patriotes avoient appellé ces troupes à leur secours; que ce n'étoit point dans la vûe de nuire à la République; qu'au contraire, zélés pour la Liberté de la Nation & pour le maintien des Constitutions du Roïaume, ils avoient imploré cet appui pour se mettre à couvert des violences qu'on

qu'on avoit souffertes dans la dernière Diéte de Convocation ; qu'après tout, cette armée observeroit une bonne discipline ; qu'elle païeroit son nécessaire argent comptant; qu'elle ôteroit à tout le monde sujet de se plaindre, & qu'enfin elle n'agiroit, qu'autant qu'il seroit besoin pour se délivrer d'un Roi, exclu du Trône par les Loix de l'Etat.

L'arrivée de ces hôtes & son prétexte dûrent faire sentir aux Polonois qu'on anticipoit déja sur leur Liberté ; ils devoient raisonnablement croire que comme on les obligeoit d'abjurer, pour ainsi dire, un Candidat, on tâcheroit tôt ou tard de les réduire à se contenter de celui qu'on avoit pris la peine de leur choisir. On s'étoit en quelque sorte douté qu'une Election causeroit un remu-ménage, on avoit proposé depuis long-tems de dresser un Ecrit qui tenderoit à justifier celle du Roi Stanislas, & à prouver qu'il étoit inutile d'en revenir à une seconde ; mais aiant compris que ce seroit augmenter les troubles, au lieu de les amoindrir, on avoit trouvé bon de ne se prévaloir à son égard d'autre titre que de celui de simple Gentilhomme. Il n'en eût été ni plus ni moins : on traitoit hautement d'usurpation la Roïauté de ce prince, on crioit d'a-

vance à l'injuſtice ſi on lui rendoit la Couronne par les voïes les plus légitimes, & à tout évenement on eſperoit de s'excuſer envers les peuples, en oppoſant à leurs plaintes des raiſons de guerre.

Les commencemens ne pouvoient être plus heureux pour l'Electeur de Saxe; ce n'étoit pas un progrès-médiocre d'avoir introduit une armée dans le Roïaume, & d'en tenir une autre ſur les frontières, prête à y entrer au premier ſignal. Le Roi Stanislas en étoit encore à riſquer le paſſage, il étoit difficile & dangereux; on guetta ce Prince, on ruſa pour l'enlever. La Czarine, inſtruite qu'il devoit s'embarquer à Breſt, envoia les Amiraux Synawin & Gordon croiſer dans la mer Baltique. Ils perdirent leur peine, on leur donna le change, & la flote fut équipée ſans perte de tems. Le 20. du mois d'Août Stanislas, aiant pris congé de la Cour, alla à Chaville s'aboucher avec Mr. Chauvelin, de là il ſe tranſporta à Seaux, où, après avoir eu une conférence ſecrette avec le Duc du Maine, il ſe rendit droit à Berny. Il y trouva le Cardinal de Biſſy, & le Chevalier de Thiange, à qui il donna ſes habits & ſa ſuite. Ce Chevalier, traveſti en Roi, & qui d'ailleurs reſſembloit fort au Prince, partit vers le ſoir pour Chambor, & le lendemain

demain de grand matin pour Lanvoux, où la flote l'attendoit. La nuit du 26. au 27. il s'embarqua, & joüa si bien son personnage, qu'hormis le Marquis de Luzerne, & le Chevalier de Luines qui commandoit la flote, personne ne sut, ni ne soupçonna la feinte. Dès que le faux bruit du départ du Roi se fut répandu, Stanislas se mit en voïage, accompagné du Chevalier d'Andelot, l'un & l'autre habillés en marchands. Il ne leur fallut que huit jours pour faire ce long & périlleux trajet ; de sorte que le 7. de Septembre Sa Majesté se vit entre les bras de ses partisans, lors même que les Ennemis ne doutoient presque plus de l'avoir bientôt en leur pouvoir.

Varsovie étoit un vrai Enfer pour l'inquiétude. Des milliers de Nonces y accouroient de tous les Palatinats & Districts du Roïaume pour terminer cette grande affaire qui en devoit causer tant d'autres. Le 25. d'Août, jour prescrit pour l'entreprendre, étoit à la veille d'éclore, & on défiloit déjà vers le Champ d'Election, nommé communément le *Wola*. Les Ministres étrangers ne se pressoient point de sortir de la ville, ils ne pouvoient y rester contre la disposition des Loix, qui leur ordonnent de s'éloigner de l'Assemblée générale, pour obvier à

toute intrigue. Cette raiſon, & un différend qui ſurvint entre eux pour le quartier qu'occupoient les Ambaſſadeurs de Ruſſie, donnerent matière à déliberation. Il fut réſolu dans le Sénat qu'on les enverroit prier de quitter au plûtôt Varſovie; qu'autrement ils eſſuieroient des deſagrémens qui les feroient repentir d'avoir deſobéi aux ordonnances.

Sobolewski fut chargé de la commiſſion, on lui repondit que de pareils ordres n'avoient point été intimés lors de l'Election des feu Rois Jean III. & Auguſte II; qu'aucun Miniſtre n'étoit ſorti de la place, & que puiſqu'on l'avoit ſouffert, on le ſouffriroit encore. On ajouta que ſi on ſe préſumoit d'attaquer perſonnellement qui que ce fût, on ne s'en prendroit point à ceux qui y auroient prêté leur miniſtère, mais que la République repondroit de l'inſulte, & la répareroit d'une manière convenable. Tel étoit le mépris où étoit tombée la Liberté de la Nation: il fallut prendre patience, on s'accommoda au tems; & pour ne point avoir tout-à-fait le démenti, Poninski, Inſtigateur de la Couronne, envoia aux Miniſtres une permiſſion par écrit de reſter dans la ville, pourvû qu'ils n'y euſſent ni gens, ni armes à gages.

Nous

Nous voici enfin parvenus au jour de l'Election, que le Primat attendoit avec tant d'impatience. Récapituler des faits connus, ce ſeroit parler à pure perte, & groſſir inutilement le volume des piéces que les deux partis ont publiées pour leur juſtification. Nous dirons par parenthèſe que ce jour commença par une Meſſe ſolemnelle, qui fut chantée dans l'Egliſe de St. Jean, & qu'enſuite les Etats ſe rendirent à une demi-lieuë de Varſovie, où on avoit dreſſé le *Sczopa* (a). Le Maréchal Maſſalski leur fit un éloquent diſcours, dans lequel il leur recommanda trois choſes abſolument néceſſaires, 1. d'élire un nouveau Maréchal, 2. de faire prêter ſerment à ceux qui juſqu'alors avoient été abſens, & 3. de prendre de bonnes précautions contre les Ruſſiens qui étoient entrés en Lithuanie.

Ce dernier point valoit bien la peine qu'on y fît attention, on l'écouta comme une fable. On avoit été incrédule, on le fut encore, ou plûtôt on continua de vivre dans une pleine ſécurité. Malheureuſement on fut détrompé dès le même jour: on ſut de bonne part que les Ruſſiens non ſeulement étoient dans le Roïaume; mais qu'ils

(a) Bâtiment dans le Champ d'Election; où les Sénateurs s'aſſemblent.

qu'ils marchoient en droiture à Varſovie. La Nobleſſe en pâlit de colère, & ne ſut que faire. Un Nonce de Siradie, nommé Leſinski, deſira du Grand-Chancelier & Régimentaire de Lithuanie, qu'il l'éclaircît de la vérité. Wisniowiecki aiant confirmé la nouvelle, le Nonce prit la liberté de lui remontrer ſon devoir. „ Puiſque vous m'aſſûrez, „ lui dit-il, que rien n'eſt ſi vrai, que faites- „ vous de votre armée, que n'allez-vous „ au-devant de ceux qui viennent pour ab- „ uſer de nos Loix ? „ Le prince s'excuſa ſur ſon âge, & allegua que ſes infirmités ne lui permettoient pas de mettre l'épée à la main. La réponſe n'étoit pas ſans replique, le Nonce l'avoit toute prête, il ôſa la riſquer. „ Fort bien, reprit-il. Demandez vo- „ tre démiſſion, je ne crois pas qu'on vous „ la refuſe; ſinon confiez-moi le comman- „ dement des troupes, ou cédez-le à tel „ autre qui ait de l'expérience & de la va- „ leur. „ Ce compliment fit monter le feu au viſage à un homme, qui n'ignoroit pas qu'on le ſoupçonnoit de s'entendre avec les Miniſtres de Ruſſie. Il ſe jetta avec ſes amis ſur le Nonce, & lui euſſent certainement fait un mauvais parti, s'il n'avoit eu l'adreſſe d'échapper de leurs mains. L'Evêque de Wilna & le Comte Poniatowski, Vaivode de

Mazovie, se querelloient aussi pour le même sujet. L'un accusoit l'autre d'avoir excité les Russiens à venir en Pologne, & d'avoir fait tourner casaque au Prince de Radziwil. Le Vaivode demanda qu'on lui fît connoître ses délateurs, l'Evêque lui nomma le Prince Sapieha, Sous-Thrésorier de Lithuanie. Il fut dédit, s'éclipsa, & emporta avec lui toute la haine de l'accusé, qui travailloit à lui faire ôter sa qualité de Sénateur.

On n'avoit point assez d'ennemis en campagne, on s'en faisoit d'autres à plaisir. Les reproches, les invectives amuserent le tapis pendant trois jours; & quelque pernicieuses que fussent en elles-mêmes ces disputes particulières, c'étoit peu de chose en comparaison de celle qui arriva le 28. entre le Primat & le Prince Wisniowiecki. Potocki pouvoit avoir raison, il eut tort de ne point dissimuler; il entreprit ce Seigneur sur le chapitre de la Russie, & lui dit des vérités avec tant d'aigreur, que dès le lendemain Wisniowiecki leva l'étendart, abandonna le Champ d'Election, & se retira au-delà de la Vistule du côté de Praage, suivi de plusieurs Nonces & de deux Palatinats.

La passion avoit mis le bandeau sur les yeux : on ne se soucia guères de cette malheureuse

heureuse discorde; on l'augmenta, au-lieu de songer à l'assoupir. Le 31. d'Août Radziewski, Chambellan de Posnanie, fut élu Maréchal d'Election, & le 4. du mois suivant la Chambre des Nonces aiant été réunie à celle des Sénateurs, on résolut de publier un Manifeste, dont la colère dicta les expressions. On y traitoit Wisniowiecki & ses adhérans de sujets rebelles, de mécontens, de gens sans honneur, & d'ennemis déclarés de la Patrie; on y maudissoit ceux qui avoient appellé les Russiens dans le Roïaume; on les menaçoit de la perte de leurs biens; on leur enlevoit jusqu'à l'espoir de rentrer en grace par aucune Amnistie. Le Marquis de Monti avoit fait dresser une déclaration très flatteuse pour le Parti de la France: elle l'aida sans doute à pousser son chagrin aussi loin qu'il pouvoit aller. Voici les termes dans lesquels s'expliquoit le Ministre.

„ Comme depuis plusieurs siécles les Rois
„ Très-Chrétiens ont eu un soin particulier
„ de l'Illustre République de Pologne, &
„ qu'en lui accordant leur appui & leur pro-
„ tection, ils ont fait connoître qu'ils n'avo-
„ ient rien plus à cœur que de lui procurer
„ l'entière joüissance d'une Liberté qui de
„ sa nature est illimitée & indépendante, je
„ déclare, au nom de Sa Majesté Très-Chré-

„ tienne le Roi mon Maître, qu'il a résolu de
„ défendre efficacement cette Liberté dans
„ toute son étendue, & principalement dans
„ le point essentiel de l'Election d'un Roi.
„ Jusqu'à présent il n'a rien négligé pour
„ éloigner & pour déconcerter les entre-
„ prises qui auroient pû nuire aux préroga-
„ tives de l'Illustre République; il a emplo-
„ ié la voïe de la médiation, il a eu recours
„ aux préparatifs de guerre. Je suppose au-
„ jourd'hui que la Nation Polonoise, actuel-
„ lement assemblée, soit dans le sentiment
„ d'accorder ses suffrages au Roi Stanislas
„ & de mettre ce Prince sur le Trône, tant
„ en considération de ses hautes qualités &
„ en reconnoissance des services qu'il a ren-
„ dus à sa patrie, qu'au respect de son Al-
„ liance avec Sa Majesté Très-Chrétienne,
„ j'ai ordre d'assûrer que le Roi maintiendra
„ son Election avec toutes les forces que
„ Dieu lui a confiées, & qu'en cas que les
„ Puissances voisines voulussent la débattre
„ par la voïe des armes, il fournira par mes
„ mains tout l'argent nécessaire pour met-
„ tre les troupes de la République en état de
„ leur résister. Si au contraire il arrivoit que
„ ces mêmes Puissances se contentassent de
„ l'Election, comme il est juste & raisonna-
„ ble, & qu'elles laissassent la Nation en re-

„ pos,

„ pos, puisqu'elle eſt la maîtreſſe de ſes „ Droits & de ſa Liberté, Sa Majeſté Très-„ Chrétienne promet encore, pour preuve „ de la ſincère amitié qu'elle porte à la Ré-„ publique, de païer ponctuellement à la „ Nobleſſe les contributions réglées dans „ la Confédération de 1717. & cela pendant „ deux années conſécutives, à compter du „ mois de Mars de l'année prochaine 1734. „ (a)

Cette déclaration, munie de la ſignature du Primat, fut lûe en pleine Aſſemblée le 6. de Septembre. Elle n'empêcha pas l'animoſité d'aller ſon train. Deux jours après, le Prince Lubomirski dit brusquement au Prélat & à ſes amis, que s'ils s'étoient crus fondés de publier un Manifeſte ſur l'entrée des Ruſſiens dans le Roïaume, ils avoient grand ſu-

 jet

(a) L'Electeur de Saxe ne manqua pas non plus d'engager les Polonois à lui être favorables. Au cas qu'il fût proclamé Roi, il offroit 1. de païer trois millions de florins, argent de Pologne, pour l'uſage de la République, 2. d'établir une Académie de Chevaliers, 3. de donner cent mille florins par an pour les fraix des Ambaſſades, 4. de réparer à ſes dépens les places frontières, 5. de munir les Arſenaux de tout leur néceſſaire. 6. de fortifier le Fort de la Trinité, 7. de bâtir un hôtel pour les Invalides. 8. de mettre les minières en bon état, 9. de remédier aux abus des monnoies.

jet d'en faire autant à l'occasion de tous ceux qui vouloient y attirer les François, les Turcs & les Tartares; que ces Patriotes qui témoignoient d'être si portés pour leur Liberté, s'étoient vendus à l'espoir & à l'avarice, qu'ils étoient seuls les auteurs des mouvemens des Puissances voisines, puisqu'ils prétendoient disposer de la Souveraineté contre leur intérêt & celui de la Nation; qu'il ne craignoit pas de leur déclarer, tant pour lui qu'au nom de tous ses confreres, que si au-lieu de suivre la raison & la justice, on continuoit de regarder sur le pied d'ennemis de la Patrie, ceux à qui on n'avoit d'autre crime à reprocher que d'être contraires au Roi Stanislas, ils feroient classe à part, & verseroient jusqu'à la dernière goute de leur sang pour exécuter le contract qu'ils avoient passé avec la République. Lubomirski n'en dit pas davantage, il se retira du Champ d'Election avec quelques Gentilshommes, & s'en alla droit à Praage.

Le Primat pécha encore lourdement en cette occasion. Tout le monde savoit, & il ne l'ignoroit pas lui-même, que Lubomirski étoit aussi amoureux de la Couronne, que celui qu'il étoit allé joindre. Trop prévenus des sentimens de Potocki pour ôser esperer de satisfaire leur desir, ils avoient hâté l'arrivée des troupes étrangères, persuadés qu'il

leur

leur ſeroit facile, ou de dompter les obſtacles, ou de faire valoir un parti dont ils devoient être les Chefs. La prudence auroit voulu que le Primat eût été moins ouvert dans ſes ſentimens, plus retenu dans ſes paroles, plus caché, plus modéré dans ſes démarches. Ces deux Princes avoient des forces & du crédit, il falloit les flatter, les amuſer, & ſe ſervir habilement de leurs vûes pour parvenir aux ſiennes. Etoient-ils trop clair-voians, il falloit du moins ſe garder de mettre au jour un Manifeſte qui leur enlevoit en un moment toutes leurs eſperances. Une autre faute, qu'on auroit bien de la peine à excuſer, fut de produire des avis qu'on prétendoit avoir reçus, ſuivant leſquels l'Empereur s'étoit accommodé avec la France, & ne s'oppoſoit plus à l'Election du Roi Stanislas. En même tems on répandit le bruit que quelques mille François avoient debarqué à Oliva, & qu'ils devoient être ſuivis d'un corps de troupes Suédoiſes, pour obliger les Ruſſiens d'évacuer le Roiaume. La nouvelle ne trompa que le menu peuple, elle fut ſuſpecte à la Nobleſſe. Le Comte de Welzeck, Ambaſſadeur de Sa Majeſté Impériale, lui fit dire que c'étoit une fauſſeté : on en rit aux dépens du Primat, qui ne laiſſa pas de ſoutenir la gageure. Il y mit plus du ſien qu'il n'en retira ; il ſe fit paſſer

pour un homme qui cherchoit à pallier ſes injuſtices par des détours, & fut encore abandonné de pluſieurs Seigneurs, qui ſe retirerent avec leurs drapeaux, en proteſtant contre l'oppreſſion de la Liberté.

Le Roi Stanislas, qui s'étoit tenu *incognito* pendant trois jours, parut en public le 10. du mois. Il alla entendre la Meſſe à l'Egliſe de Ste. Croix, accompagné des Comtes Oſſolinski & Minszek. Quantité de Gentilshommes s'y rendirent pour le voir, & ſes amis firent retentir leur joie par des cris redoublés. On crut avoir remarqué que ce Prince étoit rêveur, il n'avoit que trop lieu de l'être. On avoit écrit en Cour que les affaires étoient en bon état, on l'avoit aſſûré que ſon Election ne ſouffriroit pas de grands obſtacles, & que ſa préſence leveroit toutes les petites difficultés qui naiſſoient de jour à autre. Quel étrange mécompte! On s'étoit endormi dans ces folles idées, on n'avoit pas même eu la ſageſſe de ſe prémunir contre les évenemens,& la France ſe tranquilliſoit encore ſur la foi des avis d'un parti, qui n'avoit preſque d'autre talent que celui d'extravaguer, d'empirer le mal,& de le rendre incurable. Le lendemain de ſon arrivée à Varſovie, Stanislas branla la tête, en apprenant ce qu'on avoit fait pour ſon ſervice. Rien ne lui auroit été plus aiſé que de

contenir

contenir le Grand-Chancelier de Lithuanie, rien ne lui fut plus difficile que de le ramener; il eut beau le faire aſſûrer de toute ſon amitié & l'inviter à le venir voir, Wisniowiecki s'en excuſa, ſous prétexte d'une indiſpoſition.

Le même jour, 10. de Septembre, le Primat fit à cheval le tour des Palatinats aſſemblés autour du Champ d'Election, pour demander leur ſentimens; le plus grand nombre fut pour Stanislas Potocki avoit une belle occaſion d'affoiblir le parti contraire, il oublia de procéder à la proclamation; de ſorte que le lendemain il trouva dans les eſprits beaucoup plus de tiédeur & de répugnance que la veille Malachowski, Staroſte d'Opezno qui bouilloit de rage de s'être vû préferer le parent du Roi dans la charge de Maréchal d'Election, s'avança du côté du Primat, jetta ſon manteau par terre pour être mieux connu, ouvrit ſa poitrine, & dit à haute voix: „On „ menace de hacher en piéces quiconque „ s'oppoſera à l'Election de Stanislas, me „ voici, je me manifeſte, & proteſte ſolem- „ nellement contre cette Election; voions „ préſentement qui aura la hardieſſe de me „ hacher en piéces.„ Malachowski étoit ſoutenu par le Palatin de Sendomir, par le Caſtellan de Radom, & par pluſieurs autres; ils furent

rent cauſe qu'on n'ôſa proclamer. Le 12. arriverent des Députés de Praage pour faire de bouche une proteſtation, qui avoit été ſignée la veille par les Chefs du parti. On leur députa à ſon tour les Evêques de Culm & de Plocko avec deux Sénateurs, pour les prier de renoncer à la haine, & de rejoindre au plûtôt ceux dont ils s'étoient ſéparés. On attendit le retour de ces Députés avec beaucoup d'impatience; mais dès que le jour commença à baiſſer, on preſſa fort le Primat de finir une affaire dont on s'ennuioit déjà. Potocki ſe laiſſa aller aux ſollicitations, & proclama à la pluralité des voix Stanislas Roi de Pologne & Grand-Duc de Lithuanie. A cette proclamation tout retentit de cris d'applaudiſſement, & le bruit de dix-huit piéces de groſſe artillerie dont on avoit flanqué le Champ d'Election, en porta la nouvelle à Praage.

Le nouveau Roi fut conduit à l'Egliſe, on y chanta le *Te Deum*, & après les actions de graces, Sa Majeſté alla prendre ſon logement au Château. Elle y fut reçue par le Palatin de Kiow, qui lui en remit les clefs en qualité de Staroſte de Varſovie. En traverſant le pont, Stanislas apperçut de l'autre côté de la Viſtule un nombre aſſez conſidérable de Polonois. Etonné de cette multitude, il demanda au Primat ſi tous ceux qu'il voioit, s'étoient oppoſés

posés à son Election. Il repondit que c'étoit un tas de rebelles qu'il seroit aisé de réduire, & qu'avant qu'il se passât peu de tems, Sa Majesté les verroit au pied de son Trône implorer sa miséricorde. Le Roi connoissoit trop le caractere de la Nation pour ajouter foi à de pareils discours, il prévoioit au contraire qu'il auroit bien du mal de résister à une Noblesse, qui à ses propres forces ne manqueroit pas de joindre celles de deux puissances. Il chargea le Primat d'envoier à Praage le Castellan de Plocko, les Palatins de Podolie, de Volhinie & Witepsk, pour faire de sa part les offres les plus avantageuses aux Opposans. Il s'en fallut bien qu'ils fussent d'humeur de les accepter, ils les rejetterent avec mépris, & signerent une Conféderation, prétendant que l'Election étoit nulle. Ce refus jetta Potocki dans une nouvelle extrémité; c'étoit de forcer les Mécontens à se soumettre. Il ne falloit gueres être de sang froid pour ouvrir un pareil avis, on n'avoit ni assez de troupes, ni assez de munitions; cependant il passa, & l'attaque fut fixée au 17.

Wisniowiecki apprit la résolution, il fit rompre le pont qui étoit sur la riviere, & se retira avec les Mécontens du côté d'Orkanow, pour se rapprocher de l'armée de Russie. Poniatowski, après avoir fait réparer le pont en toute

toute diligence, marcha à Praage, où il ne trouva que quelques chariots de bagage & quelques domestiques, qu'il envoia à Varsovie. Il se mit à poursuivre les fuïards, & les aiant atteints à l'entrée d'un Bois, il leur livra bataille. La perte fut égale des deux côtés: les Opposans continuerent leur marche vers Wengrow, & le Régimentaire, qui ne se sentoit point assez fort pour recommencer la partie, revint sur ses pas.

Ce fut dans ces fâcheuses conjonctures que le Roi Stanislas jura dans la Cathédrale d'observer les *Pacta Conventa*. Le même jour on publia un Manifeste très vif contre le Parti opposé, dont les adhérans furent déclarés ennemis de la Patrie, & leurs biens abandonnés au premier occupant. Le Prince Wisniowiecki fut nommément déposé de sa charge; elle fut donnée à Pociei, qui étoit alors Strasznick de Lithuanie. Ceux qui avoient une médiocre connoissance des affaires de Pologne, jugeoient que ce qu'il y avoit de plus pressé, étoit d'aller à Cracovie avec les Etats du Roïaume, assemblés comme ils étoient, & d'y couronner le Roi, puisque cette Cérémonie devoit confirmer son Election; mais il n'étoit pas difficile de prévoir que le parti contraire, se joignant aux troupes de la Russie & à celles de l'Empereur, s'y seroit opposé en toutes

toutes manières. Quoi qu'il en ſoit, au lieu de prendre ce parti, on porta la ſécurité ſi loin, qu'on laiſſa aller la Nobleſſe, qui ſe ſépara. Stanislas ne ſavoit que ce qu'on avoit jugé à propos de lui dire, il ne connoiſſoit pas aſſez l'état & la diſpoſition de ſon nouveau Roïaume, pour ſe conſeiller lui-même & conſeiller les autres. Le Primat, le Marquis de Monti & quelques Nobles le raſſûrerent, & lui communiquerent l'erreur où ils étoient eux-mêmes. Potocki, qui croioit avoir tout fait, n'héſita pas de demander pour ſon frere le Généralat de l'armée de la Couronne. Il fallut contenter ſon ambition, au riſque d'offenſer Poniatowski qui faiſoit honneur à ce poſte, & dont les grands ſervices, rendus à ſon Roi & à ſa Patrie, méritoient une tout autre récompenſe.

Cependant la nouvelle de l'Election du Roi Stanislas étoit parvenue à l'armée Ruſſienne, que commandoit le Géneral Laſcy. Il hâta tellement ſa marche depuis Tykoczin où il campoit encore le 23. de Septembre, que le 29. du même mois ſon avant-garde étoit déja près de Varſovie de l'autre côté de la Viſtule. On reconnut dès lors que les menaces des Ruſſiens n'étoient pas de pures grimaces, & qu'au-lieu de s'en retourner de bon gré comme on avoit cru, on n'en ſeroit quitte que

par

par des moïens qu'on avoit négligé de prendre. Le Primat y pensa trop tard, il pria le nouveau Régimentaire son frere d'essaïer ses forces: il n'en fit rien, il envoia contre les Ennemis le Staroste Wiski avec vingt Enseignes. Cet Officier eut le bonheur d'en tailler en piéces quelques-uns dans la premiére attaque; mais lorsque les troupes réglées des Russiens furent arrivées, il leur fut aisé d'envelopper cette soldatesque mal disciplinée, de la battre, & de la mettre entiérement en déroute.

On n'avoit pas attendu cet évenement pour prendre d'autres mesures. A l'approche du danger, on ne trouva rien de plus salutaire que de commencer par en garentir le Roi. Le séjour de Varsovie parut dangereux: outre que cette ville n'étoit pas en état de faire la moindre défense en cas d'insulte, elle fourmilloit de gens qui avoient un attachement secret pour le parti opposé, sans compter les Ministres publics qui étoient dans les mêmes intérêts. Il n'y avoit dans le voisinage aucun endroit plus sûr: on songea bien à Thorn; mais cette fameuse ville étoit dans le même cas que Varsovie. D'áilleurs, la sanglante exécution qui s'y étoit faite douze ans auparavant, faisoit comprendre au Primat qu'il n'y seroit pas vû de bon œil, & qu'il

qu'il n'y ſeroit pas même en ſûreté. On conſeilla donc au Roi de choiſir Dantzig pour ſa retraite. On ſavoit par expérience la fidélité & la droiture que cette ville a toujours ſignalée pour ſes légitimes Souverains ; on connoiſſoit la beauté de ſa ſituation, la ſageſſe de ſon gouvernement, l'humeur civile de ſes habitans, leurs richeſſes, leur grand nombre , & particuliérement ſes excellentes fortifications, tant du côté de l'eau que du côté de la terre. Mais on ne faiſoit pas réflexion que c'eſt en même tems une grande ville de commerce, & que ces ſortes de places, quelque bien fortifiées qu'elles ſoient, ne ſauroient tenir contre une armée nombreuſe, ni ſoutenir un long ſiége; auſſi ne croioit-on pas qu'on en dût jamais venir à cette extrémité.

Après avoir chargé le Vaivode de Lublin, le Caſtellan de Czersk & le Régimentaire Potocki du ſoin de concerter les diſpoſitions militaires & de conſerver la Capitale, le Roi partit le 22. Septembre, accompagné du Marquis de Monti & du Comte Poniatowski; & paſſant par Bromberg, il arriva *incognito* à Dantzig , où il deſcendit chez le Sieur Mathieu Réſident de France le 2. d'Octobre. Le Primat l'y ſuivit de près avec quantité de Seigneurs. Quoique le

le Magiſtrat n'eût pas eu la notification formelle de l'Election, il en avoit été informé & en avoit déja fait des rejoüiſſances publiques; Potocki la lui notifia d'abord à ſon arrivée. On conduiſit le Roi dans un Palais, & on lui offrit pour ſa Garde une Compagnie de cent hommes, commandée par trois Officiers, avec les drapeaux déploïés, & une bande de Hautbois. Le Roi ſe contenta de quarante, ne voulut qu'un Officier & un tambour, & renvoia tout le reſte. Le 4. Stanislas reçut les complimens des Députés des trois Ordres de la ville : le Syndic Roſenberg le harangua en fort beau Latin ; Sa Majeſté l'écouta avec beaucoup d'attention & lui fit faire une réponſe très gracieuſe par le Prince Czartorinski, Vice-Chancelier de Lithuanie.

On étoit encore dans toute la vivacité de la joie qu'avoit cauſée la nouvelle de l'Election : on ne peut exprimer l'allegreſſe que les habitans firent éclater pour témoigner combien ils étoient ſenſibles au bonheur imprévû d'avoir chez eux leur Souverain. La première Médaille qui parut, repréſentoit le buſte du Roi avec ſon nom. Au revers on liſoit ces mots: DE VERSAILLES D. XXII. AUG. IVIT VARSA-

VIAM

VIAM D. X. SEPT. DENUO VIDIT, SOLEMNIBUS D. XII. PERACTIS XXII. REVERSUS GEDANUM JUBILANS VENIT D. 2. 3. 4. OCT. 1733. COETERA TEMPUS DABIT. C'eſt-à-dire, *Il partit de Verſailles pour Varſovie le 22. d'Août, retourna dans ſa Patrie le 10. de Septembre, & après y avoir été élu le 12. avec les ſolemnités ordinaires, il prit le 22. le chemin de Dantzig, où il arriva plein de joie & de confiance le 2. 3. 4. Octobre 1733. Le tems nous apprendra le reſte.* Ils ne l'apprirent que trop pour leur malheur.

Après cette Médaille, on en frappa une autre, où d'un côté étoit encore le buſte du Roi couronné de laurier. Le revers portoit un Lion, tenant d'une patte un glaive, & de l'autre l'écuſſon de la Maiſon de Leſczynski. La Légende, SIC ERAT IN FATIS, veut dire, *C'eſt ainſi qu'il combattoit dans les malheurs.* L'Exergue, QUEM PATRIS SYMBOLA SPONDENT, TUTOR ET AUTOR ADEST. SIC PROBET ACTA DEUS. *L'Héritier des vertus de ſon Pere eſt aujourd'hui notre Maître & notre Défenſeur. Plaiſe à Dieu de ſeconder nos entrepriſes!* Ils n'avoient garde de prévoir que ces jours de réjoüiſſance ſeroient ſi tôt ſuivis de la plus grande affliction.

La mort de Charles XII. n'avoit pas enlevé au Roi Stanislas tous les amis qu'il avoit en Suéde. Son Election ranima leur zèle

pour lui, ils en donnerent des marques publiques, & firent entre autres graver une Inſcription en forme de monument. Le ſens étoit, que toute la Suéde témoignoit ſa joie de ce que le courage & la vertu de Stanislas avoient été récompenſés par ſon Election. „ Nous avons, diſoient-ils, „ élévé cette pyramide ſur le tombeau de „ l'immortel Héros le Roi Charles XII. afin „ que ſes cendres puiſſent prendre part à „ cette Election du Roi Stanislas; puiſque „ de ſon vivant il a fait tous ſes efforts „ pour remettre ſur la tête de cet incom- „ parable prince la Couronne qu'on lui „ avoit ravie„.

Ce n'étoit à Varſovie & à Praage que deſordre & confuſion. Le nouveau Régimentaire aſſembla en hâte l'armée de la Couronne, en fit avancer une partie vers la ville, & s'alla camper avec le reſte de l'autre côté de la Viſtule pour livrer bataille aux Ruſſiens qui étoient en marche; mais aiant ſû que leur armée étoit plus nombreuſe que la ſienne, il ſe retira du côté de Varſovie, & y chercha à exercer ſa bravoure contre les Miniſtres étrangers. Le jour de St. Michel il fit inveſtir par un détachement d'Infanterie & de Dragons l'hôtel du Comte de Löwenwolde, Ambaſſadeur de Ruſſie, qui

avoit

avoit déja eu la précaution de ſe retirer chez les Franciſcains. Les Polonois n'eurent pas de peine à forcer l'hôtel & à ſe ſaiſir des domeſtiques & du bagage de l'Ambaſſadeur. Enſuite ils allerent vers le ſoir devant le Palais du Roi, où ils comptoient d'entrer avec la même facilité; mais le Colonel Schlichting ſe préſenta à eux à la tête de cent vingt hommes, & les repouſſa avec perte. Déſeſperés de ce mauvais ſuccès, ils coururent çà & là comme des furieux, pillerent les Caſernes Roïales; & y aiant trouvé entre autres choſes un millier de cuiraſſes dont le feu Roi s'étoit ſervi au dernier campement, ils les endoſſerent & s'en firent une maſcarade ridicule.

Avec ces violences ſi contraires au Droit des gens on perdoit un tems précieux, on manquoit les occaſions dont on auroit dû profiter pour rompre les deſſeins d'un parti, empêcher la ruine du Roi Stanislas, & prévenir les progrès d'une guerre, dont on ne preſſentoit pas tout le danger. C'étoit déjà une grande faute de n'avoir pas mieux emploié tout le tems de ſix ſemaines que les Conſtitutions du Roïaume preſcrivent pour la Diéte d'Election; il falloit du moins embarraſſer le parti contraire, & lui ôter par tous les moïens poſſibles la liberté de

procéder à une nouvelle Election, jusqu'à ce que le terme ordinaire fût expiré. En effet, ceux qui s'étoient déjà joints à l'armée de Lithuanie, ne furent pas plûtôt arrivés le 3. d'Octobre à l'autre côté de la Vistule pour éviter le grand feu, que le Général Lascy & le prince Wisniowiecki envoierent vers le midi un Trompette au Regimentaire de la Couronne. Ils lui écrivoient qu'ils ne venoient point en ennemis, mais en véritables amis de la République; qu'ils n'avoient aucun dessein d'exercer les moindres hostilités; qu'ils ne vouloient qu'appuier l'Election d'un nouveau Roi & maintenir les prérogatives; que c'étoit-là la seule chose qu'ils desiroient, & à laquelle toute la Conféderation, tant de Pologne que de Lithuanie, invitoit les Sénateurs qui se trouvoient encore au-délà de la Vistule, en les assûrant que leurs suffrages seroient valables, quand même ils éliroient le Roi Stanislas, ou le dernier Gentilhomme du Roïaume.

Le Régimentaire devina le but & joüa au plus fin: il ne se contenta pas de renvoier le Trompette bien régalé, il en envoia un autre, & fit demander seulement deux jours pour refléchir sur une affaire de cette importance, avec promesse que le matin du mercredi

mercredi ſuivant il feroit ſavoir la réſolution qu'on auroit priſe. Son intention étoit de laiſſer écouler le 6. d'Octobre, qui étoit le terme des ſix ſemaines. Les Confédérés s'en apperçurent ; ils ſe rendirent en diligence à Kamiona le 5. d'Octobre, protegés d'un côté par l'armée Ruſſienne, & de l'autre par celle de Lithuanie, qui s'étoit miſe en front vis-à-vis de Varſovie. Le même jour à trois heures après midi ils élurent unanimement Son Alteſſe Roïale l'Electeur de Saxe, qui fut proclamé par Stanislas-Joſeph Hoſius Evêque de Poſnanie, & par le Général Laſcy, au bruit d'une triple décharge de trente canons, des ſalves de la mousqueterie des troupes, & au ſon de toutes les cloches. L'Aſſemblée ſe rendit auſſi-tôt à l'Egliſe du lieu, & on entonna le *Te Deum*. Elle y courut riſque de la vie: la voute du ſouterrain fondit tout à coup juſqu'au ſiége du Maréchal Poninski; de ſorte que la plûpart des aſſiſtans enfoncerent dans les tombeaux. Quelques-uns furent bleſſés de cette chute ; mais perſonne n'en mourut.

La malheureuſe Pologne fut alors ſemblable à un champ, où deux Soleils ſe leveroient ſur l'horiſon, & dont l'ardeur brulante lui prépareroit mille orages. Le 10. du mois

mois l'armée des Ruſſiens & des Lithuaniens trouva moïen de paſſer à moitié la Viſtule, malgré la réſiſtance du Régimentaire, qui auſſi-tôt abandonna Varſovie pour ſe retirer à Janowitz avec ſix ou huit mille hommes de troupes ramaſſées qu'il avoit encore. Il y ſaccagea les palais des Evêques de Cracovie & de Poſnanie, pilla les maiſons de quelques Grands, & n'eût pas même épargné l'hôtel de l'Ambaſſadeur Impérial, ſi le Nonce Paolucci ne l'avoit détourné de ſon deſſein. Dès que le Général Laſcy fut arrivé à Varſovie, il eut un ſoin particulier de mettre la ville en bon état de défenſe & de la pourvoir contre tout accident. D'un autre côté les Sénateurs confédérés ſe hâterent de faire jurer les *Pacta Conventa* aux Plénipotentiaires de Saxe ; la cérémonie s'en fit le premier de Novembre avec les ſolemnités accoutumées.

Le Roi Stanislas apprit la nouvelle de cette Election par une Lettre qu'il reçut le 9. d'Octobre. Il la lut avec beaucoup de conſtance, & ſe contenta de dire en François : „ Je plains fort le bon prince de Saxe ; il „ éprouvera tôt ou tard l'infidélité de ceux „ qui l'ont élu „ Le Primat fut plus ſenſible à cette nouvelle. Il croioit avoir fait tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour maintenir

tenir pendant l'interregne la sûreté & la tranquillité de l'Etat, & pour lui donner promptement un Roi, qui par sa naissance avoit un droit à la Couronne; un Roi, Beau-pere d'un des plus grands Monarques de l'Europe; un Roi enfin, que Dieu a orné de toutes les vertus Roïales. Rien ne lui tenoit plus au cœur que de voir ses bonnes intentions si mal expliquées, si honteusement traversées, & le droit de sa dignité Primatiale si hardiment violé par l'attentat de l'Evêque de Posnanie. Il crut nécessaire d'instruire par un Manifeste le monde entier de la conduite qu'il avoit tenue pour le bien général de l'Etat, quoique le succès n'eût pas repondu à ses esperances.

L'Evêque de Posnanie parloit bien sur un autre ton dans ses Universaux du 21. d'Octobre. Il y exposoit les motifs de la seconde Election, & il étoit difficile de discerner de quel côté étoit le bon droit, quand même on auroit pû lire au fond des cœurs. Il est du moins certain que les princes Wisniowiecki & Lubomirski s'étoient rendus à Praage & mis en campagne dans toute autre intention que celle d'élire l'Electeur de Saxe. Ils avoient regardé cette conjoncture comme le seul moïen qu'ils eussent de parvenir à leurs fins; ils avoient esperé d'y

d'y paroître en Candidats dignes du Thrône, duquel ils ne se croioient exclus que par l'entêtement du Primat pour Stanislas. Ils furent les dupes de leur mauvaise politique, sans ôser se plaindre; le Général Lascy, qu'ils avoient appellé du fond de la Russie avec une nombreuse armée, fit alors pour Auguste III. ce que le Roi de Suéde avoit fait en faveur du Roi Stanislas à sa première Election. On savoit les vûes de la Czarine pour l'Electeur de Saxe, personne n'eut le cœur d'en proposer un autre quelque envie qu'ils en eussent.

Dans ces entrefaites le Roi Stanislas ne négligeoit rien pour remédier au mauvais état de ses affaires, & pour prévenir les malheurs dont le Roïaume étoit menacé. Il publia un Décret, par lequel il invitoit ceux que la Diéte d'Election lui avoit nommés pour son Conseil, à se rendre auprès de lui pour l'aider de leurs avis & de leurs secours. Comme le parti opposé emploioit la violence de plus en plus, il jugea nécessaire de faire une Convocation de toute la Noblesse Polonoise par des Universaux imprimés. Ceux qui furent envoiés en cette occurrence, ont cela de remarquable, que le Roi lui-même, avant que de les publier, les examina avec beaucoup d'attention,

pour

pour n'y rien mettre qui ne fût conforme à l'exacte vérité de tout ce qui s'étoit passé dans son Election; il voulut ôter par-là aux Etats du Roïaume tout prétexte de se dispenser de leur devoir envers lui. Une Piéce bien plus forte, c'est le contre-Manifeste du Roi contre les Universaux que le rebelle Poninski, Instigateur de la Couronne, publia pour la Diéte du Couronnement, en qualité de Maréchal de la Confédération du parti d'Auguste. On commence par mettre le Public en état de juger du droit & de la différence des deux Elections; on fait voir que la Liberté Polonoise a bien plus souffert de la seconde que de la premiére, bien que sur ce fondement on en dispute la validité; on représente combien pure & légitime a été la conduite du Roi Stanislas, qui, en mettant bas sa dignité Roïale, reconnue par tous les Souverains de l'Europe, s'est présenté en personne sans armes, sans violence, sans menaces, comme simple Gentilhomme, & s'est soumis de cette façon à l'Election de ses Confreres.

Mais alors le droit ne valoit qu'autant qu'il étoit soutenu par les armes. La fidélité de ses compatriotes ne suffisoit pas à ce prince, & avec les assûrances mal fondées du Primat il n'étoit guères en état d'avancer

ſes affaires. Ce ne fut pourtant pas manque de liaiſons formées en ſa faveur. Le Gouvernement de Sendomir, déja connu par les évenemens paſſés, fit une Confédération particulière, & marqua beaucoup d'attachement. Le Palatin de Kiow & Pociei agirent de toutes leurs forces, l'un dans la grande Pologne, l'autre en Lithuanie; mais avec ſi peu de ſuccès que leur monde les abandonnoit de plus en plus, juſque-là que des Enſeignes entières paſſoient l'une après l'autre du côté des Confédérés. L'armée Ruſſienne au contraire groſſiſſoit de jour en jour, & pendant qu'elle marchoit dans la Pruſſe, les Saxons entroient dans le Gouvernement de Poſnanie. La ville de Dantzig comprit alors qu'il étoit tems de penſer à ſon ſalut.

Depuis que cette place, avec les autres grandes villes de Pruſſe, a eu ſecoüé le rude joug des Chevaliers Teutoniques, & qu'elle s'eſt miſe volontairement ſous la protection des Rois de Pologne avec la réſerve de ſes droits & de ſes franchiſes, elle a toujours eu beaucoup de part à la bonne ou à la mauvaiſe fortune de cette Couronne. Les trois grandes guerres ſous Guſtave-Adolphe, Charles-Guſtave & Charles XII. lui avoient ſouvent cauſé de l'inquiétude; mais

jamais

jamais ces Rois n'avoient pû la prendre, ni la faire renoncer à la fidélité promiſe à ſes légitimes Souverains. Sigismond III. rendit un glorieux témoignage à cette fidélité, lorſque revenant de Suéde, il parla en ces termes aux Régens de cette ville : „ C'eſt vous, „ Meſſieurs, qui m'avez conſervé mes „ Etats & affermi ma couronne ſur ma tê- „ te. „ La jalouſie a été l'unique récompenſe de ſon attachement. Les Polonois ne voient que d'un œil d'envie ſa proſpérité & ſon état floriſſant, parce qu'ils s'imaginent que ſon bonheur provient du commerce de leurs bleds ; de là vient qu'elle eſt chagrinée dans toutes les Diétes, & qu'elle eſt ſouvent taxée à païer ſeule autant que des Provinces entières.

De tous les évenemens les plus mémorables de cette ville, il n'y en a point de plus remarquables que les troubles auxquels elle fut deux fois expoſée par deux doubles Elections, ſans qu'il y allât aucunement de ſa faute. L'origine fut la même ; mais les circonſtances en furent bien différentes. Après que Henri de Valois eut quitté ſecrettement la Pologne, les Etats du Roïaume s'aſſemblerent pour l'Election ; elle fut en faveur de l'Empereur Maximilien II. que proclama, en qualité de Primat & de Viceroi du

Roïaume, Jaques Uchanski Archevêque de Gnesne. L'intimation s'en fit à la ville de Dantzig, comme membre de l'Etat, selon l'usage, & elle fit les réjoüissances publiques à cette occasion; mais la lenteur des Impériaux donna au parti opposé, à la tête duquel étoit le Vaivode Sborowski, le tems & la facilité d'élire Etienne Bathory, Prince de Transilvanie, qui, étant à portée de profiter de l'évenement, prit possession du Trône & fut couronné à Cracovie. Cette double Election causa à la ville de Dantzig bien du trouble; l'autre lui a couté un long & penible siége. Dans ces tems d'interregne le Primat est regardé comme un Viceroi; ses ordonnances doivent être ponctuellement exécutées selon les Constitutions, parce qu'alors quand les choses sont dans l'ordre, ces ordonnances s'expédient avec l'agrément de toute la République. Il fallut se préparer aux évenemens: on ne pouvoit pas approuver d'abord la seconde Election, puisqu'on avoit reconnu la première; la seconde ne laissa pas d'être bonne à cause du Couronnement qui la confirmoit. La ville se trouva donc forcée de recourir au nouveau Roi pour lui demander la conservation de ses privilèges & le maintien des droits de sa Province, qu'on auroit pû sans

doute

doute lui conteſter dans la ſuite, parce que le Roi refuſoit d'en prêter un ſerment particulier, & s'en tenoit à ſon ſerment général, ce que la ville de Dantzig ne jugeoit pas ſuffiſant.

Dans l'affaire d'aujourd'hui, outre ces circonſtances, il y avoit ceci de plus, que le nouveau Roi venoit en perſonne chercher ſa ſûreté dans les murs de cette ville, qu'on étoit parfaitement aſſûré de la bonté de ſon Election, & qu'en cas de changement, Dantzig avoit lieu de craindre que ſon commerce maritime n'en ſouffrît autant qu'au commencement de ce ſiécle. Elle eût été trop heureuſe d'en être quitte pour le même prix; mais enfin qui auroit pû prévoir ce qui arriva? On lui promettoit toutes ſortes de ſecours par mer & par terre, on lui faiſoit eſperer que la France l'appuieroit puiſſamment, & il étoit d'autant plus naturel de s'y attendre, qu'il n'étoit pas croiable que cette Couronne abandonnât un Prince qui lui appartenoit de ſi près. Au contraire, il étoit à préſumer qu'elle feroit tout pour lui, & feroit beaucoup en faveur d'un peuple, dont la maxime a toujours été de riſquer ſon ſalut pour conſerver ſon légitime Souverain. Le Magiſtrat de Dantzig raiſonnoit & penſoit de même; mais comme il

il étoit bien aise d'avoir une espèce d'engagement avec la France, & de savoir au juste sur quoi la ville pouvoit compter, il écrivit le 18. de Novembre à Sa Majesté Très-Chrétienne, qui lui fit la réponse suivante.

„ TRES CHERS ET BONS AMIS,

„ Nous voions avec plaisir par votre Lettre du 18. du mois dernier, aussi bien que par les rélations de notre Ambassadeur le Marquis de Monti, toutes les marques que vous donnez de votre fidélité & de votre zèle pour le Roi de Pologne. Les menaces que vous font ses Ennemis & les nôtres, n'ont pas été capables de diminuer les sentimens qui feront passer votre gloire jusque dans les siécles à venir, & qui vous rendent si chers à nos yeux.

„ Plusieurs Puissances donnent déjà des marques de l'intérêt qu'elles prennent à votre conservation; mais aucune ne pourra porter les témoignages si loin que Nous desirons le faire, puisque Nous regardons vos intérêts comme les nôtres propres, & que Nous Nous proposons de ne rien négliger de ce qui peut dépendre de notre puissance & bienveillance.

„ Sur

„ Sur ce, Nous prions Dieu, Protecteur
„ de l'innocence & de la fidélité, qu'il vous
„ tienne, très chers & bons Amis, en sa
„ sainte garde. A Versailles, le 15. Dé-
„ cembre 1733.

LOUIS.

Cette gracieuse assûrance, les libéralités du Marquis de Monti, & plus que tout le reste, les manières affables du Roi Stanislas, engagerent la ville à prendre la glorieuse résolution de combattre pour lui. On s'y prépara avec ardeur, & en peu de jours on se mit en telle posture, que si on avoit pû résister à l'effet des bombes & empêcher la trahison, la reddition de la place eût coûté aux Assiégeans beaucoup plus de tems, beaucoup plus de monde & de dépense. Cependant l'Angleterre, le Dannemarc & les Provinces-Unies ne cessoient d'intercéder à la Cour de Russie en faveur de Dantzig; mais au lieu de sacrifier quelque chose au respect de ces Puissances, la Czarine envoia des ordres très positifs au Général Lascy de faire avancer son armée. La ville de Thorn ouvrit le théatre de la guerre en Prusse, & essuïa la première attaque. Le Major Général Campenhausen avoit été char-

chargé par le Roi Stanislas de la munir d'une garniſon ſuffiſante en cas de beſoin. Cet Officier n'y mit que trop de poltrons pour le malheur des habitans : ils ravagerent eux-mêmes la ville, & l'abandonnerent trois jours avant l'arrivée du Général Laſcy, qui y entra le 17. Janvier 1734. ſans la moindre réſiſtance. Il y laiſſa quinze cens hommes ſous le commandement du Colonel Dewitz, & avec le reſte de ſon armée, partagée en trois colonnes, il continua ſa marche le long de la Viſtule. Les Manifeſtes étoient à la mode, il en répandit un, où il déclaroit en ſubſtance qu'il n'avoit nulle autre intention que de chercher l'Ennemi de ſa Souveraine; il aſſûroit que chacun pouvoit ſe tranquilliſer dans ſon domeſtique ; il promettoit qu'il ne ſeroit fait aucun tort à perſonne, pourvû qu'on fournît à ſes troupes & à ſes chevaux les proviſions & le fourrage néceſſaire; il avertiſſoit que ſi on ôſoit le chicaner, on n'auroit à imputer qu'à ſoi-même ce qui en arriveroit; enfin il donnoit un terme de quinze jours pour abandonner le parti de Stanislas & pour ſe ranger à celui d'Auguſte: c'eſt-à-dire qu'il falloit obligeamment changer de Maître, ou porter le dangereux titre d'ennemi qu'on donnoit à un Prince, qui n'avoit ni haine ni rancune

pour

pour la Ruſſie. Au mois de Février le Général entra dans le territoire de Dantzig, où il réitera ſon Manifeſte. Il y ajouta quelque choſe de plus, ce fut que tous le Baillifs du parc de cette ville euſſent à ſe rendre le 16. au Quartier général à Meslin.

D'UN autre côté les troupes de Saxe travailloient fortement en Pologne à l'avancement du Roi Auguſte. Le Duc de Saxe-Weiſſenfels y étoit entré au mois de Novembre de l'année précédente, & avoit ſoumis à l'obéiſſance de ſon Roi la ville & le Palatinat de Poſnanie. Le 24. Décembre le Général Diemar s'étoit rendu maître de Cracovie, ſans perdre un ſeul homme. Le Roi & la Reine ſon Epouſe l'y avoient ſuivi en traverſant la Siléſie, après avoir donné publiquement à Tarnowitz audience aux Députés de la République. Il fit ſon entrée le 14. & le 17. Leurs Majeſtés y furent couronnées avec les ſolemnités ordinaires, quoique les Palatins de Kiovie & de Lublin y euſſent apporté tous les obſtacles qui étoient en leur pouvoir.

JUSQUE-là on avoit eu droit à Dantzig de ſuivre avec toute la fidélité & toute la conſtance poſſible le parti du Roi premier Elu; mais le ſecond, aiant été effectivement couronné, devoit être reconnu pour Roi légi-

time. Le cas n'étoit pas douteux, il eſt décidé par les Conſtitutions de l'Etat; de ſorte que la ville ſe trouva fort embarraſſée d'avoir chez elle un Prince, qu'elle ne pouvoit garder plus long-tems, ſans mériter en quelque ſorte le traitement qu'on vouloit lui faire à ſon ſujet. On réva, on délibera, on jugea néceſſaire de lui envoier une députation des trois Ordres de la ville pour lui repréſenter les conſéquences d'une guerre, & pour lui donner délicatement à entendre qu'on étoit fort en peine pour ſa perſonne, & qu'elle ſeroit peut-être mieux ailleurs. Stanislas témoigna être fort ſenſible au ſoin qu'on avoit pour ſa ſûreté, & pria les Députés de vouloir bien en conferer avec le Marquis de Monti, à qui il avoit donné ordre de pourvoir de toutes manières à l'avantage de la ville. Ce Miniſtre n'en étoit point à ſon apprentigaſſe: en peu de tems il avoit ſi bien étudié l'humeur des habitans & leur penchant pour le Roi, qu'avec ſes manières polies & les grandes promeſſes qu'il faiſoit de la part de ſa Cour, il ne lui fut pas difficile de ramener les Députés à la fidélité & à la conſtance. On douta d'autant moins de la réalité de ſes paroles, qu'on crut en avoir déjà une preuve, en ce qu'au commencement de l'année

il

il étoit venu une frégatte Françoiſe avec beaucoup d'armes & d'argent, non compris un vaiſſeau arrivé de Suéde, qui avoit débarqué cent Officiers & quantité de munitions de guerre. Il fut donc réſolu de garder le Roi Stanislas à quelque prix que ce fût. On ne perdit point de tems, on fit réparer les ouvrages extérieurs, on y mit de nouvelles paliſſades d'une force & d'une groſſeur extraordinaires, on monta ſur le boulevard huit cens piéces de canon de bronze, & on enrolla quelques milliers de jeunes gens. Le Prince Czartorinski fit venir dans la ville une partie des Gardes de la Couronne, qu'il tira de Dirſchau & autres endroits; de ſorte que la garniſon ſe monta bientôt à ſix mille hommes. De ſon côté, l'Ambaſſadeur de France ne ſe contenta pas de lever un nouveau Régiment de Dragons, dont il fit Officiers les jeunes Gentilshommes Suédois arrivés depuis peu; mais même pour le païement des troupes qu'on avoit levées, il donna au nom de ſon Roi trente mille ducats, quinze cens fuſils neufs avec quantité de balles. C'eſt ainſi qu'en peu de tems Dantzig qui étoit une ville de commerce, devint une place de guerre; & ſi on exa-

mine les dispositions que firent le Conseil & la bourgeoisie, on conviendra que leur prudence, leur vigilance, leur fidélité, leur dévoüement pour le Roi Stanislas ne pouvoient guères mieux se signaler.

Tandis qu'au dedans les vrais braves mettoient la main à l'œuvre, quelques Gentilshommes Prussiens prirent le prétexte d'embarrasser l'Ennemi au dehors: ils firent entre eux une Conféderation en faveur du Roi, & publierent des Universaux, qu'on trouva remarquables par les expressions. Ces gens d'élite qui témoignoient tant de zéle, tant d'envie de combattre pour le bien public, & qui faisoient parade de l'ancien sang Polonois, étoient un ramas de Gentilshommes affamés, qui, sous le nom de Conféderés pour la Liberté, se jettoient partout aux environs & y commettoient les plus horribles excès sur leurs propres concitoiens. Leur exploit le plus héroïque, fut que trois cens d'entre eux, aiant trouvé près de Bromberg un détachement de vingt quatre Russiens avec deux chariots de bagage, en tuerent onze après une vigoureuse défense, & menerent le reste en triomphe à Dantzig, afin que le Roi pût voir à quels guer-

guerriers il diſtribuoit ſon argent. Ce Prince ne les en eſtima pas davantage ; il fit donner à chacun des priſonniers un écu avec un paſſeport, & leur permit de ſe retirer où bon leur ſembleroit. Les Confédérés ne s'en ſoucierent pas beaucoup ; auſſi licentieux que leurs Chefs Meldzynski & le Comte de Schlieben, ils continuerent de deshonorer le Parti du Roi, & multiplierent tellement leurs brigandages, qu'il fut forcé de leur témoigner ſon indignation.

Les affaires n'étoient guères ſur un meilleur pied en Pologne & en Lithuanie. Le Palatin de Kiovie n'attendit pas le moment de voir de près les troupes de Saxe, il abandonna paiſiblement le voiſinage de Cracovie à leur approche. Il eſt bien vrai que Pociei Strasznick de Lithuanie & le Caſtellan de Czersk environnerent les Ruſſiens dans leurs quartiers & dans leur marche ; mais faute d'artillerie & de troupes réglées, ils ne firent rien de remarquable. Après tout, que pouvoit-on tant eſperer de leurs ſervices ? S'ils avoient du courage, ils avoient l'ame vénale ; ils ne ſervoient qu'auſſi long-tems que les convois d'argent leur arrivoient de Dantzig.

Cette ville n'eut bientôt plus la même facilité de communiquer avec la Pologne ;

peu

peu à peu les Russiens entourerent ses murs, & l'obligerent de penser à ses propres intérêts. Le danger ne fut pas un sujet de repentir, il ne servit qu'à augmenter le courage. Le 24. de Février, la Régence fit publier à son de trompe que chaque habitant, en état de porter les armes, eût à se pourvoir de vivres, de trois livres de poudre & de six livres de balle. On crut avoir assez de monde pour la défense de la place, on engagea quelques centaines de gens de bonne volonté, espèce de partisans, à chacun desquels on donna cinq écus d'engagement avec une carabine & un pistolet pour faire la petite guerre sur l'Ennemi. Une solde ordinaire les auroit tenus dans la nonchalance, on leur abandonna la maraude & le butin pour prix de leurs courses. (a) Ces arrangemens ne furent qu'une partie de ceux que la conjoncture suggéra de prendre. On mit des troupes régulières dans les ouvrages extérieurs, les tours du corps

(a) Le Comte de Munich y trouva à redire. Dans l'outrageant Manifeste qu'il adressa à la ville, il prétendit qu'on ne pouvoit se servir de pareille milice, sans passer les règles de la guerre & sans blesser le Droit des gens. Ignoroit il que dans les occasions de siége & de combat il est permis de tout faire au préjudice de son Ennemi? D'ailleurs, y eut-il plus de justice dans sa propre conduite, lui qui désola une ville, qui

corps de la place & les remparts furent garnis de bourgeois & de la jeuneſſe, ſous la conduite du Major-Général Wittinghoff, en qualité de Commandant de la ville. D'autre part, le Comte Poniatowski & le jeune Prince Czartorinski, chargés du détail de tout ce qui regardoit les dehors, commandoient ſous les ordres du Roi Staniſlas.

Le 9. de Février fut un jour de jeûne & de prières, extraordinairement inſtitué pour obtenir de Dieu qu'il détournât ſa colère, conſervât le Roi & benît la défenſe à laquelle on ſe préparoit. On avoit mis ſous l'eau les chantiers & une grande partie du parc pour empêcher l'Ennemi d'approcher du bas de la ville ; cette précaution obligea le Général Laſcy de gagner les hauteurs. Il choiſit ſon quartier à Pruſt, village ſitué à un bon mille de Dantzig, d'où il fit avancer quelques Compagnies, qui furent contraintes de marcher avec beaucoup de fatigue, en prenant un grand détour ſur les montagnes, juſqu'à ce qu'enfin le 20. de Février elles ſe poſterent à Langfohr. Pen-

qui ruina ſes campagnes, qui brula juſqu'à la paille du lit des pauvres gens, qui enfin permit à ſes Calmucks & à ſes Coſaques de ſatisfaire par tout leur cruauté & leur avarice?

dant cette marche, il avoit envoié un Trompette pour demander qu'on eût à reconnoître le Roi Auguste, à faire sortir Stanislas avec tous ses Adhérans, & à recevoir quelques troupes Russiennes en garnison. La ville lui fit savoir qu'elle avoit trop de confiance en la bonté & en la justice de Sa Majesté Czarienne, pour croire qu'elle voulût l'attaquer en ennemie, pour avoir observé ses statuts, & les concordats passés entre elle & la Couronne de Pologne. Le Général, mécontent de cette réponse, alla prendre poste à St. Albrecht, s'avança de plus en plus, & coupa le ruisseau de Radaun qui fait tourner le grand moulin, l'unique qu'il y ait dans la ville. Il coupa de même le ruisseau de Tempelbourg qui fournit l'eau à plusieurs fontaines ; ce qui réduisit les habitans à se servir de moulins à bras & à se contenter de pain de gruau. De l'autre côté de la ville les Cosaques brulerent les briqueteries, & firent de l'Eglise de tous les Anges une écurie pour leurs chevaux, après en avoir enlevé les cloches, brisé l'horloge & les orgues, dont ils vendirent le fer, le cuivre & l'étain.

Quelque sensibles que dussent être ces premiers malheurs a un peuple accoutumé à joüir de toutes les aises de la vie, il les sup-

ſupporta avec beaucoup de fermeté. Son courage étoit ſoutenu par deux raiſons; il s'attendoit immanquablement au ſecours de la France, il eſperoit que ce commencement de ſiége n'auroit point de ſuite, & l'adroit Marquis de Monti prenoit de là occaſion de l'aſſûrer que les Ruſſiens ne vouloient qu'eſſaïer s'ils pourroient lui faire peur. L'arrivée du Comte de Munich troubla cet agréable ſonge; les plus ſages d'entre les habitans en augurerent mal, & ſe mirent fortement dans l'eſprit que la Czarine en vouloit venir avec eux aux dernières extremités. C'étoit bien la ſon intention; on ne tarda pas à l'apprendre, ſi on l'ignoroit encore.

Le 12. de Mars, Munich envoia dans la ville ſon Aide-de-Camp général pour exiger que la Régence lui en cédât les clefs, & les lui apportât par une Députation. Sur le refus qu'on en fit, il envoia ſix jours après un billet de ſa main, où il marquoit qu'il donnoit tout au plus vingt-quatre heures pour reconnoître le Roi Auguſte & pour remettre les clefs; faute de quoi, il menaçoit d'exterminer la ville & ſes habitans. Il ne s'en tint pas à cette ſommation, il y ajouta un Manifeſte, rempli d'expreſſions très dures.

Si jamais Dantzig avoit eu quelque penchant de ſe ſoumettre à la puiſſance de la Ruſſie, il eſt à croire que de pareilles menaces ne l'euſſent point engagée à le ſuivre; auſſi ne firent-elles qu'aigrir un peuple qui ſe flattoit de ne les pas mériter. Cette expreſſion *de pourſuivre l'iniquité des peres ſur leurs enfans, & ſur les enfans de leurs enfans*, parut une profanation viſible des termes de l'Ecriture Sainte. La menace de faire *pendre les bandits ſur les remparts*, n'étoit guères mieux appliquée: le moins qu'on en puiſſe dire, c'eſt que le Feldt-Maréchal Ruſſien, qui comptoit abſolument de prendre la ville d'aſſaut ou à diſcrétion, ſe deshonora fort par ſes bravades, en n'effectuant ni l'un ni l'autre.

Il ne pouvoit s'attendre qu'à une déclaration, proportionnée à la vivacité de ſes demandes, il en reçut une qui le ſatisfit ſi peu, que dès le même jour, 18. de Mars, il fit joüer du Fort, nommé Zyanken-Schantz, une batterie ſur le Hagelsberg. Le lendemain le Roi, accompagné de quelques Sénateurs & de pluſieurs Cavaliers étrangers, ſe rendit ſur cette montagne, d'où il vit le Fort des Aſſiégeans, & en même tems la diſpoſition des Aſſiégés. Le courage qu'il témoigna en cette occaſion, renou-

renouvella la fermeté & l'affection des habitans.

Je sortirois des limites du plan que je me suis proposé, si je voulois tracer ici en détail tout ce qui s'est passé pendant ce siége. Il vaut mieux me borner aux evenemens qui regardent personellement le Roi Stanislas. Les Dantzicois occupoient un poste très fort a Ohra, village situé tout auprès de la ville. Le Feldt-Maréchal qui en connut l'importance, & combien il lui seroit nécessaire pour incommoder la place de ce côté-là, résolut de s'en emparer. Trois mille hommes devoient faire l'attaque de front, tandis que deux mille autres se mettoient en embuscade; mais les soldats de la ville, au nombre d'environ huit cens, leur résisterent avec tant de bravoure, que du jardin des Jésuites ils furent pris à dos & forcés de battre en retraite. Cette tentative leur couta quinze cens hommes, parmi lesquels se trouva le Colonel Haneman, gendre du Général Lascy. Ils en risquerent une autre sur le Haupt (a), & l'exécuterent

(a) C'étoit anciennement un Fort à l'extrémité des terres, à deux milles ou environ par-délà Dantzig. La Vistule s'y partage én deux bras, dont l'un se jette dans le Frisch-Haff, l'autre, côtoïant la ville, va se déchar-

terent à bien moins de fraix. Ce poſte, quoique de conſéquence, étoit ſi peu muni de troupes, qu'au premier choc ils s'en rendirent maitres, & couperent par-là tout paſſage aux convois qui auroient pû arriver du côté des terres.

Un pareil avantage de moins pour les Aſſiégés donna aux Ennemis beaucoup de facilité de les réduire par leurs propres beſoins ; mais plus ils tachoient de reſſerrer la ville, & plus les Grands qui étoient attachés au Roi Staniſſas, s'empreſſoient à la ſecourir. Le Comte de Tarlo, Vaivode de Lublin, s'avança juſqu'à Tuchel avec dix mille Polonois & deux mille hommes de troupes réglées. Son plan étoit, ou de protéger la deſcente des François qu'on attendoit à tout moment, ou de ſe jetter dans la ville avec une partie de ſon monde, & d'y faire enſuite une ſortie ſur les Ennemis, pendant que le reſte de ce

décharger dans la mer Baltique. Le Haupt a été de tout tems un boulevard du côté des terres, comme le Weichſelmunde l'eſt du côté de la mer. Il fut bâti par les Suédois en 1656. & cauſa tant de dommage à la ville, qu'en 1659. elle réſolut d'en faire le ſiége. L'entrepriſe couta des peines infinies; mais enfin aiant réuſſi, le Haupt fut démoli en 1666. Tel eſt le poſte, qu'on auroit dû vendre bien cher dans les circonſtances, & que les Ruſſiens eurent à ſi bon marché.

ce corps les attaqueroit d'un autre côté. Comme il cherchoit l'occaſion de donner le mot, il rencontra le Général Ruſſien Sagreski à la tête d'environ trois mille hommes. Celui-ci envoia demander s'il venoit comme ami ou comme ennemi, & fit dire que Dantzig traitoit avec les Aſſiégeans. Tarlo, mieux inſtruit des affaires que des forces de Sagreski, n'ôſa l'attaquer. Il s'en tint à la fauſſe nouvelle, & exigea ſous ce prétexte paſſage & eſcorte pour un Exprès qu'il vouloit envoier au Roi Staniſſas. Sagreski l'accorda avec joie, d'autant plus qu'il évitoit nn mauvais pas, & que cela même lui procuroit le moïen d'en informer le Comte de Munich. On convint entre les deux partis d'une trêve de trois jours, à la faveur de laquelle, l'Aide-de Camp du Comte de Tarlo avec un Enſeigne des Dragons de Freneuſe ſe rendit au Quartier général des Ruſſiens à Ohra, où ils remirent au Feldt-Maréchal les Lettres addreſſées au Roi Stanislas.

MUNICH les lut, les leur rendit, & leur donna quelques-uns de ſes gens pour les accompagner juſqu'à la porte Major. Il ne laiſſa pas à leur diſpoſition de revenir quand il leur plairoit, il fixa le tems du retour, & les avertit qu'au-délà ils n'auroient

ent point de paſſage à eſperer. Pour les rendre plus ſoigneux, ou plûtôt pour mieux les ſurprendre, il leur prêta ſa montre qu'il détraqua exprès, & abrégea encore le terme, qui à peine ſuffiſoit pour faire la commiſſion. Quelque expéditifs qu'ils fuſſent, ils emploierent deux heures de plus ; la faute n'étoit pas bien grande, ils ſe flatterent qu'on n'y regarderoit pas de ſi près ; cependant le Comte de Munich les fit arrêter ſous ce prétexte, juſqu'à ce que Sagreski, que le Général Laſcy étoit allé joindre avec deux mille Dragons, lui eût mandé que le Comte de Tarlo avoit été mis en déroute à Winchezina aux frontières de la Pomeranie. La ſcene étoit joüée, on renvoia les deux Officiers dans la ville pour y porter cette nouvelle.

Du côté de la Pologne, le Palatin de Kiovie voltigeoit ſans ceſſe autour de Cracovie, ſans pouvoir tromper la vigilance de ſa garniſon, égal en cela à Rudzinski, qui cherchoit en vain l'heureux moment de délivrer Dantzig. Pour ce qui eſt de la Lithuanie, Pociei y étoit ſi reſſerré par les Généraux Ruſſiens Iſmailow & Biſzmarck, qu'il ne pouvoit ni avancer ni reculer. Il reſtoit encore au Roi Stanislas l'eſperance de conſerver la ville d'Elbing. Vers la fin de

de Février il avoit donné ordre au Colonel Radczinski de la fortifier du mieux qu'il lui feroit poffible ; mais comme cette ville, dont le territoire étoit engagé depuis long-tems au Roi de Pruffe, ne fe trouva pas en état de fournir à la dépenfe, Sa Majefté fut obligée de la faire toute entière. Elle envoia cinq cens ducats au Commandant, qui les emploia à paliffader le corps de la place ; de forte que les dehors ne furent ni couverts ni garnis. Il en auroit fallu moins pour fa fûreté, fi le Comte de Denhoff avoit vécu ; mais étant mort à Dantzig pendant le fiége, les Ruffiens y marcherent le 30. de Mars, fous le commandement du Colonel Boy.

A leur arrivée, ils firent rendre au Magiftrat un billet du Feldt-Maréchal, qui promettoit que fi on recevoit fes troupes, elles fe conduiroient avec beaucoup d'ordre & de mênagement. Une ville fans défenfe incline naturellement pour fa confervation, ce fut le parti que prit Elbing, dont prefque toute la garnifon étoit fecrettement portée pour le Roi Augufte, Boy y entra le même jour avec trois cens hommes, & pria qu'on voulût bien loger hors la porte cinq cens Dragons, qui, difoit-il, devoient continuer leur marche

vers la Warmie. Le lendemain on fut obligé de leur fournir des logemens comme aux autres ; & ce qui chagrina encore plus les habitans, c'eſt que le Colonel envoia au Camp devant Dantzig tout ce qu'il y eut de munitions dans les magazins, de canons ſur le rempart, & de poudre en réſerve.

Cette dernière ville étoit tellement reſſerrée, qu'il n'y pouvoit rien entrer par eau ni par terre. Le deſir de la délivrance n'en devenoit que plus vif, & tant s'en faut qu'après une ſi longue attente on déſeſperât d'être ſecouru, qu'au contraire on redoubloit ſa confiance par la facilité qu'on a de croire ce que l'on ſouhaite. Cependant les Ruſſiens reçurent une partie de leur groſſe artillerie avec quantité de bombes. Le Réſident d'Angleterre en avertit les habitans comme témoin oculaire, perſonne ne l'en crut ſur ſa parole. La choſe n'étoit pourtant pas impoſſible quoiqu'il fût aſſez extraordinaire qu'on eût transporté de Dreſde à Berlin deux mortiers ſur des chariots faits exprès, tirés par des chevaux de poſte, & qu'on avoit fait paſſer comme ſi c'eût été le bagage du Duc de Weiſſenfels.

Depuis quelque tems, le Comte de Munich ne fulminoit plus contre la ville; dès qu'il eut de quoi la foudroïer, il chargea ſon Aide-de-Camp de lui écrire une Lettre pour lui déclarer ſon indignation. Le 30. d'Avril à huit heures du ſoir les bombes commencerent à éclater, & cauſerent une épouvante inexprimable. Chacun abandonna comme il put, maiſons, meubles & biens, & ſe ſauva au fauxbourg de Langgarten, où les bombes ne portoient pas. Le Roi Stanislas demeura encore quelques jours dans ſon Palais; mais quand on vit que la furie du feu augmentoit & que les maiſons des deux côtés étoient ruinées, on le preſſa d'en ſortir. Il ſe rendit aux conſeils du Marquis de Monti, paſſa au même fauxbourg, & ſe logea dans la maiſon du Comte de Dohna, où demeuroit le Grand-Thréſorier Oſſolinski.

Le Comte de Munich, qui en fut d'abord informé par ſes eſpions, envoia ſes Coſaques aſſaillir le Kneipab, qui eſt la partie la plus extérieure de ce fauxbourg. Ils en furent chaſſés avec perte; & afin de leur ôter l'envie d'y revenir, on éleva à la hâte une redoute auprès de l'auberge de l'oye. Ces marques de réſolution étoient mêlées de réflexion & de fraïeur. On députa au Roi

pour lui repréſenter les larmes aux yeux le déplorable état de la ville. Il en fut touché de compaſſion ; mais comme il ne pouvoit lui procurer aucun adouciſſement, il conſola les Députés par l'eſperance du ſecours qu'il attendoit de France, & promit de dédommager largement les habitans de toutes leurs pertes, s'ils perſéveroient dans la fidélité qu'ils lui avoient voüée. Il fallut ſe contenter de cette conſolation, qui partoit moins de la bouche, que du cœur d'un Roi qui eſt la reconnoiſſance même, & qui alors étoit auſſi à plaindre que ceux, dont il partageoit les peines & les riſques.

Sur ces entrefaites le Comte de Munich eut avis que l'armée Saxonne étoit en marche ſous les ordres de Jean-Adolphe Prince de Weiſſenfels. Il eût été bien aiſe de ne partager avec perſonne l'honneur du commandement & celui de la réduction de Dantzig ; c'eſt pourquoi il prit le parti de riſquer un aſſaut au Hagelsberg à quelque prix que ce fût. Le 9. de Mai il régala les principaux & les plus braves Officiers de ſon armée, & fit tirer au deſſert une eſpèce de lotterie, dont les billets contenoient l'ordre, que le hazard beaucoup plus que le Général marquoit à chacun. Après le repas, ils ſe retirerent tous à leurs poſtes,

& pendant que les mortiers joüoient ſans relâche, ils ſe raſſemblerent au lieu preſcrit, d'où tout le corps, composé de ſix mille hommes, s'avança vers les dix heures du ſoir & donna l'aſſaut au Keſſel, non loin de la tour Major. Auſſi-tôt on entendit ſonner le tocſin, & les tambours battre l'allarme dans toutes les ruës.

Les bourgeois prirent les armes & coururent à la place où étoit le rendez-vous, ſans ſavoir de quoi il étoit queſtion. Il n'y en eut pas un qui n'affectât une contenance de héros; mais quand ils eurent appris que les Ruſſiens attaquoient le Hagelsberg, les ſymptômes ordinaires à la fraïeur trahirent le courage. Les pleurs des femmes, les cris des enfans, les lamentations des malades & des vieillards augmenterent l'accablement. On les voioit par bandes courir çà & là, implorant l'aide du Ciél par des cantiques & des prières. Le Roi luimême en fut attendri, il ſe mit à genoux, pria Dieu de détourner le danger & d'aſſiſter ceux qui combattoient au Hagelsberg. La manière dont on s'y défendoit, ſembloit promettre une heureuſe fin: la prudence y étoit alliée avec l'ardeur, & le Général Steinflicht y conduiſoit la jeuneſſe

Suédoiſe avec toute la ſageſſe & tout le ménagement poſſibles.

L'attaque dura cinq heures, & fut ſi meurtrière, que les Officiers les plus expérimentés aſſûrerent qu'ils n'avoient jamais vû d'aſſaut pareil à celui-là. Le jour qui ſurvint le fit ceſſer, & montra un ſpectacle bien digne de pitié & d'horreur. Tout le chemin, depuis le Keſſel juſqu'au Zyankenberg, étoit jonché de cadavres, ſans compter les bleſſés, qui jettoient des cris lamentables que leur arrachoit la douleur de leurs bleſſures. On en avoit déjà enlevé quelques centaines avant le jour, le lendemain on en enterra plus de neuf cens aſſez près du lieu de l'attaque.

Nous ne ſaurions donner un détail plus fidèle de la perte des Ruſſiens, qu'en nous rapportant à l'aveu qu'ils en firent eux-mêmes. Ils fixerent le nombre des morts à quatre mille quarante-huit, parmi leſquels ſe trouverent beaucoup d'Officiers du premier rang. Pour ce qui eſt des bleſſés, ils nous en ont laiſſé le dénombrement à faire. Il eſt certain que leur nombre paſſoit les trois mille, eu égard à la quantité qu'ils en tranſporterent en différens endroits : ils en envoierent une partie à Elbing, une autre à Marienburg, une autre à Dirſchau, & dont

dont plusieurs moururent en chemin, outre ceux qui étoient déjà morts au camp. Du côté des Assiégés, il n'y eut que quarante à cinquante hommes de tués, & environ quatre-vingt de blessés.

Il est aisé de s'imaginer la joje que causa dans la ville une victoire si mémorable. Le premier soin fut d'en remercier Dieu, dont la main avoit visiblement combattu en faveur des habitans. Le Roi marqua sa reconnoissance par de grandes aumônes, & par des largesses qu'il fit aux soldats pour les encourager de plus en plus à bien faire leur devoir. A son exemple les Grands ouvrirent leurs bourses, & au lieu de ces cris lugubres qu'on avoit poussés la veille, on n'entendit retentir par-tout que *Vive Stanislas*. Il n'en étoit pas de même dans le camp ennemi, il y regnoit un morne chagrin, & on y appréhendoit si fort une vigoureuse sortie, qu'on se disposoit déjà à une prompte retraite.

L'entreprise risquée à propos, eût été un coup de partie pour les habitans, du moins ils se fussent tirés pour quelque tems de la presse; mais malheureusement pour eux, ils étoient aussi mal informés de ce qui se passoit au camp des Russiens, que ceux-ci étoient parfaitement instruits de ce qu'on

faiſoit dans la ville. L'Ennemi profita d'une inaction à laquelle il ne s'étoit pas attendu ; le troiſième jour il recommença à faire pleuvoir une quantité effroiable de bombes, de boulets & de pierres. Cette nouvelle affliction fut fort adoucie le 13. de Mai, par la joie que cauſerent quelques vaiſſeaux qui arriverent à l'embouchure de la Viſtule avec quinze cens François. Ils ne s'y arréterent pas long-tems ; dès qu'ils eurent appris la fauſſe nouvelle qu'on débitoit de la mort du Roi Stanislas, ils leverent l'ancre & remirent à la voile.

Ce fut alors que les trois Ordres de la ville prirent la réſolution de faire demander au Feldt-Maréchal une ſuſpenſion d'armes pour deux fois vingt-quatre heures. Munich, qui pouvoit lui-même en avoir beſoin, fit le difficile, & ne l'accorda que comme un ſervice qu'on ne pouvoit aſſez reconnoître. Deux Commiſſaires Pruſſiens, ſavoir Mr. de Grumkow Chancelier, & Mr. de Brand Conſeiller privé, ſe ſervirent de cette occaſion pour entrer dans la ville. Ils y eurent chacun une audience particuliére du Roi Sanislas, & lui firent, à ce qu'on dit, quelques propoſitions de paix, en s'offrant pour médiateurs. La plus grande difficulté, fut qu'ils ne purent produi-

duire aucun plein pouvoir de leur Roi ; de ſorte qu'on eut bien de la peine à entrer en pourparler avec des gens qui n'avoient ni qualité convenable, ni l'eſprit exempt de partialité. Sur ces entrefaites on entendit du côté de l'embouchure de la Viſtule quelques coups de canon, qu'on prit pour le ſignal de l'arrivée du ſecours. Il n'en fallut pas davantage pour rompre des conférences mal entamées, on renvoia les Commiſſaires, & à leur retour au camp, le bombardement recommença avec plus de vigueur que jamais.

On ne s'étoit pas trompé au ſignal, il venoit effectivement d'arriver quelques vaiſſeaux François avec deux mille deux cens hommes qu'amenoit le Brigadier de la Motte, ſous le commandement du Comte de Plelo, Envoié de Sa Majeſté Très-Chrétienne à la Cour de Dannemarc. Mais que pouvoit faire un ſi petit nombre contre une multitude d'Ennemis ? La bravoure & l'intrépidité ſont de toutes les occaſions, elles ne ſont de tous les ſuccès qu'autant qu'elles ont des forces. Il y parut bien à l'égard de ces troupes : a peine furent-elles débarquées, qu'elles marcherent le 27. de Mai, & fondirent ſur les Ruſſiens qui étoient dans le voiſinage.

Toute leur valeur ne put ſuppléer à leur foibleſſe ; on leur prit, on leur tua quantité de monde, & le Comte de Plelo même y laiſſa la vie.

La levée du ſiége dépendoit de ſecours plus conſidérables, ces petits eſſais ſervoient bien moins à la faciliter, qu'à donner aux Ennemis le tems & l'idée de la rendre impoſſible. Il y avoit déjà deux jours que le Duc de Weiſſenfels étoit arrivé au camp avec dix mille hommes des troupes de Saxe, & pour ſurcroît de malheur, la grande flotte Ruſſienne, commandée par le Vice-Amiral Gordon, paroiſſoit à la vûe de Dantzig. Les habitans la prirent d'abord pour celle de France ; mais l'erreur ne dura que juſqu'au 12. de Juin, & fut ſuivie d'une conſternation auſſi grande, que la joie avoit été extrême. La veille du même jour une arme aiant pris feu, on ne ſait comment, la balle perça le plancher de l'appartement ordinaire du Roi Stanislas, qui ne faiſoit que d'en ſortir. Un autre évenement remarquable, eſt que peu après que ce Prince ſe fut retiré au Langgarten, il tomba une bombe ſur l'appartement qu'il avoit occupé, & qui heureuſement ſe trouvoit vuide.

La flotte Ruſſienne conſiſtoit en vingt-

ſept vaiſſeaux de rang, dont l'amiral, qu'on nommoit Pierre I. portoit cent piéces de canon. Aſſiégée par terre, prête de l'être par mer, Dantzig n'eut plus qu'à choiſir entre ſes malheurs. Les premiers efforts des Saxons tomberent ſur le Wechſelmunde. Faute de munitions de bouche, les François furent obligés de ſe rendre, & le 23. de Juin le Baron de Stackelberg avec ſes cinquante Suédois obtint, comme les autres, la permiſſion de ſe retirer (*a*). Le Capitaine Patzer qui y commandoit, ne tint pas long-tems; il capitula le lendemain, & remit à l'Ennemi cette importante forteresſe, pourvûe de vivres & de munitions pour pluſieurs années.

Cette perte détermina le choix des habitans; ils ſentirent qu'il étoit tems de ſe deſabuſer des vaines promeſſes du Marquis de Monti, & de ſonger ſérieuſement à faire une capitulation raiſonnable. On ſollicita auprès du Comte de Munich & le Duc de

(*a*) On uſa de ſupercherie envers les trois Régimens François. Au lieu de les transporter dans quelque port de la mer Baltique, conformement à la capitulation, on les mena droit à Kronſchlott. Ce fut bien moins par droit de repréſailles pour les vaiſſeaux qu'on avoit pris aux Ruſſiens, que pour ôter à ces troupes l'occaſion de cauſer quelque nouvel embarras.

Weiſſenfels une ſuſpenſion d'armes pour huit jours ; quelque bonne envie qu'on eût de profiter de ce repit, il ne fut pas poſſible de l'obtenir. On avoit auſſi député au Roi Stanislas pour lui repréſenter l'impoſſibilité où l'on étoit de réſiſter plus longtems, & pour lui expoſer les motifs indiſpenſables qui contraignoient la ville à prendre congé de lui. Ce Prince avoit le cœur trop bon pour s'offenſer de la repréſentation : au contraire il remercia affectueuſement les Députés de la fidélité qu'ils lui avoient témoignée juſqu'alors, & les pria d'aſſûrer leurs concitoiens qu'à l'égard des dommages qu'ils avoient ſoufferts à ſon occaſion, il auroit ſoin de les en récompenſer en tems & lieu ; il ajouta qu'il n'oublieroit jamais leur attachement pour ſa perſonne.

Enfin, le 27. on permit à la ville d'envoier au Quartier général à Ohra des perſonnes pour traiter. On leur fit entendre qu'avant tout il falloit commencer par convenir qu'on livreroit Stanislas & ſes Adhérans, que cette clauſe devoit être la baſe de la négociation, & que ſans cela il étoit inutile d'entrer en conférence. Les Députés promirent d'en faire leur rapport, & on leur accorda une ſuſpenſion d'armes de trois

jours

jours pour déliberer. Elle fut rompue, ſur ce que le 28. on apprit au camp que le Roi avoit déjà quitté la ville. Cette nouvelle étonna d'autant plus, que l'entrepriſe tenoit moins du courage que de la témérité, vû que la place étant inveſtie de toutes parts, il paroiſſoit impoſſible d'éviter ou la mort, ou la priſon ; mais la Providence qui veilloit ſur ce Prince, fut ſon guide, & le conduiſit heureuſement au travers de ſes Ennemis.

Le plaiſir ſecret, que s'étoit fait le Comte de Munich de ſe rendre maître de la ville & de la perſonne de Sa Majeſté, ne ſervit qu'à augmenter ſon chagrin, quand il apprit poſitivement ſon évaſion par une Lettre que la Régence écrivit au Duc de Weiſſenfels. Le premier feu de ſa colère tomba ſur le Capitaine Silinsky, qui l'étoit venu trouver de la part du Général Wittinghoff. Il le fit arrêter ſur le champ, & ordonna de tout préparer pour détruire la ville à force de bombes & de carcaſſes. A tout hazard, il envoia quelques centaines de Coſaques battre l'eſtrade de tous côtés, avec ordre de ſaiſir & d'amener au camp tout ce qu'ils trouveroient dans les chemins ; mais le Roi étoit déjà hors de la portée de leurs recherches ; & afin que les

amis

amis qu'il venoit de quitter à Dantzig, n'euſſent aucune penſée deſavantageuſe au ſujet de ſa retraite, il laiſſa trois Lettres écrites de ſa propre main. L'une, adreſſée au Conſeil de la ville, étoit conçue en ces termes.

TRES CHERS AMIS,

„La parfaite & ſincère amitié avec laquel„le vous avez embraſſé mes intérêts, & le „conſtant attachement que vous m'avez té„moigné en toute occaſion, m'ont retenu „chez vous juſqu'à préſent. Aujourd'hui, „que je ne puis plus vous poſſéder, & „que vous ne pouvez plus ſelon vos deſirs „m'en continuer les marques, à cauſe de „lextrême bonheur de mes Ennemis & des „vôtres, je ſuis obligé de prendre le dou„loureux parti de me ſéparer de vous. „Dieu ſait ce qui ſe paſſe dans mon cœur en „ce triſte moment; cependant il me faut „ſoumettre à ma deſtinée, & je répondrois „mal à votre affection, ſi après tout ce que „vous avez fait pour moi, je ſouffrois „que vous fuſſiez plus long-tems expoſés „aux perſécutions & aux rigueurs des En„nemis qui ſont à vos portes. Non, les „immortelles preuves de votre conſtante

„fidé-

„fidélité pour moi, desquelles je ne puis „douter, & que vous avez données mal„gré la violence des Ennemis, sans passer „sous silence la contrainte qu'on vous a fai„te, méritent sans doute un autre remerci„ment. Je reconnois même que je dois „vous marquer plus par les effets que par „les paroles, la reconnoissance que j'ai pour „vous & pour votre chere ville; recon„noissance que je conserverai toute ma vie. „Portez-vous bien, & servez-vous, pour „le rétablissement de votre repos & de „votre sûreté, de tous les moïens que le „tems & les circonstances laissent en votre „pouvoir. Que Dieu répare abondam„ment par ses benedictions les maux que „vous avez soufferts! La plus grande con„solation que je puisse avoir dans mes „déplorables jours, sera d'apprendre que „vous soiez heureux. Au reste, quelque „soit le triomphe de nos Ennemis, il ne „sauroit m'empêcher de vivre & de mourir.

Le 27. Juin 1734.

Votre affectionné Roi
STANISLAS.

La seconde Lettre étoit adressée: A ma bonne ville de Dantzig.

CHERS

CHERS AMIS,

„Je pars au moment que je ne puis plus „vous poſſeder, étant reſté par l'attrait de „votre fidélité ſans exemple. J'emporte „avec moi la douleur de vos ſouffrances & „la reconnoiſſance que je vous dois, & dont „je m'acquitterai en tout tems par tout „ce qui pourra vous en convaincre. Je vous „ſouhaite tout le bonheur que vous méri-„tez, qui ſoulagera le chagrin que j'ai de „m'arracher de vos bras. Je ſuis toujours „& par-tout,

Votre affectionné Roi
STANISLAS.

La troiſième Lettre étoit addreſſée au Primat, & à tous les Grands de Pologne qui lui étoient attachés.

„La douleur de me ſéparer de vous, mes „chers & véritables Amis, parle aſſez pour „vous faire comprendre tout ce que je reſ-„ſens dans ce cruel moment. La réſolu-„tion forcée que je prens, n'eſt fondée que „ſur l'inutilité de mon ſacrifice, comme „vous l'avez jugé vous-mêmes. Je vous „embraſſe tous, en commençant par Mr. „le Primat, du fond de mon cœur. Je vous „conjure par vous-mêmes, & par conſé-„quent de ce que j'ai de plus cher, de

„vous

„vous unir plus que jamais pour ſoutenir „autant qu'il ſe peut les intérêts de la chere „Patrie, qui a tout ſon appui dans vos „cheres perſonnes. Les larmes qui effa-„cent mon écriture, m'obligent de finir: „vous pourriez mieux lire ce qui eſt gravé „dans le fond de mon cœur, ſi vous le „voyez. Je vous embraſſe & ſuis de cœur „& d'ame,

Votre affectionné Roi
STANISLAS.

Le Feldt-Maréchal étoit toujours perſuadé que la ville avoit favoriſé l'évaſion du Roi; plein de cette idée, il fit de nouveau jetter des bombes dès le matin du 29. Cela donna lieu à la Régence de lui écrire une ſeconde Lettre, où, après lui avoir réitéré ſa ſoumiſſion au Roi Auguſte, elle l'aſſûroit qu'elle n'avoit pas eu la moindre connoiſſance de cette retraite, avant que le Marquis de Monti la lui eût annoncée le lendemain à quatre heures après midi. Pour d'autant mieux ſe juſtifier de la connivence qu'on lui attribuoit, elle prit un Certificat de ce Miniſtre, qui le lui donna en ces termes.

„Je dêclare en honneur & en conſcience „que les Seigneurs Polonois & Meſſieurs „du

„du Magiſtrat & Ordres de la ville de Dant-
„zig, & pas le moindre bourgeois, n'ont
„eu aucune part ni connoiſſance de la re-
„traite du Roi de Pologne. A Dantzig
„le 29. Juin 1734.

MONTI, *Ambaſſadeur de France.*

La Lettre & le Certificat ne produiſirent aucun effet. Munich vouloit une rélation detaillée de tout ce qui s'étoit paſſé à cette occaſion, afin d'en tirer des éclairciſſemens qui puſſent lui apprendre le lieu où étoit le Roi Stanislas. Il fit continuer le bombardement, juſqu'à ce que la ville aiant de nouveau proteſté de ſon innocence, il lui accorda enfin la ſuſpenſion d'armes qu'elle ſouhaitoit. Le Feldt-Maréchal propoſa aux Députés des articles très difficiles, dont le V. & le VII. méritoient beaucoup d'attention. L'un portoit que la ville païeroit un million de Risdalers, au cas qu'elle ne pût trouver Stanislas; l'autre, qu'elle livreroit le Marquis de Monti, le Primat, & les autres Partiſans de ce Prince. Dès la veille, Towianski Chambellan de la Couronne, accompagné du Syndic Albrecht Roſenberg & du Colonel de Bardeleben, s'étoit rendu au camp, & y avoit remis aux deux Généraux cet acte de ſou-

ſoumiſſion, ſigné par quelques Grands de Pologne.

„D'autant que par la permiſſion de la di„vine Providence, par les circonſtances pré„ſentes & par les évenemens que nous „voions arriver, il paroît avec évidence que „la volonté du Tout-Puiſſant eſt que le très „Illuſtre Electeur de Saxe regne en Polo„gne, Nous ſouſſignés, en conſidération „des préſentes conjonctures, reconnoiſſons „& admettons le ſuſdit très Illuſtre Ele„cteur de Saxe pour notre Roi & Seigneur, „dans la juſte perſuaſion qu'il maintien„dra & conſervera inviolablement les Droits, „Libertés & Privilèges qui nous ont été „donnés par tous ſes Prédéceſſeurs, nos „Rois & Seigneurs. En foi de quoi, nous „avons ſigné la préſente. Fait à Dantzig „le 29. Juin 1734.

Le Comte de Munich prétendoit abſolument qu'on lui livrât comme priſonniers, le Primat & le Marquis de Monti. Le caractère de ce dernier devoit naturellement l'excepter de la prétention; mais combien reſpectables pouvoient être ſes prérogatives à des gens, qui étoient au déſeſpoir de n'avoir pû mettre les mains ſur la perſonne ſacrée du Beau-pere du Roi ſon Maître? Le Miniſtre eut recours à ſa pru-

dence, il écrivit deux Lettres au Général, qui ne daigna pas lui faire réponſe. A la fin, voiant qu'il ſeroit forcé d'obéir, il s'y réſolut de bonne grace ; & autant pour ménager la fortune de la ville, que pour éviter de ſubir les voïes de fait, il ſe remit volontairement au pouvoir des Ruſſiens. A ſon arrivée au camp, on lui donna une nombreuſe eſcorte, & comme priſonnier de guerre, il fut conduit à Pruſt, de là à Elbing, & enſuite à Thorn.

Le Primat ne fit ſa viſite que le 1. de Juillet. On lui préſenta l'acte de ſoumiſſion, il refuſa de le ſigner, & ne fut pas mieux traité que l'Ambaſſadeur de France. On le mena d'abord à Dirſchau, d'où on l'envoia tenir compagnie au Marquis de Monti à Elbing, & puis à Thorn. Ce n'eſt pas qu'ils euſſent la conſolation de ſe voir, au contraire le premier étoit ſi étroitement gardé à Elbing, qu'on ne lui permettoit pas même d'entendre publiquement la Meſſe.

La capitulation de Dantzig fut enfin conclue le 9. de Juillet, & conſiſte en vingt-&-un articles qui ſont entre les mains de tout le monde. Le 11. la ville rendit ſes ſoumiſſions au Roi Auguſte en la perſonne du Comte de Munich & du Duc de Weiſſen-

ſenfels, & en fit une cérémonie ſolemnelle dans l'Egliſe paroiſſiale. On ordonna les réjoüiſſances accoutumées; mais peu d'habitans voulurent y prendre part, ſoit à cauſe du regret des biens qu'ils avoient perdus, ſoit parce que leur affection pour le Roi Stanislas n'étoit pas encore refroidie. Auguſte s'étoit mis en chemin pour venir recevoir lui-même des ôtages de leur fidélité. Etant arrivé le 19. à Oliva, les Grands de Pologne allerent lui prêter foi & hommage, & furent admis à lui baiſer la main. Les Députés de Dantzig obtinrent la même grace, après la ſoumiſſion publique que fit le Syndic Roſenberg.

Entre ce grand nombre d'évenemens dont eſt ſemée la vie du Roi Stanislas, le dernier eſt ſans contredit le plus dangereux & le plus digne d'être remarqué. Si quelqu'un étoit capable de nier la Providence divine, ce ſeul exemple ſuffiroit pour le faire revenir de ſon erreur. Ses Ennemis même les plus déclarés avoüerent qu'il y eut quelque choſe de plus que le ſecours humain, & en conclurent qu'une ſcène ſi ſurprenante ne ſeroit pas la dernière du ſpectacle de ſa vie. Cependant les Ruſſiens s'emparoient de tout ce que ce Prince avoit

laiſſé à Dantzig ; à meſure qu'ils en déterroient une partie, un de leurs Officiers la vendoit publiquement à l'encan dans l'auberge de Konigsberg au fauxbourg de Langgarten.

Son Valet-de-chambre & quelques autres Domeſtiques furent mis en priſon, & on n'épargna rien pour apprendre d'eux la manière dont leur Maître s'étoit évadé. On interrogea ſur le même article le Capitaine Becks, Officier de la ville, on en fit autant de tous ceux qui avoient eu la garde ce jour-là ; mais l'examen n'aboutit à rien d'autre qu'à renvoier les priſonniers avec leur ſecret. La vérité eſt, que le 27. de Juin le Roi ſe rendit chez le Marquis de Monti ; qu'il s'y traveſtit en païſan ; qu'à dix heures du ſoir, accompagné du Général Steinflicht, il prit le chemin du rempart ; qu'il y paſſa le foſſé ſur deux nacelles qu'un Officier lui tenoit toutes prêtes, & qu'après une marche de ſix jours, où il courut riſque de perdre la liberté ou la vie, il arriva à Marienwerder le ſoir du 3. Juillet. Cette ville, autrefois la réſidence de l'Evêque de Poméſanie, & qui actuellement appartenoit au Roi de Pruſſe, fut le terme de ſes inquiétudes. Il y repoſa la nuit, & dit le matin au

au Général Steinflicht, ſon fidèle compagnon de voïage, que depuis trois mois il n'avoit dormi ſi tranquillement.

Cette place lui étoit bonne pour un azyle, elle ne lui convenoit pas pour ſa réſidence. Il dépêcha un Courier à Konigsberg, & notifia à la Régence de cette ville ſon arrivée dans le Roïaume. Il en reçut une reponſe trés ſatisfaiſante, partit ſur le champ, & y étant arrivé *incognito* le 10. du même mois, il fut conduit à l'appartement Roïal du Château, où il logea. Le ſoin qu'il prit de ſe ſouſtraire aux yeux du Public, donna lieu à une infinité de conjectures. Les uns aſſûroient qu'il étoit mort, d'autres prétendoient qu'il étoit allé en Lithuanie raſſembler une armée pour venir fondre ſur ſon Ennemi. La plûpart croioient qu'aiant remonté la Viſtule, & s'étant fait mettre à terre à Hela, preſqu'isle appartenante à la ville de Dantzig, ou en quelque autre lieu des environs, il avoit pris la route de France. Il y en eut qui atteſterent l'avoir vû paſſer à Stetin, d'autres à Lubeck, d'autres à la Haye, tant il eſt vrai que l'eſprit humain ajoute aiſément foi à ſes imaginations, pour peu qu'il n'y ait point d'impoſſibilité apparente,

& qu'elles puiſſent s'accorder avec les vûes de l'un ou de l'autre Parti.

Pendant qu'on raiſonnoit ainſi ſur l'état préſent du Roi Stanislas, il avoit tout le loiſir à Konigsberg de penſer à celui où il s'étoit trouvé depuis ſa ſeconde Election. Il en parcourut les circonſtances avec d'autant moins d'obſtacle, qu'il n'étoit plus diſtrait par le fracas des bombes, par le ſifflement des boulets, par le tocſin des cloches, par les cris des femmes & des enfans qu'effraïoit le danger de leurs maris ou de leurs parens. Il ne reconnut que trop les efforts que le Primat avoit faits en ſa faveur, avec plus de bonne volonté que de prudence. Il ſe rappella la tendreſſe de la Reine ſa fille, l'affection du Roi ſon gendre, & fut convaincu qu'il n'avoit pas tenu à eux qu'il n'eût reçu les ſecours promis, en quoi il ſe trompa d'autant moins, qu'il eſt ſûr que l'Angleterre, ſous prétexte de maintenir la liberté du commerce de la mer Baltique, ne laiſſa paſſer que quelques vaiſſeaux de la flotte qui étoit à Breſt, prête à faire voile pour Dantzig. Il comprit qu'en tout cela il n'étoit rien arrivé que par les ordres de la Providence, qui, peut-être, après avoir mis ſa patience à l'épreuve, lui rendroit avec moins de danger

ce qu'il avoit à prétendre, ou du moins l'équivalent de ce qu'on lui avoit pris. Il eſperoit beaucoup de l'heureux ſuccès de la guerre entrepriſe à ſon occaſion, & ne doutoit pas qu'au pis aller on ne lui fit un établiſſement conſidérable aux dépens d'une Puiſſance, qui païoit par ſes Etats l'accompliſſement de ſes ſouhaits en Pologne. En effet, la France & ſes Alliés avoient remporté de grands avantages, tant en Allemagne, où ils s'étoient rendus maîtres de Kehl, de Philipsbourg & de Traerbach, qu'en Italie, où il ne reſtoit plus que Mantoüe à l'Empereur.

Tel étoit à peu près l'entretien ſecret du Roi Stanislas, lorſque pluſieurs Grands vinrent le trouver l'un après l'autre pour l'aſſûrer de leur fidélité & de leur attachement. Les principaux d'entre eux étoient les Vaivodes de Belcz & de Minsk, le Grand- & le Petit-Thréſorier de Lithuanie Solohub & Pociei, les Evêques de Wilna & de Smolensko, les Staroſtes de Mereck & de Bialacerkiew, ſans parler de quantité d'autres qui arrivoient ſucceſſivement, & qui n'apportoient pas moins d'utilité à la ville, que d'éclat à la Cour de ce Prince. On lui donna pour ſa garde ordinaire une Compagnie de Grenadiers, on lui rendit

tous les honneurs imaginables, & en peu de tems sa suite devint si nombreuse & si magnifique, qu'on étoit disposé à croire que ses affaires en Pologne n'alloient pas si mal que le Parti Saxon le vouloit persuader.

Cet extérieur n'étoit point un prétexte imaginé par le Roi pour en cacher sa véritable situation, il en instruisit lui-même tout l'univers, & fit connoître à ses Compatriotes que ses malheurs à Dantzig n'avoient rien diminué de son courage. Le 23. d'Août, après avoir tenu conseil, il fit publier des Universaux, qui réveillerent le zéle de ses anciens partisans, & en inspirerent à beaucoup de Gentilshommes qui n'en avoient jamais eu pour lui. Du nombre des premiers furent le Vaivode Potocki, le Régimentaire de Lithuanie Pociei, les Castellans Soltyck, Rudczinski, & particuliérement le Comte de Tarlo, à qui Stanislas écrivit de sa propre main la Lettre suivante.

„Nous sommes obligés par les présen„tes conjonctures de chercher repos & se„cours dans votre digne personne & dans „les légitimes troupes qui sont sous votre „commandement. Le Lieutenant-Colo„nel Gottling, qui nous est attaché avec

„une fidélité ſinguliére, & qui vous remet-
„tra la préſente, vous informera de la ma-
„nière dont notre intention eſt de conduire
„cette affaire pour en obtenir le ſuccès que
„Nous deſirons. Nous vous conjurons
„de vous y comporter ſelon les inſtructions
„qu'il vous communiquera de bouche.
„En attendant, vous en ferez part à tous
„les Palatinats avec votre diſcrétion qui
„Nous eſt connue, afin qu'il ne leur arri-
„ve point de s'ennuier par trop d'impatien-
„ce de Nous voir. Nous nous rendrons au-
„près d'eux auſſitôt qu'il ſera poſſible, &
„après que Nous nous ſerons entretenus
„avec vous. Nous vous embraſſons amia-
„blement, & ſommes.

Votre affectionné Roi
STANISLAS.

La penſée du Roi étoit bonne, on l'exé-
cuta mal. Ce ne fut pas la faute du Comte
de Tarlo, il fit de ſon mieux, il tenta une
diverſion en harcelant les Ruſſiens & les
Saxons de côté & d'autre. Mais outre qu'il
étoit fort inférieur en nombre, il ne
commandoit qu'un amas de Polonois, la
plûpart Cavalerie, gens nés ſans cœur &
mal diſciplinés, qui ne pouvoient, ni ne
vouloient ſoutenir le feu des Ennemis;

de ſorte que par-tout il ſe trouva le plus foible.

Le Vaivode Potocki, celui de Volhinie, & le Staroſte Jazielski-Tarlo ſe donnerent bien du mouvement en Podolie & en Volhinie pour unir leurs troupes à vingt mille Tartares qu'on leur avoit promis. Le deſſein fut éventé; le Prince de Heſſe-Hombourg ſortit incontinent de l'Ukraine avec un corps de Ruſſiens, & rendit la jonction ſi difficile, qu'il obligea le Palatin de Kiovie de chercher fortune ailleurs. Le Général Pociei ne fit pas la ſienne en Lithuanie. Il y avoit à ſes ordres quatre mille hommes avec leſquels il inquiétoit ſouvent les Ennemis de ſon Roi; mais comme il étoit en marche pour s'approcher de Breſt, il eut le malheur de rencontrer le Général Ruſſien Iſmailow, qui diminua fort ſa petite armée & la mit en déroute. Ajoutons à ces fâcheuſes expéditions une particularité qui affoiblit beaucoup le Parti. Dans la grande Pologne les Palatinats de Poſnanie & de Kaliſch firent le 23. d'Août une Conféderation à Broda en faveur du Roi Auguſte. L'exemple fut ſuivi: quelques-uns ſe ſoumirent de plein gré, quelques autres par la peur qu'ils avoient des forces Ruſſiennes.

Le

Le Primat, à qui ſon arrêt devenoit un véritable ſupplice, n'ignoroit rien de tous ces évenemens. Il en conclut avec beaucoup de raiſon, que le rétabliſſement des affaires du Roi Stanislas étoit encore fort éloigné, ſuppoſé qu'il ne fût pas impoſſible. Il plia enfin, & écrivit à l'Impératrice de Ruſſie une Lettre fort ſoumiſe, en date du 3. d'Août.

„La triſte ſituation de mes affaires, & le „penible arrêt auquel je me vois me-„ner par une nombreuſe garniſon d'un „endroit à l'autre, me fait connoître que „je ſuis tombé en diſgrace de Votre Majeſté „Impériale, quoique je n'aie rien fait, ni „rien dit ſinon ce que la conſcience de-„mande & les Loix de ma Patrie exigent. „Mon Archevêché, tous mes domaines & „villages, mes meubles, mis en dépôt „dans des lieux ſacrès, qu'on m'a enlevés, „ſont entiérement ruinés. Cependant tout „cela ne m'inquiéte pas tant que de m'être „attiré les diſgraces & l'indignation de Vo-„tre Majeſté Impériale. Me voiant donc „privé & éloigné du bonheur auquel j'aſpi-„rois d'être honoré de la gracieuſe prote-„ction de Votre Majeſté, & étant expoſé „en qualité de Prélat & de Primat à la riſée „de tout le monde, je prie inſtamment

„Votre

„Votre Majeſté de vouloir bien m'accorder,
„par le noble inſtinct de ſon cœur généreux,
„ſa clémence & bonté, vû que les plus
„grands Princes & Princeſſes ne peuvent
„mieux s'égaler au Tout-Puiſſant, que par
„des marques éclatantes de grace & de mi-
„ſéricorde. Votre Majeſté pourra s'aſſûrer
„par-là d'être comblée de Dieu de ſes plus
„précieuſes benedictions; elle ajoutera be-
aucoup à la grandeur de ſes loüanges ré-
„pandues dans tout l'Univers, & me fera
„paſſer le reſte de mes jours en ſûreté & en
„repos, d'autant plus que je ſuis abattu de
„triſteſſe & déjà ſur le bord de ma foſſe,
„afin que je puiſſe ſupplier le Tout-Puiſſant
„de benir les glorieux deſſeins de Votre
„Majeſté, & de la conſerver en proſpérité
„avec tout le contentement imaginable.
„J'ôſe aſſûrer Votre Majeſté qu'au cas que
„je doive atteindre encore le terme de quel-
„ques années, je ſacrifierai ce tems-là à une
„parfaite ſoumiſſion à ſes ordres, & m'y
„conformerai de tout mon poſſible. Main-
„tenant je prie trés reſpectueuſement Votre
„Majeſté qu'elle daigne me faire la grace
„de me laiſſer finir ma vie en liberté, quand
„ce ſeroit en pauvreté. Je ſuis &c.

Quel changement de ſtyle en ſi peu de tems! Ce Prélat, qui un an auparavant

vers la même saison pouvoit en qualité de Viceroi commander aux Ministres de Russie, se voioit alors réduit à implorer la grace & la pitié de leur Souveraine, dont même il ne put l'obtenir, quoiqu'il lui adressât encore deux autres Lettres. La ville de Dantzig fut beaucoup plus heureuse; car le Chef de ses Deputez aiant paru devant le Trône de Sa Majesté Czarienne le 20. d'Octobre, & l'aiant assûrée par un discours fort èloquent de la soumission de ses concitoiens, il en fut reçu d'une manière qui surpassa son attente. Il est vrai que les Députés ne purent réussir dans la demande qu'ils firent pour être déchargés de la prétention d'un million d'écus qu'on exigeoit à cause de la retraite du Roi Stanislas; mais aussi on ne les renvoia pas tout-à fait sans consolation.

Pendant tout ce tems-là, le Roi de Pologne reçut de France des sommes considérables, qui lui servirent à mettre sa Cour sur un pied brillant & conforme à sa dignité. Ces remises furent accompagnées d'une Lettre que Sa Majesté Très-Chrétienne lui écrivit de sa propre main.

„Je vois avec beaucoup de satisfaction „dans votre Lettre du 17. Septembre de „nouvelles preuves de votre confiance en

„moi·

„moi. Je ne puis mieux vous la marquer, „qu'en vous aſſûrant de nouveau que je ne „néglige rien de ce que je crois néceſſaire „pour vos intérêts & pour le ſoutien de votre „Couronne. Je ne ſuis pas encore en état „de vous apprendre la ſuite des efforts que „je fais en divers lieux ; mais l'Abbé Lan„glois vous en dira tout ce qu'on en peut „ſavoir. Je vous prie de ne vous point in„quiéter, & de continuer de votre côté les „meſures que vous avez commencé de „prendre pour encourager vos fidèles ſu„jets. Je vous prie encore une fois de ne „douter en aucune façon du ſincère & ten„dre attachement avec lequel je ſuis.

LOUIS.

Entre les efforts que faiſoit Louïs XV. en faveur du Roi ſon Beau-pere, un des principaux étoit la négociation qui ſe ménageoit à Conſtantinople pour engager la Cour Ottomane à rompre avec la Ruſſie. L'Ambaſſadeur de France avoit tellement ébranlé l'eſprit du Serrail par ſes propoſitions avantageuſes, que la Porte étoit en ſuſpens ſur ce qu'elle devoit réſoudre. Peut-être en ſeroit elle venue à déclarer la guerre, ſi elle n'eût été retenue par les progrès de Thamas-Kouli-Kan dans la Perſe, par les

re-

représentations du Résident Russien Neplueff, & par les sollicitations des Ministres d'Angleterre & des Provinces-Unies.

La France vit bientôt qu'elle n'avoit que peu ou point de secours à esperer de ce côté la, & qu'elle n'en devoit attendre que de ses propres armes. Elle fortifia donc ses armées en Allemagne & en Italie, engagea plusieurs Princes de l'Empire, & entre autres l'Electeur de Bavière, à embrasser son parti, ou à observer la neutralité, tandis qu'en secret elle faisoit négocier une paix honorable & avantageuse au Roi Stanislas.

Ce Prince eut au mois de Novembre le bonheur inesperé de voir arriver à Königsberg le Grand-Thrésorier de la Couronne Ossolinski, avec les Vaivodes de Pomerelle & de Livonie. Ils s'étoient déjà soumis à Auguste dans toutes les formes, ils venoient se rendre à celui auquel ils n'avoient renoncé que du bout des levres. Stanislas eut beaucoup de joie de leur arrivée, & pour le moins autant de chagrin de ne pas voir avec eux l'Evêque de Plocko & le Palatin de Posnanie. Il estimoit fort Zaluski & Poniatowski à cause de leurs excellentes qualités, il avoit toujours esperé qu'ils ne l'abandonneroient point; & comme il aimoit à juger favorablement, il expliquoit leur

leur abſence au mieux, & s'aſſûroit que quoique leurs intérêts les forçaſſent d'embraſſer le parti de ſon Compétiteur, ils n'entreprendroient jamais rien contre lui. Telle étoit l'extrême confiance qu'il avoit en ces deux Seigneurs, dont pourtant le ſecond, après la reddition de Dantzig, fit tout ce qu'il put pour lui débaucher ſes ſerviteurs les plus fidèles.

Vers le même tems le Comte Sapieha Staroſte de Merecki, & Rogalinski, Juge ſubdélegué de Poſnanie ou de Frauſtadt, qui n'avoient encoré rien fait pour le ſervice d'Auguſte, paſſerent de Dantzig à Lawenbourg ſous la domination du Roi de Pruſſe, pour y vivre dans une parfaite neutralité jusqu'à l'entière déciſion de l'affaire. Ce fut un avantage pour le Roi, auquel contribua beaucoup le Chanoine Kraczinski par le moïen d'un papier ſouſſigné par un grand nombre de Gentishommes Polonois, & conçu en forme de mémoire adreſſé au Roi de France. Il le communiqua aux Grands qui étoient encore à Dantzig, & tâcha de les réſoudre à le ſigner.

Oſſolinski n'arriva point à Konigsberg ſans quelque deſagrément : les Ruſſiens lui prirent une partie de ſon bagage, qu'ils tranſporterent à Braunsberg, & de là à Varſovie.

ſovie. Cette perte, faite pour l'amour de ſon Roi, ne le fâcha que par rapport à ſes Ennemis; il publia un manifeſte trés vif en forme de Lettre, où il repréſentoit avec beaucoup d'énergie les motifs de ſon changement, & où il réfutoit autant le nouvel acte de ſoumiſſion, qu'il débattoit le ſerment de fidélité paſſé à Oliva. Il en fit tenir un exemplaire au Comte Poniatowski, qui ne tarda pas à lui repondre, & qui réfuta à ſon tour les raiſons qu'il avoit alleguées. Cette réponſe paroiſſoit ſi plauſible, qu'elle diſpoſoit à douter de quel côté étoit le bon droit.

Le Comte de Tarlo & ſes amis Cerski & Grudczinski étoient extrêmement attentifs à couper au Roi Auguſte le chemin de Varſovie, ou du moins à le lui rendre difficile & dangereux. Ils eurent beau faire, ce Prince y arriva le 21. de Novembre au grand contentement des habitans. N'aiant pû lui barrer le paſſage de cette ville, Tarlo s'efforça d'empêcher ſes Compatriotes d'y aller faire leur ſoumiſſion. Dans cette vûe il imagina une Conféderation générale, qui ſe forma le même mois à Dzikow, ville du Palatinat de Sendomir. Il y fut élu Maréchal, & pour diſpoſer la Nobleſſe à entrer dans cette Conféderation,

Rudczinski répandit un Manifeſte, auquel repliqua Poninski, Maréchal de celle du Roïaume. Il en parut un troiſième de la part des Ruſſiens. Le Baron de Keyſerling y exhortoit les Mécontens à la paix, & les menaçoit des dernières rigueurs, au cas qu'ils perſiſtaſſent dans leur entêtement; mais les mouvemens des Généraux firent plus d'effet que les raiſons de ce Miniſtre. Le Prince de Heſſe-Hombour marcha à Lemberg, le Général Sagreski à Sendomir, & le Général Laſcy à Lublin. Ils y tinrent chacun non ſeulement la Nobleſſe en reſpect; mais encore diſſiperent les partis qui rôdoient dans ces territoires.

De quelque manière que les Ennemis travaillaſſent à dompter la Pologne, rien n'étoit capable de ſurmonter le courage du Roi Stanislas; la juſtice de ſa cauſe, les vûes légitimes avec leſquelles il étoit venu dans le Roïaume, le juſtifioient des malheurs de la Patrie. Sa Cour augmentoit de jour en jour, & cette augmentation de Courtiſans étoit pour lui un ſurcroît de dépenſes inutiles. Ils n'étoient pas tous également dignes des bienfaits du Prince, il y en avoit parmi eux qui croioient que de s'être déclarés pour lui leur donnoit droit de vivre à ſes dépens, quoiqu'ils ne

puſſent

puſſent lui rendre aucun ſervice. Les Suédois même, qui à la priſe de Dantzig avoient été faits priſonniers de guerre, n'étoient pas plûtôt mis en liberté, qu'ils venoient lui offrir d'expoſer de nouveau leur ſang & leur vie. Le Roi fut charmé de leur arrivée, non qu'il ſe promît un grand ſecours d'un ſi petit nombre d'amis; mais parce qu'il trouvoit l'occaſion de reconnoître la fidélité & la valeur qu'ils avoient témoignées pendant le ſiége, principalement à l'attaque du Hagelsberg. Il les en récompenſa généreuſement, les reprit à ſa ſolde, & les envoia ſous les ordres du Général Steinflicht aux frontières de Lithuanie & de Mazovie, pour ſe joindre aux Kurpiques, & aux troupes qu'y commandoit le Général Pociei.

Les Kurpiques ſont une ſorte de milice, qui habitent un certain eſpace de païs entre la Pruſſe, la Mazovie & la Lithuanie. Ce terrein a plus de vingt milles d'étendue, & eſt borné par une épaiſſe forêt, qui le ſépare non ſeulement des provinces voiſines, mais qui partage encore pluſieurs de ſes bourgs & villages. Ces peuples ſe diſtinguent entre eux par les noms de leurs profeſſions : les uns s'occupent du ſoin des abeilles, & ſont nommés Bartniques;

les autres s'adonnent à la chaſſe des ours, des bufles & autres betes féroces, & portent le nom de Kurpiques, ou Chaſſeurs. Ceux-ci excellent dans leur métier; ils s'y appliquent avec tant d'attention dès leur tendre jeuneſſe, qu'à un certain âge ils tirent avec une juſteſſe étonnante. Ils ſont tributaires de quelques Seigneurs; cependant ils joüiſſent de pluſieurs droits particuliers, dont ils ſont extrèmement jaloux. En général ils ne reconnoiſſent pour Chef ſuprème que le Roi de Pologne, & dès qu'ils eurent tant fait que d'accorder leur obéiſſance au Roi Stanislas, ils ne voulurent point entendre parler d'aucun autre Souverain.

A peine ſe furent-ils joints aux troupes que le Général Steinflicht & le Colonel Rhebinder leur avoient amenées, qu'ils cauſerent aux Ruſſiens & aux Saxons des pertes aſſez conſidérables. Il n'étoit pas aiſé de réduire cette milice, ſoutenue par des troupes réglées; cependant les Ennemis réſolurent de s'en faire raiſon à quelque prix que ce fût. Ils tirerent d'Elbing la plus grande partie de ſa garniſon, qui devoit les attaquer d'un côté, tandis que le Général Biron les chargeroit de l'autre. Les Kurpiques, inſtruits de leur marche, embarraſſerent les chemins

par

par des abattis d'arbre ; de ſorte qu'il fallut emploier pluſieurs jours avant que de pouvoir s'ouvrir un paſſage. Ce ne fut pas là la ſeule difficulté ; ces gens, habiles dans le manîment des armes, en firent un ſi bon uſage, que quelques centaines de Ruſſiens perdirent la vie, ou furent dangereuſement bleſſés. La perte ne rendit point la partie égale, la multitude des Ennemis vint à bout des obſtacles. Steinflicht ſe retira avec les Suédois, Rhebinder paſſa du côté des Ruſſiens, & les Kurpiques n'eurent plus d'autre reſſource que de ſe ſoumettre au Roi Auguſte.

Le Primat avoit changé de priſon, il écrivit de Thorn au Roi Stanislas une Lettre, dont les termes étoient une ſuite des ſentimens qu'il avoit eus à Elbing. Il y prenoit congé de Sa. Majeſté Polonoiſe, & tâchoit de lui mettre dans l'eſprit qu'aiant réſolu de finir tranquillement le reſte de ſes jours, il renonçoit à l'adminiſtration des affaires publiques, & généralement à tout ce qui pouvoit troubler ſon repos. Quoique le Roi fût perſuadé du contraire, & qu'il n'ignorât pas que Potocki capituloit avec la Cour de Saxe, il voulut bien ne le pas confondre par la fauſſeté du prétexte. Il lui fit une réponſe très gracieuſe, & loin de lui témoigner le moindre mécontentement, il l'exhorta fort à perſiſter

dans ſon deſſein. Le Prélat, tiré de la gêne, accepta tout pour ſortir d'eſclavage. Bientôt il ſe rendit à Varſovie, y fut reçu en grace, & marqua dans la ſuite autant de véneration & d'attachement pour Auguſte, qu'il en avoit eu autrefois pour le Roi Stanislas.

Si la démarche du Primat parut extraordinaire, celle du Comte Zawiska ne le fut pas moins. Ce Seigneur, qui revenoit de la Cour de Ruſſie, où il avoit été envoié l'année précédente en qualité d'Ambaſſadeur, au lieu de retourner en Pologne, vint droit à Konigsberg y faire ſes ſoumiſſions. Il n'étoit plus tems, on avoit reçu des nouvelles de France que la paix y étoit ſur le tapis. Peu à peu les hoſtilités ceſſerent de part & d'autre, tant en Allemagne qu'en Italie, & la ville de Mantoüe, à la veille d'eſſuier un bombardement, eſpera d'échapper ſeule aux fureurs de la guerre. Enfin, la ſuſpenſion d'armes fut publiée dans un tems, où les armées plus animées que jamais, ſembloient devoir renchérir ſur les premiers carnages.

Ce changement ineſperé influa ſur la Pologne. Le Parti le moins heureux y avoit encore les armes à la main, & ne ſachant à quoi ſe déterminer dans l'incertitude, il cou-

courut vers le Roi pour apprendre positivement ce dont il étoit question. Konigsberg devint le rendez-vous d'un nombre considérable de Gentilshommes Polonois, dont la plûpart menerent grand train aux dépens de la bourse du Prince. L'abus qu'ils faisoient de sa générosité & qui accommodoit fort les habitans, alla si loin, qu'il fut obligé de s'expliquer à leur confusion sur le païement des dettes qu'ils contracteroient à l'avenir.

Cependant on ne perdoit point de vûe les moïens de terminer les brouilleries de manière à procurer le retour de la paix générale. Le Roi de la Grande-Bretagne & les Etats-Généraux des Provinces-Unies dresserent au mois d'Avril 1735. un projet d'accommodement, qui fut communiqué aux Puissances belligerantes. On y proposoit que du consentement de Sa Majesté Très-Chrétienne, le Roi Stanislas déclareroit par un acte adressé à la Nation Polonoise, que préferant dans son âge avancé le repos & la tranquillité de la vie privée à tout ce que le monde a de plus brillant, il renonçoit librement & volontairement à la Couronne de Pologne, & dégageoit ses sujets du serment qu'ils lui avoient prêté comme à leur légitime Souverain; qu'en

récompenſe de ce ſacrifice, il conſerveroit les titres de Roi de Pologne & de Grand-Duc de Lithuanie, avec tous les honneurs & prérogatives attachés à cet auguſte rang; qu'il joüiroit de ſes biens & de ceux de la Reine ſon Epouſe; qu'il y auroit une amniſtie générale de tout le paſſé; que toutes les provinces & villes, & en particulier celle de Dantzig, ſeroient rétablies & maintenues dans leurs anciens droits & privilèges; qu'on reſtitueroit le Fort de Weichſelmunde à ſes légitimes poſſeſſeurs, & qu'on leur feroit grace du reſte de la taxe impoſée par les Saxons; qu'en-fin le Roi Stanislas informeroit de ſon abdication de la Couronne tous les Princes à qui il avoit notifié ſon Election, & qu'on tâcheroit de le faire reconnoître pour Roi titulaire, par tous ceux qui l'avoient empêché de l'être en effet.

Le projet ne fut point ſuivi dans toutes ſes parties, tant par rapport aux intérêts de ce Prince, que par rapport à ceux de la France & de ſes Alliés. On imagina un nouveau plan de pacification, & au mois d'Octobre la Cour de Vienne tomba d'accord ſur les articles préliminaires. L'Empereur accepta toutes les propoſitions des Puiſſances maritimes en ce qui regardoit le

Roi

Roi Stanislas. Il consentit de plus que par provision il fût mis non seulement en possession du Duché de Bar & de ses dépendances ; mais encore de celui de Lorraine, dès que la Maison de ce nom auroit obtenu le Grand Duché de Toscane ; qu'il joüiroit de ces deux Duchés sa vie durante, mais qu'immédiatement après sa mort, ils retourneroient en pleine souveraineté à la Couronne de France. C'est ainsi que toutes les difficultés qu'avoit enfantées la double Election d'un Roi de Pologne, furent levées par la médiation de Sa Majesté Britannique & des Etats-Généraux des Provinces-Unies ; ouvrage d'autant plus glorieux, qu'il a rendu la paix à l'Europe, qu'il a rétabli la concorde en Pologne, & qu'il a procuré le repos à un Prince, qui peut-être n'en eût jamais trouvé dans sa Patrie.

Aussitôt que le Roi Stanislas fut informé que les articles préliminaires avoient été conclus & signés à Vienne, il en fit part aux Seigneurs Polonois qui étoient à Konigsberg. Il les remercia de leur zèle, les dispensa du serment de fidélité, & leur permit de se retirer où bon leur sembleroit. Quelque triste que fût cet adieu, il l'eût été bien davantage si on n'avoit été sûr

d'être favorablement reçu à Varſovie, moïennant certaine condition. Chacun prit ſon parti & s'en alla furtivement, ſans ſonger à ſatisfaire ſes créanciers. Le Général Catte, Gouverneur de la ville, voulant prévenir la ruine des habitans, envoia ordre aux gardes des portes de ne laiſſer ſortir aucun Polonois, qui ne fût muni d'un paſſeport ſigné de ſa main. Le ſeul Comte Oſſolinski crut avoir de bons pretextes de ne point ſe ſéparer du Roí. Réſolu de le ſuivre, il fit ſon poſſible pour obtenir de la Cour de Varſovie la permiſſion d'échanger à ſon profit ſon emploi de Grand-Thréſorier. Il avoit encore en ſa garde quantité de joïaux appartenans à la Couronne, il eſperoit que cette raiſon diſpoſeroit à lui accorder ſa demande.

Au mois de Mai 1736. le Roi quitta Konigsberg pour retourner en France, & pour prendre poſſeſſion de ſes Etats. Le Général Catte avec cinquante Cuiraſſiers l'eſcorta jusque ſur les frontiêres du Marquiſat de Brandebourg. Il arriva à Berlin ſous le nom de Comte de Lingen; mais ce déguiſement n'empêcha pas qu'on ne lui rendît tous les honneurs dûs à ſon caractère. En France, au lieu du Château de Chambor qu'il avoit occupé avant ſon départ pour la Pologne,

Pologne, on lui prépara celui de Meudon, où il fut reçu avec une joie & une tendresse indicibles par Leurs Majestés-Trés-Chrétiennes & par la Reine son Epouse. Tel a été jusqu'à présent le cours de la destinée de ce Monarque, aussi grand dans les malheurs que dans la prospérité.

En attendant que je donne la suite de cette Histoire, j'ai cru devoir dire quelque chose de l'Etat de la Lorraine.

ETAT
ANCIEN ET MODERNE,
DE LA
LORRAINE.

CE Duché, qu'on nomme én Latin *Lotharingia*, en François Lorraine ou Lothier, tire son nom de Lothaire II. petit-fils de l'Empereur Louïs I.; à qui il appartenoit du chef de Lothaire I. son pere, à titre de partage fait entre lui & ses freres. Les Belges qualifierent ce Duché de *Lother-Reich*, dont on a fait le mot de Lorraine. Autrefois ce Roïaume étoit d'une grande étendue, il renfermoit les

deux

deux Germanies, toute la Belgique première, & une partie de la ſeconde; de ſorte qu'à juſte titre on peut l'envisager comme une portion très conſidérable de celui d'Auſtraſie. Dans la ſuite la Lorraine fut partagée en deux. L'inférieure embraſſoit tout le païs ſitué entre le Rhin, la Meuſe & l'Eſcaut, juſqu'a la mer; la ſupérieure contenoit tout le terrein qui eſt entre le Rhin & la Moſelle, juſqu'a la Meuſe. Cette dernière partie conſtitue proprement la Lorraine que nous connoiſſons aujourd'hui, & de laquelle nous nous propoſons de traiter.

Elle s'étend depuis le vingt-ſeptième dégré trente minutes de longitude juſqu'au vingt-neuvième, & depuis le quarante-ſeptième trente minute de latitude juſqu'au quarante-neuvième quarante minutes; de manière qu'elle peut avoir quarante lieuës dans ſa plus grande longueur, & environ autant dans ſa largeur. Le Diocéſe de Treves avec le Luxembourg la borne au Septentrion, le Palatinat du Rhin & l'Alſace à l'Orient, la Franche-Comté au Midi, & la Champagne à l'Occident.

On diviſe communément cet Etat en trois parties; c'eſt-à-dire en Duché de Lorraine, en celui de Bar, & en trois Evêchés, Metz,

Toul

Toul & Verdun. On ſubdiviſe encore le Duché de Lorraine en trois Baillages, ſavoir, de Nanci, de Vauge, & de Vaudrevange. Nanci en eſt la Capitale & la réſidence ordinaire du Souverain : elle n'eſt pas fort grande ; mais ſon aſſiette eſt tout à la fois commode & agréable. Parmi les villes dont ce Duché eſt enrichi, & qui méritent le plus notre attention, eſt celle de Veaucouleurs, renommée dans l'Hiſtoire par les événemens remarquables de Jeanne d'Arques, ou la Pucelle d'Orléans. Nous nous diſpenſerons de parcourir toutes les autres ; la Géographie parle pour nous, elle à des ſecours aux quels on peut recourir.

Les principales rivières qui arroſent la Lorraine, ſont la Meuſe, la Moſelle & la Sare. Il eſt vrai que la Saone y prend ſa ſource dans le mont de Vosge du côté de la Bourgogne ; mais elle donne à ſes frontières la moindre partie de ſes eaux. Outre ces rivières, elle a encore celles de Voloi, de Mortaire & de Meurte, qui ſont moins conſidérables que les autres.

L'air y eſt aſſez temperé, le terroir très fertile en vins, en chanvre, en pâturages, & ſur-tout en bleds, quoique le païs ſoit chargé de forêts & de montagnes. Les beſtiaux & le gibier y ſont fort communs,

muns, & les choſes néceſſaires à la vie s'y trouvent avec tant d'abondance, que les gens du païs peuvent aiſément ſe paſſer des denrées de leurs voiſins. Il y a des eaux minerales très ſalutaires pour pluſieurs ſortes de maladies, & quantité de mines qui produiſent divers metaux, comme de l'argent, du cuivre, du fer, de l'étain & du plomb.

Au pied du mont de Vosge on trouve des perles, des pierres d'azur, des calcédoines, & une ſorte de matière dont on fabrique des miroirs & de fort beaux vaſes.

N'oublions pas les étangs, dont il y a grand nombre dans le païs, & qui ſont tous également poiſſonneux. Celui de Lindre en particulier produit des carpes, ſi merveilleuſes pour le goût & ſi remarquables par leur groſſeur, qu'il eſt aſſez ordinaire de le voir affermer au prix de ſeize mille livres par an. Cependant avec tous ces avantages, la Lorraine ſouffre un inconvénient qui n'eſt pas médiocre, c'eſt celui de manquer d'huile.

Les Lorrains avoient autrefois la réputation d'être bons ſoldats; on a même vû depuis un certain tems leurs Ducs entretenir un nombre aſſez conſiderable de trou-

pes

pes, dont la France a ſouvent trouvé le ſecret de ſe ſervir au deſavantage de ceux qui en étoient les maîtres.

La Langue Françoiſe eſt la Langue du païs ; on n'y profeſſe d'autre Religion que la Catholique-Romaine. Il n'y a point d'Evêché dans cet Etat, en revanche on y trouve un nombre conſidérable de Couvens, de Monaſtères & d'Abbayes. En 1573. le Cardinal Charles de Lorraine fonda à Pont-à Mouſſon une Univerſité, dont il confia l'inſpection aux Jéſuites. Elle a été augmentée d'un Séminaire, que le Pape Grégoire XIII. jugea à propos d'établir en faveur des Ecoſſois.

Quant au gouvernement politique, la Lorraine a été ſouverainement poſſedée juſqu'à nos jours par ſes propres Ducs, dont la ſucceſſion a toujours été héréditaire. S'il faut remonter à des tems plus éloignés, on trouvera que cet Etat portoit originairement le titre de Roiaume, & que dans la ſuite Charles le Simple l'érigea en Duché, ſans altérer en rien la mouvance où il étoit par rapport à l'Empire. Tous les Princes, qui depuis ce tems ont ſuccédé à la Couronne Impériale, n'ont rien omis pour conſerver leurs droits, juſque-là que l'Empereur Othon II. inve-

ſtit

ſtit Charles, de la Lorraine avec titre de Duché, à la charge qu'il releveroit de l'Empire. La même choſe s'eſt pratiquée lors du changement qui arriva du tems de Gerard d'Alſace.

Il ne conviendroit pas de douter que la dépendance n'ait été générale pour tout le Duché, les deſcendans de ce Prince nous fourniſſent des témoignages certains. On voit dant un Diplome, adreſſé au Duc Matthieu, que l'Empereur Fréderic I. le traita de Vaſſal, fidèle à ſa perſonne & à l'Empire. On a encore les Lettes d'inveſtiture, données à Fréderic de Lorraine, qui nous inſtruiſent qu'en 1258. il fut inveſti par l'Empereur Alphonſe du Duché de Lorraine & du Comté de Remiremont. Lors des difficultés, ſurvenues entre Antoine Comte de Vaudemont, & Réné Duc d'Anjou & Roi titulaire de Naples, l'Empereur Sigismond accorda l'inveſtiture au premier, en ces termes remarquables: *Dominus noſter metuendiſſimus fuit honorifice receptus per Dominum Imperatorem in Regalibus Ducatus Lotharingiæ.* C'eſt-à-dire: Notre très puiſſant Seigneur a été honorablement inveſti par Sa Majeſté Impériale des droits régaliens, attachés au Duché de Lorraine.

Ce

Ce n'eſt pas que cette Maiſon n'ait tenté dans la ſuite de ſe remettre en liberté. Les forces qu'elle ajouta à ſa puiſſance par la ſucceſſion des tems, lui en firent naître l'envie. Elle ſongea ſerieuſement à ſecoüer le joug; mais l'Empire, attentif à ſes prérogatives, chercha les occaſions de les renouveller de tems à autre. Enfin, une malheureuſe conjoncture le mit dans le cas de ſe relâcher de ſes droits. L'Empereur Charles-Quint, étant en guerre avec la France, & ſentant combien l'amitié de la Maiſon de Lorraine lui étoit néceſſaire, fit ſon poſſible pour l'entretenir. Le Duc Antoine profita habilement des circonſtances, & amena les affaires ſi loin, qu'en 1542. Ferdinand, par ordre de l'Empereur ſon frere, fut obligé de paſſer un accommodement ſur ce qui regardoit la féodalité de la Lorraine & les obligations de ſes Souverains.

Cette raiſon établit une différence, qu'on ne peut s'empêcher d'admettre lorſqu'il s'agit d'examiner les droits de cette Maiſon rélativement à la Couronne Impériale. En effet, dans l'accommodement dont nous venons de parler, il fut ſtipulé entre autres conditions, que le Duché de Lorraine ſeroit reconnu libre, & mis ſous

la protection de l'Empire. De là est venu que quelques provinces en ont relevé directement ou indirectement, comme il paroit par les Letrres d'investiture, qu'accorda Ferdinand II. à Charles III. en 1627.

Il n'en est pas de même du Duché de Bar. Les Rois de France en ont pris possession *vel quasi directi dominii*, c'est-à-dire comme d'un fief relevant de cette Couronne. Personne n'ignore les disputes qu'ont eues à ce sujet les fameux Chiflet & Blondel. Le premier défendit vigoureusement les droits de l'Empire contre son antagoniste, & mit au jour deux Ouvrages, qui ne contribueront pas peu à satisfaire la curiosité de ceux qui voudront s'en instruire. Pour ce qui est de Metz, Toul & Verdun, on sait que ces trois Evêchés ont été cédés à la France par le Traité de Westphalie, mais à condition qu'ils continueroient d'être suffragans de l'Archevêque de Treves.

Les Ducs de Lorraine se sont qualifiés de Duc de Mercœur, de Roi de Jerusalem, de Marquis, de Duc de Calabre, de Bar & de Gueldre, de Margraff de Pont-à-Mousson & de Nomeni, de Comte de Provence,

vence, de Vaudemont, de Blamont, de Zutphen, de Sarwerden & de Salm. Ces titres nous indiquent les Etats qu'ils possedent actuellement, & ceux sur lesquels ils ont formé des prétentions.

A proprement parler, les trois Evêchés, Metz, Toul & Verdun, font partie des domaines de ce Duché, mais en 1551. ils furent séparés de l'Empire, & passerent dans les mains de la France. Ils lui furent cédés à perpétuité par le Traité de Westphalie, & par celui de Nimegue du 5. Février 1679; la ville de Nanci & toutes les terres de sa jurisdiction furent réunies pour toujours à la même Couronne. Cette réunion ne subsista que jusqu'à la Paix de Ryswick. Par le vingtième article du Traité, Nanci fut échangé contre la ville & le Baillage de Longwi, qui furent démembrés de la Lorraine, pour être possedés par la France en toute souveraineté. La cession demandoit un équivalent, c'est pourquoi en 1718. & sous la minorité de Louïs XV. on convint que comme la France aiant extrêmement fortifié la ville de Longwi depuis la Paix de Nimegue, & en aiant besoin comme d'une barrière du côté de Luxenbourg, elle se contenteroit de cette ville & de dix villages de sa dépendance;

mais qu'en récompenſe elle en céderoit quelques autres, ſitués aux confins de Pfaltzbourg & de Saar-Louis.

Le droit qu'ont les Princes Lorrains ſur la Seigneurie de Mercœur en Auvergne, provient du mariage du Duc Antoine avec Rénée de Bourbon, fille de Gilbert, Comte de Montpenſier.

Le titre de Marquis, ſelon quelques Hiſtoriens, leur eſt dû en vertu d'une ancienne formule, ſuivant laquelle les Hérauts d'armes defioient au tournois le Duc de Lorraine en ces termes : *Priny, priny l'enſeigne au riche Duc Ferri, Marchis entre les trois Roïaumes.* Le nom de Marchis étoit donné à ceux qui poſſédoient des Marches, ou terres marchiſſantes, c'eſt-à-dire des terres limitrophes ; tel qu'étoit le Duc de Lorraine, dont les Etats bornoient les Roïaumes d'Allemagne, d'Italie & de France. Cependant l'opinion que nous avons de l'origine de ce titre que s'attribue cette Maiſon, n'eſt pas générale ; bien des gens en doutent.

Quant au Duché de Bar, les François prétendent qu'au tems de Robert, Comte de Pont-à-Mouſſon, cette province fut érigée en Duché par Jean II. Roi de France, en faveur du mariage de ce nouveau

veau Duc avec la Princeſſe Marie ſa fille. Les Ducs de Lorraine ne conviennent point que le Duché releve de la Couronne. Ils ſe fondent ſur ce que le Duc Charles III. requis de prêter foi & hommage, refuſa d'obéir, ſous prétexte que la Cour féodale n'étoit point en état de lui produire aucun acte authentique, par lequel ſes ancêtres euſſent fait la ſoumiſſion qu'on exigeoit de lui. Une autre raiſon, non moins valable à ſon avis, étoit que lui & ſes prédéceſſeurs avoient été de tout tems Chefs ſuprêmes, & n'avoient exercé d'autres actes que ceux qui appartiennent à la ſouveraineté.

Les motifs de ſon refus ne trouverent point de place dans l'eſprit du Roi, il lui ordonna derechef de comparoître au Parlement. Le Duc aiant perſiſté dans ſon opiniâtreté, Sa Majeſté diſpoſa de ſes biens ; en ſorte qu'ils furent réunis aux domaines de la Couronne pour cauſe de felonie. L'offenſe étoit trop grande, le Vaſſal eut beau tenter les voïes d'accommodement, tânt pour les païs au-délà de la Meuſe, que pour ceux en-decâ de cette rivière & qui relevoient de l'Empire, le Seigneur direct fut inexorable, & s'appropria le fief à perpétuité, témoin le 63. article du Traité des Pyrenées.

En 1641. le Duc, étant venu, trouver le Roi à Paris, il lui rendit ſes ſoumiſſions en ces termes : „ Sire ! j'obéis aux ordres „de Votre Majeſté, je viens dans le deſ-„ſein de lui faire ma réverence. Là-deſ-ſus, après lui avoir baiſé la main, il ſe tourna vers le Cardinal de Richelieu & le Chancelier. „ Je n'eſpere pas, dit-il, „qu'on interprétera cette démarche pour la „ſoumiſſion d'un Vaſſal. *Je n'eſpere pas non plus*, repondit le Chancelier, *qu'on s'aviſera d'emploier ici la ruſe & la chicane.* La réponſe ne fut pas ſans replique. „Je ne ſuis point Avocat, repartit le Duc, „& aucun de mes ancêtres n'a été Pro-„cureur ; mais vous, Monſieur, vous ap-„partenez au Barreau ; la robe que vous „portez en eſt une preuve.

Ces piquanteries, ni même les armes n'ont pû le diſpenſer du vaſſelage ; & tant s'en faut que par-là il eût amélioré ſa condition, qu'au contraire en 1659. il fut obligé de prêter à Verſailles ſerment de fidélité entre les mains du Roi, qui s'autoriſoit d'un accommodement, paſſé par Charles II. en 1573. par lequel ce Duc devoit avoir reconnu le Roi Charles IX. pour ſon Seigneur direct. Cependant l'Empire n'a jamais approuvé cette prétention : le 20. de

de Novembre 1709. il en écrivit à la Reine de la Grande-Bretagne & aux Etats-Généraux des Provinces-Unies, & le Duché de Bar fut mis expreſſément au nombre des biens que la France avoit a reſtituer.

La Maiſon de Lorraine prétend au Duché de Gueldre par le mariage de Réné Duc de Lorraine avec Philippine, ſœur & héritière de Charles, dernier Comte d'Egmond; de même qu'au Comté de Zutphen, comme une dépendance du Duché de Gueldre.

En 1354. l'Empereur Charles IV. transporta à ſon parent Robert, Comte de Bar, le Margraviat de Pont-à-Mouſſon, & en 1473. Réné Duc d'Anjou en fit préſent à Jean ſon fils naturel, qui en tranſmit la prétention à François de Forbieu, Seigneur de Soliers, comme aiant épouſé ſa propre fille.

Le Margraviat de Nomeni étoit autrefois une province annexée à l'Evêché de Metz, & qui dans la ſuite a paſſé aux Comtes de Vaudemont, moïennant certaines conditions. Cette Principauté renferme Vaudrevange, Zirck, Siſtorff, les Abbayes de Toley & de Motloch, Boſenville, Friſdorff, Fruxon & Lautern. Toutes ces

appartenances ſont autant de fiefs maſculins qui relevent de l'Empire, ni plus ni moins que le Margraviat de Pont-à-Mouſſon avec tous ſes fiefs particuliers & ſes arrière-fiefs.

La Maiſon de Lorraine poſſède encore le Comté de Blamont, la terre de Falckenſtein, Clairmont, Beilſtein, la Prévôté du Monaſtère de Rummelsberg, Hattonsbourg, & pluſieurs autres Seigneuries, immédiatement ſujettes à l'Empire. Ceci paroît évidemment, non ſeulement par les Lettres d'inféodation; mais encore par la convention, faite à Nuremberg en 1542. entre Ferdinand I. alors Roi des Romains, & le Duc Antoine de Lorraine, dont nous avons eu occaſion de parler. Outre cela, jamais cette ſujettion n'a été conteſtée ni deſavoüée par ce Prince, qui au contraire s'eſt toujours conformé exactement aux obligations que lui impoſoit la qualité de ces biens. C'eſt par rapport à cela même qu'un Duc de Lorraine eſt ſans contredit Membre de l'Empire, qu'il a voix & ſéance dans les Diétes générales parmi les Princes & Etats ſéculiers, & qu'il donne réguliérement ſont ſuffrage ſous le nom de Margraff de Nomeni, entre les Principautés de Hirsfeld & d'Amberg.

La

La ſucceſſion du Duc d'Anjou établit le droit de cette Maiſon ſur la Provence. Après la mort de Réné, la France s'arrogea ce Comté comme un appanage; mais le Duc Charles ſon petit-fils aiant fait revivre ſes titres, il obtint le Comté de Bellefort. Pendant quelque tems la Provence à été poſſedée par cette Maiſon, juſqu'à ce que ledit Charles en diſpoſa par teſtament en faveur de la France.

Un des anciens biens de patrimoine eſt encore le Comté de Vaudemont; mais pour celui de Salm, il n'eſt entré dans cette Maiſon qu'en 1579. par le mariage du Duc François avec Chriſtine, fille & héritière de Paul, Comte de Salm.

A l'égard de Sarwerden, voici de quelle manière elle prétend qu'il lui ſoit acquis; c'eſt qu'en 1397. le dernier Comte Henri étant mort ſans poſtérité, elle prévint l'Evêque de Metz qui vouloit s'emparer de ce Comté, comme d'un fief vacant & dévolu. Au Traité de Weſtphalie il fut arrêté que Charles III. reſtitueroit Sarwerden avec la forteresse de Hombourg, & que l'affaire ſe termineroit ou à l'amiable, ou par voïe de Juſtice. Le Duc ne voulut prendre aucun arrangement; ce qui fut cauſe que le différend fut ſouvent débattu dans les

Diétes de l'Empire. Enfin en 1672. on convint que Jean Comte de Naſſau-Saarbruck païeroit à la Maiſon de Lorraine cent quarante mille Risdalers, & que moïennant cette ſatisfaction, Charles lui reſtitueroit la fortereſſe de Hombourg; mais l'impuiſſance du Comte à fournir la ſomme, les guerres ſurvenues, la mort du Duc, & quelques autres évenemens empêcherent l'effet de la convention.

Quelques Ecrivains ont voulu étendre les prétentions de la Maiſon de Lorraine ſur toute la France en général, fondés ſur ce que cette Maiſon tiroit ſon origine des Rois Mérovingiens, Carlovingiens & Capétiens. Ce qu'il y a de bien moins équivoque, c'eſt le Duché de Bretagne, du chef de Claude, ſœur cadette de Henri III. Roi de France, mariée a Charles II. Duc de Lorraine; le Duché de Mantoüe, par Eléonore Reine de Pologne, mariée en ſecondes nôces à Charles IV. Duc de Lorraine; les Roïaumes de Sicile, de Naples, de Jeruſalem & d'Arragon, les Duchés d'Anjou & de Calabre, du chef d'Iolanthe, fille de Réné d'Anjou & Roi de Naples, mariée avec Fréderic de Vaudemont, Duc de Lorraine.

La

La difficulté pour le Duché de Montferrat a été terminée en 1723. par l'échange de la Principauté héréditaire de Teſchen dans la haute Siléſie, que poſſéde aujourd'hui le Duc de Lorraine à titre d'inveſtiture.

Il ne nous reſte à parler que du Roïaume de Hongrie, dont la prétention dérive de celle de Naples, en ce que Jeanne II. Souveraine de cette Monarchie, auroit inſtitué en 1423. Louïs d'Anjou ſon héritier univerſel, & que cet héritage retombant ſur Iolanthe, dernière héritière & épouſe de Fréderic, chacun de leurs deſcendans avoit emporté avec lui de droit de l'héritier originaire.

Quant à la Généalogie de cette Maiſon, elle a ſouffert des contradictions qui arrivent dans la plûpart de ces matières. Vers la fin du XIV. ſiécle, & après l'extinction de la Maiſon de Valois en la perſonne de Henri III. on faiſoit deſcendre en droite ligne celle de Lorraine de l'Empereur Charlemagne. On prétendoit qu'elle tiroit ſon origine de Charles, Souverain de la Lorraine inférieure, frere de Lothaire & de Louïs V. on vouloit même que perſonne n'en doutât. Dans le XVI. ſiécle on donnoit pour fondateur à cette Maiſon le Prin-

Prince Guillaume, fils d'Eustache de Boulogne, qu'on disoit être arrière-neveu de Sigefroi, lequel, au moïen de l'Empereur Arnould, devoit être descendu de Charlemagne en ligne directe. Cette opinion a été celle de Wasseburg : Rosieres l'a adoptée ; & comme elle fit plaisir a la Maison de Guise, ce Généalogiste d'un autre côté déplut si fort à Henri III. & à toute la Cour, qu'il fut mis à la Bastille. Il n'en sortit qu'avec peine par l'intercession de la Reine mere ; encore fut-il obligé de se mettre à genoux, & de se rétracter publiquement de tout ce qu'il avoit écrit au Préjudice des droits & de la gloire de la Famille Royale.

Dans le XVII. siécle, lorsqu'on commença à examiner cette Généalogie, avec plus de précision, on trouva que le vrai fondateur étoit Gerard d'Alsace, connu en 1048. sous le nom de Duc de Moselle, & qu'on peut rapporter à Erchinoald, qui étoit Major-Dôme du tems de Clovis II. Enfin, nous avons vû de nos jours de grands démêlés à l'occasion de cette Généalogie entre Picard Benoit, & Baleicourt, ou plûtôt P. Hugo, jusqu'à ce que l'éclairé Jean-George Eckardt eût prouvé que la Maison d'Autriche & celle de Lorraine ne provenoient

Erckenbald, ou Archinoald, ou Erchinoald, Majordome de Clovis II. Roi de France en 646. † en 661.

Hugue, Comte d'Alsace & de Bourgogne, descendant d'Erckenbald, laissa deux fils,

- Eberhard.
  - Gerard II.
  - Adalbert, Comte d'Alsace.
    - Gerard III. d'Alsace, Duc de Lorraine, † 1070. Fondateur principal de cette Maison.
      - Théodoric Duc de Lorraine. † 1115. Fondateur de la Ligne directe.
      - Gerard Comte de Vaudemont, † 1120. Fondateur de la Ligne collaterale.

Réunion des deux Branches.

- Guntram le Riche, † 946. Fondateur de la Maison des Comtes de Habsbourg, par consequent de celle d'Autriche.

- Charles I. le Hardi, Duc de Lorraine, † 1430.
  - Isabelle, mariée à René I. Duc d'Anjou en 1420. † 1453.
    - Jean, fils de René I.
      - Nicolas, † sans enfans en 1464.
    - Jolanthe, † 1483. Mariée à Fréderic Comte de Vaudemont.
- Frederic, † 1415. Marié à Marguerite.
  - Antoine, Comte de Vaudemont, † 1447.
    - Fréderic, Comte de Vaudemont, † 1470. Marié Jolanthe en 1444.
      - René II. Duc de Lorraine, † le 8. Décembre 1508.
        - Antoine, né le 4. Juin 1489. † le 15. Juin 1544.
          - François, né le 23. Août 1517. † le 12. Juillet 1545.
            - Charles II. né le 18. Février 1543. † le 14. Mai 1608.
              - Henri, né le 8. Novembre 1563. † le 30. Juillet 1624.
                - Nicole, née le 3. Octobre 1608. † le 20. Novembre 1657. Mariée en 1621. à Charles III. Duc de Lorraine.
                - Claude, née le 15. Octobre 1612. † le 2. Août 1648. Mariée en 1634. à Nicolas-François.
              - François, Comte de Vaudemont, né en 1571. † en 1632.
                - Charles III. Duc de Lorraine, né le 6. Avril 1604. † le 16 Septembre 1675. Marié (1) à Nicole, (2) à Béatrice de Cusance, (3) à Marie d'Aspremont.
                - Nicolas-François, né le 6. Décembre 1609. † le 25. Juin 1670. D'abord Cardinal, ensuite marié à Claude en 1634.
                  - Charles-Léopold Duc de Lorraine, né le 3. Avril 1643. † le 18. Avril 1690. Marié le 6. Février 1678. à Eléonore-Marie Archiduchesse d'Autriche, † le 17. Decembre 1697.
                    - Léopold-Joseph-Charles Duc de Lorraine, né le 11. Septembre 1679. † le 27. Mars 1729. Marié le 22. Octobre 1698. à Elisabeth-Charlotte Princesse d'Orleans,
                      - François-Etienne Duc de Lorraine, né le 8. Décemb. 1708. Marié le 12. Février 1736. à Marie Therese Archiduchesse d'Autriche.
                        - Marie-Elisabeth, née le 5. Février 1737.
                        - Marie Anne Joseph, née le 6. Octob. 1738.
                        - Marie Charlotte Erneste, née le 12. Janv. 1740.
                      - Elisabeth-Therese, née le 15. Octobre 1711. Mariée le 5. Mars 1737. à Charles-Emanuel Roi de Sardaigne.
                      - Charles, né le 12. Decembre 1713.
                      - Anne-Charlotte, née le 4. Mai 1714.
- Marguerite, héritière de Vaudemont, † 1415.

noient que d'une même ſource, c'eſt-à dire des anciens Ducs de Germanie.

Au reſte, cette Maiſon eſt ſi illuſtre, que ſes deſcendans peuvent compter parmi leurs ayeux juſqu'à vingt-deux alliances directes & trente-quatre collatérales avec celle de France. On y en compte à peu près autant avec la Maiſon Impériale; en ſorte que ſon ancienneté, jointe au luſtre de ſes alliances, la font regarder pour une des plus conſidérables de l'Europe. Dans les trois derniers ſiécles elle a eu des Rois de Jeruſalem, de Sicile & d'Arragon, huit Cardinaux, quatre Archevêques, ſept Evêques, cinq Reines, & huit Abbeſſes. A l'exemple du Dauphin, les Princes héréditaires de Lorraine portent le titre de Prince de Vaudemont, ou de Marquis de Pont-à-Mouſſon; mais lorſqu'ils ſont mariés, ils prennent celui de Duc de Bar.

En voilà aſſez pour ce qui regarde l'origine, les biens & les titres de cette Maiſon. Nous ajouterons une Table généalogique, que nous croions néceſſaire pour l'intelligence de ce qui nous reſte à dire.

Lothaire le jeune, fils de l'Empereur de ce nom, eſt le même que nous avons dit avoir donné le ſien à la Lorraine; il eſt encore celui qu'on peut regarder à bon droit com-

comme le fondateur de ce Roïaume. Il eſt vrai que nous pourrions remonter plus haut, & examiner l'état de ces païs ſous le regne des Mérovingiens ; mais ces époques ſont ſi voilées, ſi chargées de circonſtances, particuliéres à de petits Souverains, connus ſous le nom de Ducs de Moſelle, qu'il vaut mieux les perdre de vûe, que de débiter des incertitudes pour des vérités réelles.

Lothaire, qui par le partage de ſon pere poſſédoit les biens ſitués entre la Meuſe, l'Eſcaut & le Rhin, depuis le mont de Vosge jusqu'a la mer d'Allemagne, mourut ſans enfans à Plaiſance en 869. Sa mort occaſionna de grands débats pour la ſucceſſion entre ſes oncles Louïs Roi de Germanie, & Charles le Chauve Souverain de la Neuſtrie. Celui-ci s'étoit déjà fait couronner à Metz, lorſque les difficultés furent levées par un partage qui ſe fit de toute la ſucceſſion, & par lequel Louïs le Germain obtint ce que nous appellons aujourd'hui la Lorraine.

Peu de tems après, les enfans de Louïs le Begue abandonnerent à Louïs le jeune, fils de Louïs le Germain, la partie inférieure de ce Roïaume ; de ſorte qu'elle fut affectée ſans réſerve à la branche Germani-

manique, & par conséquent dévolue à l'Empereur Arnould. Il s'en défit en faveur de Zwentipold son fils naturel, qui la posséda à titre de Roïaume. Zwentipold n'en joüit que cinq ans, tantôt chagriné de ses propres sujets, tantôt harrassé par Charles Roi de France, qui en 898. pensa le culbuter de son Thrône. Enfin il perdit la vie dans un combat qui lui fut livré en 900; & la Lorraine, conformement à ce qui avoit été réglé par les Etats du Roïaume, parvint à Louïs, qui dans la suîte obtint le sceptre Impérial après le décès d'Arnould son pere.

C'est ici la vraie époque des différends qui ont partagé les Couronnes d'Allemagne & de France par rapport à la Lorraine. Bientôt parut sur les rangs un nommé Réginald, qui se vantoit de descendre de Pharamond. Il persuada au Roi de France Charles le Simple qu'il falloit ôter à l'Empereur la Lorraine, & lui en confier l'administration avec la dignité de Duc. En consequence, Charles marcha du côté de Metz à la tête d'une nombreuse armée; & si on en doit croire quelques Historiens, les Lorrains se soumirent à sa puissance, reconnurent après sa mort Louïs d'Outremer, & eurent Giselbert pour

Duc

Duc particulier. Ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que par l'entremiſe des Evêques & des Comtes, Henri l'Oiſeleur paſſa deux contracts avec Charles, un en 921. l'autre en 924. & qu'il créa Duc, Giſelbert, Seigneur Lorrain très diſtingué, qui avoit épouſé Gerberge ſa fille.

Son fils Henri devoit hériter des deux Lorraines; mais comme il étoit mineur & incapable de regner, ſon oncle Othon prit en main les rênes du Royaume & le gouverna en qualité de tuteur. Il mourut avant que ſon pupille n'eût atteint l'âge de majorité; ce qui cauſa un étrange deſordre dans les affaires. Pendant ces troubles, l'Empereur Othon I. nomma Duc de Lorraine ſon gendre Conrad de Franconie, ſurnommé le Sage. Ce nouveau Duc ne fut pas d'abord fort reconnoiſſant envers ſon beau-pere, il lui manqua de fidélité; mais il répara ſa faute en ſe réconciliant avec lui. En 957. il fut tué dans un combat contre les Hongrois, & Bruno, Archevêque de Cologne, prit de la occaſion de s'ingerer dans les affaires de la Lorraine. Sigebert lui donne le nom d'Archiduc, ſous lequel on doit probablement entendre qu'il poſſeda les deux Lorraines.

Il

Il arriva une autre révolution ſous Othon II. Quelques Hiſtoriens veulent que cet Empereur, ne pouvant ſouffrir que les deſcendans de Charlemagne perdiſſent un païs qui leur appartenoit, fit Duc de Lorraine Charles, frere de Louïs V. Roi de France. Charles devint par-là odieux à la Nation Françoiſe, mais d'un autre côté Othon y gagna l'avantage que la France ſe vit obligée de promettre qu'elle n'attaqueroit plus des provinces dont elle deſiroit paſſionnément la poſſeſſion. Othon, fils de ce Duc, déſeſperant d'avoir des héritiers, adopta Godefroi le jeune, Comte de Verdun, fils de Godefroi Comte d'Ardennes, qui lui ſuccéda du conſentement de l'Empereur.

Tous ces faits ne regardent pour la plûpart que la Lorraine inférieure. L'Hiſtoire de ce païs fait mention d'un autre Souverain, nommé Fréderic, qui, comme on croit, gouvernoit dans ce même tems la Lorraine ſupérieure, & dont Adalberon ſon frere étoit Evêque.

C'est une vérité conſtante que ce Prince avoit épouſé Béatrice, fille de Hugue le Grand, Comte de Paris, & de Hadwide fille de Henri l'Oiſeleur, par conſéquent niéce de l'Empereur Othon I & de Bruno

Archevêque de Cologne. Voila en raccourci les raiſons qu'eut Bruno de jetter les yeux ſur Fréderic & de le gratifier en 959. de l'emploi de Gouverneur. C'eſt auſſi pour le même ſujet que l'Hiſtorien Frodoard varie dans les titres qu'il donne à Fréderic, & qu'après l'avoir nommé Duc de Moſelle, il le qualifie de Duc de Lorraine.

THIERRI ſon fils tient beaucoup de place dans l' Hiſtoire de ces tems, & ſon fils Frèderic II. n'y eſt pas oublié ſous le regne de Conrad le Salique. Après la mort de ce dernier, les biens allodiaux ſe partagerent entre les héritiers ; mais le Duché reſta à Goſelon, ou Gotelon, poſſeſſeur de la Lorraine inférieure. Il avoit deux fils qui prétendoient à ſes Etats : la partie ſupérieure en étoit deſtinée à Gozzelon, & l'inférieure à Godefroi le Barbu, mais celui-ci voulant avoir le tout au préjudice de ſon frere & contre le gré de l'Empereur Henri III. la diſpute dégénera en une guerre. Elle couta bien des mouvemens aux deux partis, qui à la fin en 1048. ſe virent exclus de leurs prétentions par l'inveſtiture que l'Empereur donna de ce Duché à Gerard d'Alſace.

NOUS avons dit que ce Gerard eſt le fondateur de la Maiſon d'Autriche & de celle

de Lorraine. Il mourut la même année 1047. & laiſſa après lui Thierri II. à qui Louïs Comte de Bar voulut diſputer la ſucceſſion, ſous prétexte que la Princeſſe Sophie ſa mere étoit fille du Duc Fréderic II. L'Empereur Henri IV. décida que la Lorraine n'étoit point de la nature de ces fiefs qui tombent en quenouille; & comme le Comte de Bar ne voulut point ſe ſoumettre à la déciſion, on trouva moïen de le mettre à la raiſon par la force des armes.

THIERRI eut pour ſucceſſeur Simon I. Celuici fut remplacé par Matthieu, qui s'attacha fort à l'Empereur Fréderic Barberouſſe, dont il avoit épouſé la ſœur. Après lui vint Simon II, Prince plus incliné à porter la mitre que le diadême. Il embraſſa l'Etat Eccléſiaſtique, & fit place à Fréderic Comte de Bitſch. Ce dernier fut ſuivi de Fréderic II. ſon fils, qui laiſſa Théobald I. & Matthieu II. Fréderic III. le plus jeune des fils de Matthieu, eut avec Marguerite, fille de Théobàld, Comte de Champagne & Roi de Navarre, Fréderic IV, qui ſe diſtingua de ſes freres par ſon courage héroique. Il ſeconda Fréderic le Bel d'Autriche contre Louïs de Bavière, & après avoir long-tems combattu contre Medard Duc de Bar, il ſacrifia en Flandre ſon ſang

& ſa vie pour le ſervice de Philippe de Valois. De ſon mariage avec Iſabelle, fille de l'Empereur Albert I. étoit né entre autres Rudolphe, qui perit à la bataille de Creci. Jean I. ne fut guères plus heureux que ſon pere, il fut empoiſonné à Paris en 1389. C'eſt ainſi que l'Hiſtoire nous apprend que les Ducs de Lorraine eurent part aux événemens de l'Empire Germanique, à proportion qu'ils furent plus ou moins attachés à ſes intérêts. Revenons a Jean.

Il eut deux fils, Charles le Hardi, & Fréderic de Vaudemont. Le premier entra dans les droits de ſon pere, & ouvrit à ſes ſucceſſeurs une nouvelle carriére, pleine d'événemens remarquables. Juſqu'alors ſes ancétres n'avoient preſque point paru ſur le théatre de l'Europe; maintenant on va voir ſa poſtérité briller aux yeux de l'Univers par ſa puiſſance & ſes exploits. Charles étant mort en 1430. ſans héritiers mâles, Iſabelle ſa fille épouſa Réné d'Anjou, Roi titulaire de Naples & de Sicile. Pendant ſa vie, le Duché de Lorraine fut réuni à celui de Bar par la donation du Cardinal Louïs, dernier Duc de cet Etat Antoine, Comte de Vaudemont, neveu du défunt Charles, & le plus proche héritier de la branche maſculine, conteſta à Réné la poſſeſſion de la

Lor-

Lorraine. Il vouloit à tout prix que cet Etat fût un fief masculin; & quoique l'Empereur Sigismond en eût investi Réné, jamais il n'en voulut démordre. Son opiniâtreté alluma une guerre qui dura jusqu'à l'an 1431. qu'un combat, donné près de Luneville, étouffa la discorde & établit une alliance entre ces deux Princes. Iolanthe fille de Réné fut donnée à Fréderic fils d'Antoine, desquels nâquit Réné II. Il survécut à Jean II. Duc d'Anjou son oncle, & à Nicolas son cousin-germain. Devenu Souverain de la Lorraine, il devint tout à la fois l'objet de l'envie de Charles le Hardi Duc de Bourgogue. Le but de celui-ci étoit de joindre son Duché aux provinces qu'il possedoit dans les Païs bas; mais comme la chose n'étoit pas des plus aisées, à moins qu'il ne s'emparât de la Lorraine, il résolut d'en risquer l'entreprise. Prevenu de la foiblesse de Réné, il réunit ses forces & l'attaqua à l'improviste. Malheureusement pour lui, le Duc de Lorraine étoit en alliance avec les Suisses & avec Louïs XI. Roi des Gaules, son ennemi mortel. Cependant il fondit sur la Lorraine, s'en rendit maître, & non content de sa conquête, il voulut sacrifier les Suisses à son ambition. Charles fut arrêté daus sa course, Rénéses

ſes Alliés le reçurent deux fois avec tant de vigueur près de Granſon & de Morat, qu'il eut lieu de ſe repentir d'avoir pénétré ſi avant. Il ne lui reſtoit plus que Nanci à ſoumettre, il en forma le ſiége, & cette expédition fut le dernier période de ſa fortune & de ſa vie.

Les Suiſſes, pénétrés de reconnoiſſance envers Réné pour les ſervices qu'il venoit de leur rendre, lui envoierent un corps de ſept mille hommes; de ſorte que le 5. Janvrier 1477. il attaqua ſon ennemi avec une armée de vingt-cinq mille combattans. Charles fut vaincu, & comme il vouloit échapper à l'épée de ſon vainqueur, il culbuta avec ſon cheval dans un marais. Un Gentilhomme Lorrain l'y pourſuivit: le Duc lui cria quartier; mais il eut beau demander la vie, il avoit à faire à un homme né ſourd, qui l'achevà ſans miſéricorde.

Apres cette victoire mémorable. Réné entra triomphant dans la ville de Nanci, où il fit dreſſer à Charles un mauſolée des plus ſuperbes; mais par ordre de l'Empereur Charles-Quint ſon corps en à été tiré & tranſporté à Bruges. Au reſte, Rêné fut le plus puiſſant des Ducs qui l'avoient précédé. Il fit entrer dans ſa Maiſon les droits de ſa mere ſur la Sicile, la Calabre, l'Arragon,

gon, Barcelone & Jerusalem. Il eut quatre fils. Antoine qui étoit l'ainé, continua la ligne directe; Claude le plus jeune fit les collatérales; tellement que c'est de leur pere que sont venus tous ceux qu'on nomme aujourd'hui de la Maison de Lorraine. Il prit le titre & les armes de Gueldre, qu'il prétendoit du chef de sa seconde femme Philippine, fille d'Adolphe Duc de Gueldre, & avec qui, outre les Princes dont nous venons de Parler, il eut Jean, qui fut fait Cardinal, & Louïs, Evêque de Verdun. Son courage & sa prudence rendent sa mémoire d'autant plus respectable, que ces qualités ont donné beaucoup de relief à la dignité de sa Maison.

Antoine passa sa jeunesse à la Cour de France, & contracta un attachement pour cette Couronne, qu'il conserva toute sa vie. Il servit avec beaucoup de valeur Louis XII. Roi de France en 1509. contre les Vénitiens, & en 1517. François I. contre les Suisses. On lui céda pour récompense la Souveraineté de Joinville, & aiant soumis en 1525. les païsans rebelles en Alsace, l'Empereur Ferdinand lui accorda à Nuremberg plusieurs grands privilèges; entre autres celui de rendre la justice à ses sujets sans appel à la Chambre Impériale. Il mourut en 1545.

après avoir vû naître les débats pour les Comtés de Meurs & de Sarwerden. Il avoit deux fils, dont Nicolas le plus jeune fut fait Duc de Mercœur. François épousa Christine, fille de Christierne Roi de Dannemarck; mais il ne joüit pas long-tems de ses embrassemens, il mourut un an après son pere, & laissa ses Etats à Charles son fils, qui fut élevé à la Cour de Henri II.

En 1552 le Roi s'empara des trois Evêchés, & emmena avec lui le jeune Duc à Paris. Cette conduite de Henri fut suspecte aux Lorrains; mais ce Prince ne tarda pas à les faire revenir de leur crainte & de leur faux préjugé. Il rendit à Charles ses biens héréditaires, & le maria en 1558. avec Claude de Valois sa fille. Trois Princes furent les fruits de ce mariage, Henri Duc de Lorraine, Charles Cardinal Evêque de Strasbourg & de Metz, & François de Vaudemont, dont les descendans ont été revêtus de la qualité de son frere aîné. Henri n'eut pas à beaucoup près une famille si nombreuse que son pere, elle ne consista qu'en deux filles, Nicole & Claude. Il étoit à craindre qu'à sa mort on n'entreprît de discuter la question, si au défaut d'enfans mâles, la succession appartenoit aux filles; heureusement il prévint l'incident par un double mariage. Charles & Nicolas-François épouserent

ſerent leurs couſines-germaines, à conditi-
on que l'aîné, qui eut la Princeſſe Nicole, ſuccéderoit au Duc Henri ſon beau-pere, qui mourut en 1624.

Nous voici enfin deſcendus à un Prince, dont la vie eſt ſi entremêlée de viciſſitudes, & dont le caractère fut ſi extraordinaire, à l'examiner du côté de la Morale, que pour ne rien perdre de ce que l'Hiſtoire nous en apprend, il faudroit ſortir des bornes que nous nous ſommes preſcrites dans cet Ouvrage. Jamais Prince ne fut moins prévoiant dans les armes, ni plus extravagant en amour; il s'étudia autant à gagner des batailles, qu'à conquerir des cœurs parmi le beau Sexe. Sa legéreté étoit peu commune, elle le rendit alternativement ami & ennemi des Couronnes de France & d'Eſpagne. Il vécut fort mal avec ſon épouſe, la répudia & en choiſit une autre dans la perſonne de Béatrice de Cuſance, veuve d'Eugene-Léopold de Cantecroix, dont il eut Charles Henrici, Prince de Vaudemont.

La fameuſe guerre de 1618. le mit dans la néceſſité d'embraſſer un parti, il prit celui de la Maiſon d'Autriche, & entretint une armée contre la France, qui à la fin le priva de ſes Etats. Il y fut rétabli dans la ſui-

te au moïen de quelques Traités ménagés à propos; mais ſoupçonnant que cette Couronne en vouloit à ſa liberté, il paſſa au ſervice de l'Eſpagne. Dans ces entrefaites ſe conclut la Paix de Weſtphalie, à l'excluſion de la Cour de Madrid, qui continua de porter les armes; tellement que Charles n'eut rien à eſperer de la négociation. Il avoit le talent de parler avec trop de franchiſe, il eut celui de ſe brouiller avec l'Eſpagne de telle ſorte, qu'en 1654. il fut fait priſonnier à Bruxelles, de là conduit au Château d'Anvers, & enſuite à Tolede. A la Paix des Pyrenées la France s'étant intéreſſée pour lui, il recouvra ſes Etats à des conditions très dures.

Nous avons dit qu'il avoit un frere, nommé Nicolas-François, qui renonça à l'Evêché de Toul & au chapeau de Cardinal pour épouſer Claude, fille de Henri, dont il eut Ferdinand-Philippe, & Charles-Léopold. Ce dernier étoit déjà dans un âge nubile, lorſque voulant ſe marier à ſa guiſe, il encourut la diſgrace de ſon oncle qui lui prépara des obſtacles à la ſucceſſion, & auxquels on ne ſe ſeroit jamais attendu. En 1662. le vieux Duc fit un Traité ſecret avec la France, par lequel il convint que non ſeulement après ſon décès la Lorraine ap-

par-

partiendroit à cette Couronne; mais encore que tous les Princes de ſa Maiſon ſeroient mis au rang des Princes du ſang.

CHARLES-Léopold ſon neveu, n'eut pas plûtôt avis du Traité, qu'il ſe jette entre les bras de la Maiſon d'Autriche. Le Duc ne manqua pas d'éprouver les ſuites de la démarche qu'il avoit faite, il vécut dans ſon païs à peu près comme un étranger, ou comme un ſujet. Il ne fut plus maître de ſes volontés, celles de la France dûrent lui ſervir de règle; & lorſqu'en 1670. il s'aviſa de vouloir révoquer le Traité, on l'en punit par la perte de ſes Etats. Il ne lui reſtoit plus que cinq ans à vivre, il les paſſa au ſervice de l'Empereur, & termina en 1675. une vie qu'il auroit dépendu de lui de rendre plus heureuſe.

CHARLES-Léopold prit ſa place, mais jamais il n'eut le bonheur de gouverner ſes ſujets. Il méritoit cependant un meilleur ſort; c'étoit un grand Prince, qui à la piété & à la grandeur d'ame joignoit une prudence conſommée & un courage vraiment héroïque. Quoique privé de ſa patrie, il ne le fut pas des biens de la fortune; il eut l'avantage d'être conſidéré de l'Empereur Léopold, qui conſentit qu'il épousât l'Archiducheſſe Eléonore-Marie ſa ſœur, veuve de Mi-

Michel Wisnowizki Roi de Pologne Lors de la conclusion du Traité de Nimegue, il fut question de lui remettre la Lorraine ; mais les conditions qu'on lui proposa, ne lui parurent pas assez avantageuses pour y souscrire. Il continua de servir l'Empereur & l'Empire avec beaucoup de succès, & mourut en 1690. regretté de toute la Chrétienté pour les services qu'elle en avoit reçu, tant en Orient qu'en Occident.

LEOPOLD-Joseph-Charles hérita des droits de son pere, comme il avoit hérité de ses vertus. Il y avoit déjà vingt sept ans que la France occupoit l'ancien patrimoine de ses ancêtres, il ne lui fut rendu qu'au Traité de Ryswick en 1697. L'entrée du siécle que nous parcourons, fut critique pour toute l'Europe en général, & fournit à ce Prince l'occasion de mettre sa grande politique en usage. Il avoit mille raisons de se jetter du côté de la Maison d'Autriche, il en desiroit même l'accroissement; mais sa prudence lui suggera un milieu, qui lui conserva l'amitié des deux partis.

LA neutralité qu'il embrassa, ne fut pas d'abord approuvée de tout le monde, elle devint dans la suite un sujet d'admiration & un modèle dans la conduite des affaires. Tant qu'il vécut, sa Cour fut ouverte aux étran-

étrangers, qui partagerent avec ſes ſujets les délices d'un gouvernement enrichi de la paix & de l'abondance, dont ſes Etats avoient été fruſtrés depuis ſi long tems. Ce glorieux Prince, marié à Eliſabeth-Charlotte, fille de Philippe Duc d'Orleans, donnaà ſa Maiſon pluſieurs ſucceſſeurs; mais qui la plûpart moururent fort jeunes. Léopold-Clément; Prince héréditaire, né le 25. Avril 1707. ne parvint que juſqu'à l'âge de ſeize ans; il fit évanoüir par une mort prématurée les grandes eſperances qu'il avoit donné lieu de concevoir: de ſorte que François-Etienne ſon frere ſuppléa à la perte.

Celui-ci nâquit le 8. Décembre 1708; ſon éducation fut confiée à l'Abbé de Vence, Prélat d'un mérite diſtingué. Au mois d'Août de l'année 1723. il partit pour la Boheme, & trouva à Prague Sa Majeſté Impériale, qui peu de jours après ſon arrivée, l'honora du Collier de l'Ordre de la Toiſon d'Or. On crut avoir deviné le vrai ſujet de ſon voïage, en lui ſuppoſant les mêmes vûes qu'on avoit eües autrefois pour feu ſon frere. La choſe étoit probable, du moins l'accueil gracieux qu'on lui faiſoit à la Cour & ailleurs prouvoit aſſez combien l'Empereur étoit diſpoſé à remplir l'attente de la Maiſon de ce Prince.

Tel-

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque Léopold-Charles-Joſeph ſon pere, qui lui avoit obtenu la Principauté de Teſchen en Siléſie pour équivalent de la prétention ſur le Duché de Montferrat, mourut le 27. de Mars 1729. Cet accident obligea le Prince de revenir dans ſes Etats, dont-il prit poſſeſſion le 9. de Novembre de la même année. Delà il paſſa en France, y prêta foi & hommage à Sa Majeſté pour le Duché de Bar, retourna dans ſes païs, & remit la Régence à la Ducheſſe Douairière ſa mere. Le 31. de Mars 1732. l'Empereur le nomma Viceroi & Vicaire-général de Hongrie, & en 1736. il l'honora de la qualité de gendre, en lui accordant Marie-Thereſe, l'aînée des Archiducheſſes.

Cependant on étoit en guerre pour la ſucceſſion à la Couronne de Pologne, & s'il eſt vrai que la France chercha autrefois les moïens de s'approprier la Lorraine par droit de convenance, on peut dire qu'alors elle trouva dans la conjoncture, l'occaſion de l'acquerir à titre legitime. Il ſeroit trop long de s'arrêter aux circonſtances, paſſons aux-articles préliminaires, ſignés à Vienne le 3. d'Octobre 1735. Celui qui regardoit la Lorraine, étoit conçu en ces termes : „ L'mpereur conſent

que

„ que le Roi, Beau-pere de S. M. T. C. „ ſera mis en paiſible poſſeſſion du Duché „ de Bar & de ſes dépendances, dans la „ même étendue que le poſſéde aujour d'hui „ la Maiſon de Lorraine.

„ De plus il conſent que dès que le „ Grand Duché de Toſcane ſera échu à la „ Maiſon de Lorraine, conformement à „ l'article ſuivant, le Roi Beau-pere de S. „ M. T. C. ſera encore mis en poſſeſſion „ paiſible du Duché de Lorraine & des dè- „ pendances, pareillement dans la même „ étendue que le poſſede aujourd'hui la „ Maiſon de Lorraine. Et ledit Séréniſſime „ Beau-pere joüira, tant de l'un que de „ l'autre Duché, ſa vie durant; mais im- „ médiatement après ſa mort, ils ſeront „ réunis en pleine ſouveraineté, à toujours „ & à perpétuité à la Couronne de Fran- „ ce : bien entendu que quant à ce qui re- „ leve de l'Empire, l'Empereur, comme „ ſon Chef, conſent à ladite réunion dès à „ préſent, & de plus promet d'emploier de „ bonne foi ſes offices pour n'en obtenir pas „ moins ſon conſentement.

„ S. M. T. C. renonce, tant en ſon nom, „ qu'au nom du Roi ſon Beau-pere, à l'u- „ ſage de la voix & ſéance à la Diéte de „ l'Empire. Le Roi Auguſte ſera reconnu

„ Roi

„ Roi de Pologne & Grand Duc de Lithua-
„ nie par toutes les Puiſſances qui pren-
„ dront part à la pacification. ‟.

Plusieurs difficultés, cauſées par les Alliés de la France, retarderent l'accompliſſement des articles: cette année & la ſuivante s'écoulerent en negociations, juſqu'à ce qu'enfin en 1737. les Puiſſances intereſſées tomberent d'accord. D'un côté les Eſpagnois évacuerent la Toſcane, de l'autre, les Duchés de Bar & de Lorraine furent remis au Roi Stanislas, qui en prit poſſeſſion avec les formalités ordinaires. C'eſt ainſi que deux Etats changerent tout-à-coup de Maîtres, & que le Cardinal de Fleuri obtint de nos jours ce que l'habile Colbert n'avoit pû faire ſous le regne de Louis XIV.



